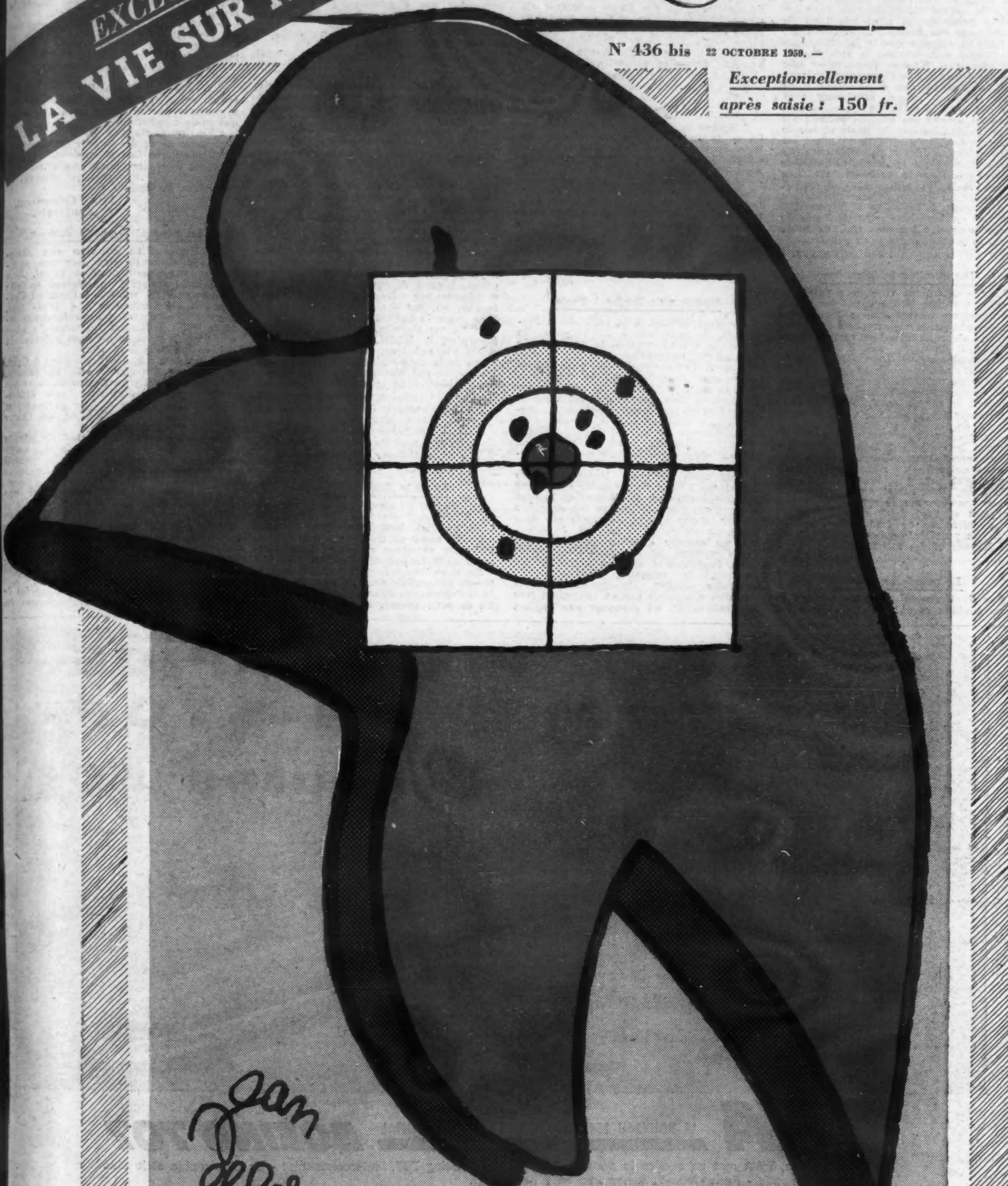
ÉDITION SPÉCIALE COMPLÈTE

L'EXPRESS

EXCLUSIF : LA VIE SUR MARS

N° 436 bis 22 OCTOBRE 1959. —

Exceptionnellement après saisie : 150 fr.



LA SITUATION POLITIQUE, VUE PAR JEAN EFFEL

« Quant à la possibilité de la vie sur d'autres planètes... » (J.-C. Pecker - *Voir pp.* 14, 15, 16.)

B 6 ★★★★★

Et les autres ?

Ce qui frappe dans les réflexions échangées entre MM. Aron et Kennan à Rheinfelden, c'est à quel point ce sont des réflexions d'Occidentaux bien nourris qui, tout en s'efforçant de se pencher avec générosité sur les problèmes de notre temps, supposent en réalité ces problèmes résolus ; autrement dit, qui, croyant penser l'époque, ne pensent finalement que leur condition d'Occidentaux.

M. Aron, en effet, pose comme un fait que « la satiété intervient vite pour les besoins primaires et n'est pas hors de portée pour les besoins secondaires » ; M. Kennan regrette que « la croissance économique soit devenue le symbole du bien absolu ». N'est-ce pas oublier que plus des deux tiers de l'humanité, aujourd'hui, ne mange pas à sa faim ? Et qu'en Occident même, nombreux sont ceux pour qui la satiété n'intervient pas, même au niveau des besoins primaires ?

Une méditation sur le loisir et sur le développement qualitatif de l'homme est certes indispensable; et pareillement il y a peu de chances que la simple philosophie résolve un jour le problème du tiers monde. Mais les philosophes devraient bien poser les limites de leur méditation et, renonçant à l'illusion d'universalité, admettre qu'il ne leur appartient pas de penser pour des hommes qui, de toute façon, se passent d'eux pour penser.

René Guilloux.

Une question intéressante

Dans le débat que vous avez publié la semaine dernière, M. Raymond Aron pose une question intéressante : l'amélioration du niveau de vie est-elle un objectif suffisant pour justifier la structure d'une société ? Il ne répond pas à cette question, non plus que MM. Kennan et Oppenheimer. Du moins ont-ils le grand mérite de poser un problème fondamental. Mais est-il possible aujourd'hui de prévoir comment se posera ce problème le jour où les hommes auront été définitivement libérés de la faim et auront atteint, disons presque tous, un niveau de vie assurant leur dignité ? Je ne le crois pas car ce seront d'autres hommes à ce moment-là qui auront à résoudre des situations dont, malgré leur intelligence, MM. Aron, Kennan et Oppenheimer ne peuvent soupçonner la nature. Pour que les jeux et l'art deviennent les seules choses sérieuses ne faut-il pas d'abord qu'il soit possible aux hommes de devenir des joueurs et des artistes ?

Jacques Rey.

Le monde au pouvoir

Quand François Mauriac, dans sa remarquable chronique de télévision, écrit : « La télévision reflète ce monde tel qu'il est », il omet de dire que les animateurs de la T.V. choisissent ce qu'ils veulent nous montrer : le monde au pouvoir.

Le peu ou l'absence de place accordée aux manifestations politiques de la gauche est significatif. Lorsque je souhaite simplement être informé de l'organisation du P.S.A., connaître l'opinion de Duclos ou l'analyse algérienne de Mendès, la télévision ne m'est d'aucun secours.

Et si je connais parfaitement le monde du spectacle, la vie d'une princesse ou d'une actrice, je n'en sais pas beaucoup plus, tout en suivant de près les émissions de la T.V., sur le monde ouvrier. La télévision montre le monde tel qu'il voudrait être plus que tel qu'il est.

Bernard Mestre,
Pau.

Plus tôt si...

A propos de l'éditorial de J.-J. S.-S., enfin un jugement sur les actes et non sur la couleur politique. Mais avouez que de Gaulle aurait pu imposer ses décisions actuelles bien plus vite s'il n'avait été systématiquement soupçonné et « contré » chaque jour par tant d'hommes de gauche. Lors du référendum et des élections, lui-même a déploré d'avoir un soutien aussi orienté à droite. Il fait votre politique, d'accord ! mais lui seul s'est avéré capable de la faire et, si vous l'aviez accepté, il l'aurait faite plus tôt.

J. Durant,
Lyon.

Maintien de l'ordre à Paris

Mercredi dernier, à la salle de la Mutualité, je suis allé à la réunion du P.S.A. Il y avait une foule considérable qui n'avait pu rentrer.

Devant l'impossibilité de nous introduire dans la salle nous nous replions vers la place Maubert où un petit groupe de « Jeune Nation » nous prend à partie devant la police immobile. Quelques instants plus tard, assis à la terrasse d'un café, un car de police s'arrête et une vingtaine d'agents nous ordonnent de rentrer chez nous. Comme rien ne motivait un tel ordre, les consommateurs protestent mais obéissent lentement, trop lentement au gré d'un officier qui donne l'ordre de charger. Affolement de la part des piétons dont certains ne faisaient que passer là par hasard. Je reçois par derrière un violent coup de pied. Je ralentis ma marche à cause de la douleur mais certains agents nous bousculent, plus brutalement encore. Arrivé à ma voiture, je m'assois, incapable de conduire aussitôt. Un groupe d'agents m'entoure, conduit par un lieutenant ivre qui m'insulte ; me demande mes papiers qu'il jette systématiquement dans le caniveau. Injuriant les participants de la réunion, il me reproche, vu mon âge, « de ne pas être en Algérie, plutôt que de venir faire le pantin sur la voie publique ». Comme je viens de passer vingt mois en opérations en Algérie, j'ai préféré me taire, d'autant que l'état de mon « interlocuteur » n'encourageait pas la discussion.

Finalement il a consenti à me rendre mes papiers grâce à l'intervention d'un autre officier de police, plus lucide.

Comme nos « gardiens » ne portent plus de numéro il est impossible de les identifier.

Daniel Rachline,
Paris.

Suggestions

Ne vous serait-il pas possible d'ouvrir vos colonnes, sous forme d'interviews, et sans exclusive, à quelques grands leaders influents de la gauche et de l'extrême gauche françaises ? De leur demander comment ils envisagent pour leur propre compte, aujourd'hui, le problème de l'unité d'action de tous les partis et formations de gauche ? De préciser les points sur lesquels un programme minimum commun pourrait être éventuellement élaboré ?

Parallèlement, ne pourrait-on envisager dans les mois qui viennent un certain nombre de forums régionaux dans les principales grandes villes de France, auxquels participeraient en commun ces mêmes leaders politiques ? Nous songeons, à titre d'exemple, au succès que remporteraient incontestablement des forums où, sur des points précis et vitaux pour la politique française comme le problème algérien, la bombe atomique française, la laïcité, la démocratisation de la vie publique, interviendraient, au cours de la même réunion, un P. Mendès France, un Ed. Depreux, un Cl. Bourdet, un Fr. Mitterrand et un J. Duclos.

Dr Gaudemar, pasteur Gaillard,
Dr Garipuis, Giordano, Jerebzoff,
Léon, Maillard, Malrieu,
Dr Roelens, Mme Roelens.
membres du bureau du cercle « Défense de l'Homme »,
Toulouse.

La paix dans la dignité

Le général de Gaulle et les dirigeants du F.L.N. sont d'accord sur l'essentiel. C'est un fait, inespéré il y a quelques mois. Ce serait un crime de ne pas exploiter cette situation nouvelle immédiatement dans le but d'arrêter les combats.

Or, il existe un moyen de faire connaître au général de Gaulle le sentiment de la multitude des Français qui espèrent la fin de cette guerre. Il suffit que chaque Français convaincu de ce qui précède le lui écrive, en même temps, dans les mêmes termes. Je suis certain qu'en une semaine le Président de la République recevrait plus d'un million de lettres l'assurant du soutien des braves gens de France en cas d'initiative pour la paix en Algérie.

Je joins un projet de lettre, imparfait bien sûr, mais vous précisant mon idée :

« Monsieur le Président de la République, j'ai entendu et lu avec un intérêt passionné votre déclaration du 16 septembre. J'ai lu avec un égal intérêt la réponse qu'y a faite le G.P.R.A.

« Malgré les importantes divergences qui ressortent de ces deux documents, je constate qu'un accord existe sur les points les plus importants.

« Les combats actuels me paraissent donc injustifiés.

« Je vous supplie de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour hâter leur fin, y compris par la négociation avec ceux qui nous combattent.

« La France étant ce qu'elle est n'a pas à craindre de perdre la face en négociant. C'est même son intérêt supérieur. Je suis persuadé d'exprimer ainsi le sentiment de la majorité des Français qui désirent la paix dans la dignité. »

Jean Chantraine,
Dunkerque.

Le général Jouhaud dément

Me trouvant en mission aux Etats-Unis, je viens de lire avec une particulière surprise l'entrefilet de M. Jean Daniel qui me prête une déclaration faite au terme d'une retraite à Caux où j'aurais dit en particulier : « *Après tout, il faut en finir, et pourquoi ne pas inviter Krim Belkacem lui-même ?* » alors que j'avais prêté le serment solennel de garder l'Algérie française.

Je me suis rendu effectivement à Caux, le ministre des Armées, M. Guillaumat, m'ayant officiellement proposé, sans que ceci constitue d'ailleurs une obligation, de me rendre à titre personnel et dans un but d'information au Centre de Réarmement moral.

Je n'ai, en réalité, pas fait de retraite à moins que vous ne considériez qu'un week-end en tienne lieu (du samedi 5 septembre à midi au lundi 7 septembre à 8 heures).

J'ai prononcé le dimanche soir une brève allocution qui a été sténotypée et que je tiens à la disposition de M. Jean Daniel. Je n'ai pas évoqué le problème algérien, si ce n'est pour rendre hommage à la jeunesse française dans son rôle de pacification et de protection des populations contre la violence, et j'ai exalté son patriotisme et son courage.

Sans mettre en doute la bonne foi de M. Jean Daniel qui a certainement été

TWA LE NOUVEAU LONG COURRIER L'INTERCONTINENTAL **BOEING 707**

Le 4 Décembre, TWA met en service le nouveau long courrier Boeing 707, l'Intercontinental • Le plus rapide et le plus grand jet du monde • Paris - New-York non-stop en 7 heures 50.

DÉCOLLAGE DE PARIS A 17 H. ATTERRISSAGE A NEW-YORK A 18 H. 50 (heure locale)

Cocktails avec vos amis aux Champs-Élysées • Dîner à Manhattan ! Quelques heures de repos luxueux dans les airs et vous voilà arrivés, non-stop. Votre vol de retour New-York • Paris ne dure que 6 heures 40 minutes !

ET SI VOUS ALLEZ AU-DELA DE NEW-YORK EMPRUNTEZ LA PUISSANTE FLOTTE DE JET TWA A DESTINATION DES PRINCIPALES VILLES D'AMÉRIQUE

SERVICES "LUXE" OU "ÉCONOMIE"

Réservez vos places auprès de votre agent de voyage à TWA • 101, Champs-Élysées • 5, Rue Scribe • PARIS • Tél. BAL. 10-83 (jour et nuit)

TWA LES PLUS RAPIDES JETLINERS NON-STOP **USA**

(PLUS DE PASSAGERS, PLUS DE KILOMÈTRES QUE SUR N'IMPORTE QUELLE AUTRE COMPAGNIE AÉRIENNE MONDIALE

LA NOUVELLE SAISIE DE « L'EXPRESS »

« L'Express » a fait cette semaine son travail habituel d'enquête sur le « complot », ses ramifications civiles et militaires. Informé sur les noms des personnages mêlés à l'affaire, « L'Express » s'est refusé à pratiquer l'auto-censure, et les a publiés. Le ministère des Armées a demandé alors la saisie du journal, par la police. Le Premier Ministre s'est incliné. Pour se faire pardonner d'avoir dû se défendre contre certaines factions d'extrême droite, il profite de la première occasion pour frapper à gauche. C'est un comportement classique dans les régimes de cette nature.

C'est aussi, une nouvelle fois, un coup très dur porté à un journal libre et indépendant. Une saisie entraîne — maintenant que « L'Express » a atteint et dépassé le tirage de 200.000 exemplaires — une perte sèche de six millions de francs.

Chaque fois, un grand nombre de nos lecteurs nous proposent une aide financière et nous sommes très sensibles à ces marques de sympathie active. Mais puisque l'audience croissante du journal, depuis deux ans, nous permet encore de ne pas faire appel à des subventions de nos lecteurs, c'est sous une autre forme que nous leur demandons, aujourd'hui, de nous apporter un soutien décisif : <u>en nous amenant de nouveaux abonnés.</u> Chaque nouvel abonné assure l'avenir de notre équilibre financier et de notre diffusion. Nous nous permettons donc de prier chaque lecteur désireux de nous soutenir de prendre un abonnement au journal pour lui-même ou pour l'un de ses amis.

<u>Si un sur dix de nos lecteurs remplit le bulletin ci-joint,</u> « L'Express » sera infiniment plus fort.

A la suite de la mesure de saisie, nous avons dû supprimer, dans cette nouvelle édition, des précisions (rédactionnelles et photographiques) relatives à certaines personnalités mises en cause. Nous nous excusons donc auprès de nos lecteurs des quelques « blancs » qu'ils trouveront.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser à
« L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8e).
Veuillez établir un abonnement d'un an à

M. ....

Adresse ....

anonymement
de ma part (1)

au prix de 5.000 francs

Règlement : chèque ci-joint
ou virement postal
(« L'Express » 7378 19 - Paris) (2)

Signature ....

(1) Rayer la mention inutile.
(2) Ou par recouvrement postal à la fin du mois.

---

abusé, je tiens à m'élever avec force contre les propos qu'il me prête, propos qui ne relèvent que de la pure sinon malsaine fantaisie.

Le général Jouhaud,
chef d'état-major
de l'armée de l'air.

[*J'ai sous les yeux le communiqué du service du Réarmement moral du 7 septembre dernier. En voici deux passages :*

« Faisant allusion à sa rencontre avec l'un des principaux artisans du règlement de l'affaire de Chypre, le général se déclara frappé de voir que grâce au Réarmement moral le problème de Chypre, qui paraissait si complexe, avait trouvé sa solution : l'union des cœurs entre Grecs et Turcs.

« Parlant ensuite de ses entretiens avec d'anciens dirigeants de la révolution Mau-Mau et des colons britanniques installés au Kenya, le général fit part de sa grande stupéfaction de voir que des gens qui avaient eu de la haine entre eux et qui ne cherchaient qu'à s'entre-tuer étaient devenus les meilleurs amis du monde. »

Après la lecture de ce communiqué, j'avoue n'avoir pas mis en doute les propos sur l'Algérie prêtés, devant moi, au général Jouhaud par des personnalités dignes de foi ayant participé aux réunions du Réarmement moral. Il m'a été confirmé, depuis son démenti, que le général Jouhaud avait bien indiqué, dans une conversation à Caux, qu'il souhaitait une solution de réconciliation avec le F.L.N., et que cette solution lui paraissait possible avec l'aide du Réarmement moral. — J. D.]

Réunions

L'U.F.D. organise, le 5 novembre, une *réunion privée* à Annecy, salle Lamy, à 20 h. 30.

Daniel Mayer répondra à la question : « La France est-elle toujours fidèle à la Déclaration des Droits de l'Homme ? ».

Pour être invité, s'adresser :

— soit à Nicoud, rue des Acacias, à Annemasse (Haute-Savoie) ;
— soit au café Perret, à Albertville ;
— soit à Marcet, 70, place Saint-Léger, à Chambéry ;
— soit à Czarniak, 3, rue A.-Briand, à Annecy.

LES CHÈQUES POSTAUX

au service

DES REPRESENTANTS DE COMMERCE ET DE TOUS CEUX QUI VOYAGENT

Quel que soit l'endroit où vous vous trouvez en France, les Chèques Postaux vous donnent la possibilité de retirer de votre compte courant postal les sommes que vous désirez et ce, dans les délais les plus rapides (17.000 bureaux de postes).

Exemple :

Monsieur DURAND habitant Paris, y possède un compte courant postal. Il se trouve aujourd'hui à Bordeaux, mais, alors qu'il pensait rentrer chez lui, il vient d'apprendre qu'il doit se rendre à Narbonne. Il n'aura pas suffisamment d'argent liquide pour entreprendre ce voyage et payer ses frais de séjour. Que va-t-il faire ?

Les CHÈQUES POSTAUX lui offrent 3 POSSIBILITÉS :

1 Il tire un chèque à son nom qu'il envoie par la poste à son centre de CHÈQUES POSTAUX, et demande que la somme lui parvienne à son hôtel ou à la poste restante à Narbonne. Il touchera son argent 48 heures après l'envoi de son chèque.

2 Il désire toucher son argent le lendemain il peut dans ce cas, en envoyant son chèque par la poste, demander la transmission par télégraphe de la somme indiquée.

3 Il a besoin d'argent immédiatement. Il fait sa demande par télégramme dans le plus proche bureau de poste pour être payé par un chèque télégraphique. Dans ce cas, il peut retirer de son compte courant postal jusqu'à 50.000 F. par jour, qu'il touche quelques heures seulement après l'envoi de sa demande.

CHÈQUES POSTAUX

une organisation sans défaut à votre service

RENSEIGNEZ-VOUS AUPRÈS DE VOTRE BUREAU DE POSTE

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 450 fr. le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

USINE EN PLEINE EXPANSION DEMANDE **INGENIEUR** ou assimilé connaissant parfaitement tous les problèmes se rattachant à la ventilation (études et devis). Grande possibilité d'avenir pour candidat sérieux et dynamique. Lieu d'emploi PARIS. Ecrire n° 167 HAVAS BOULOGNE-SUR-MER.

OFFRES D'EMPLOIS

EDITEUR (7e arr.) dem. SECRETAIRE REDACT. et SECRETAIRE STENO-DACTYLO. Ecrire avec C. V. manuscrit prétentions, références à n° 4701 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

DEMANDES D'EMPLOIS

Secrétaire de Direction
31 ans, sérieuses références presse, édition, relations publiques, connaissant technique impression cherche situation intéressante. Mlle L. BARNAY, 11 bis, rue Poussin, PARIS (16e)

COURS ET LEÇONS

ECOLE FRANÇAISE DE LA
GUITARE
42, rue Descartes - PARIS (5e) - DAN. 28-38
COURS COLLECTIFS
Classique - Flamenco - Accompagnement

ANGLAIS Professeur licencié d'origine. Examens - Conversations. THOMAS, 3, rue de Duras (3e)

LEÇONS DE RUSSE
Répétit., prépar. examens, traduct., conversation. Prof. orig. Mme NOVITCH. Tél. soir. CEN. 13-84

LOCATIONS (Demande)

JEUNE INGENIEUR cherche à louer Paris 2-3 pièces vides. Accepterait reprise justifiée. Ecrire M. HENRY, 103, boulevard Malesherbes.

LOCATIONS (Offres)

4/5 pièces vides, immeuble neuf ST-CLOUD - VAL D'OR
TRAKTIR, 22, avenue Victor-Hugo - POI. 21-70

APPARTEMENTS (Achat)

3 - 4 PIECES
16e ou rive gauche, même mauvais état. Faire offre à HAVAS 779-590, rue Vivienne, 17

FORMATION PSYCHOLOGIQUE DES CADRES ET EDUCATEURS
Cours oraux et par correspondance
Psychologie appliquée
Grapho et Morpho-Psychologie
Diplôme de fin d'études
Carrière possible
INSTITUT DE CULTURE HUMAINE
(service ES)
15, rue des Chats-Bossus - LILLE
Documentation gratuite

APPARTEMENTS (Vente)

ST-GERMAIN-DES-PRES
rue de Seine, dans immeuble XVIIe s., entièrem. rénové : 1° Rez-de-chaussée sur cour fleurie, entrée, living, atelier, loggia, cuisine, salle de bains, w.-c., placards, moquette. 2° En duplex 3e étage, entrée, salle à manger, living, 2 ch., cuisine, salle de bains, w.-c., balcon 4e étage, bibliothèque, grand living, atelier, balcon, ch. salle de bains, w.-c., lingerie, petite chambre, toilette, w.-c., penderie. Ecrire S.H.B., 9, boulevard d'Auteuil - BOULOGNE-sur-SEINE (Seine).

VENDS APPARTEMENT **LE PECQ**
libre, 3 pièces, cuisine, salle d'eau, chambre de bonne, cave. Téléphoner : TRU. 35-87.

CONSTRUCTIONS NEUVES

RUEIL-MALMAISON
290, avenue Napoléon-Bonaparte, bus 258 arrêt « Le Parc » 10 min. Pont de Neuilly, appartem. grand standing 45 à 70 m2 livrables fin 1959. Avec **2 M 2 Cpt** Prime 600 + prêt C.F. et compl., cuis., s. de bains, complètement équipée, revêtem. marbre, grand balcon, groupe scolaire. Visiter l'appartem. modèle (autre programme 280 appart. à Choisy-le-Roi). Vente et renseignem. LAMARO Philippe 5, rue Renaissance, Paris (8e). ELY. 10-86 tous les après-midis

VACANCES

Vacances de NOEL pour enfants de 4 à 13 ans aux « ECUREUILS », LES ROUSSES (Jura), alt. 1.100 mètres. Frontière Suisse. Paris à Paris : 22.000 francs tout compris.

HOMES D'ENFANTS

« AU VILLAGE » home d'enfants trois à six ans mixte, tout séjour. SANTENY (S.-et-O.) 23 km. Paris, banlieue Sud-Est. Tél. 27. Médecin résident

TRAVAUX A FAÇON

CHAUFFE-EAU-SERVICE
Spécialiste chauffe-eau toutes marques. Conseils et devis gratuits. Trav. rapide à prix honnête. 8, r. Fontaine-au-Roi (Mo République) OBE. 39-15

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

DIVERS

ASSUREZ
un bon fonctionnement de vos
FOSSES SEPTIQUES
PLUS D'ENNUIS - PLUS D'ODEURS
PLUS DE VIDANGES
par traitement simple, efficace et garanti
DOCUMENTATION GRATUITE A : **EPARCO**
Service ES : boîte post. 90 - AIX-EN-PROVENCE

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) De RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue dse Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

La lettre de « L'Express »

« VOUS l'avez reçue, la lettre ?
— Bien sûr.
— Et lui ?
— Lui, non.
— Non ? Tiens !...
— Mais il en a reçu une autre !
— Ah bon ! »

La lettre, que j'ai sous les yeux, c'est celle qu'un certain G.F.A. (Groupement des Français d'Algérie) a envoyée à quelques personnes dont il entend hâter le passage dans l'éternité, et qui se termine ainsi : « Les exécutions seront effectuées sur le sol de la France. Si le G.F.A. ne peut atteindre ces individus, il s'en prendra à leurs femmes et enfants.

« Le G.F.A. sait aussi tuer. »

G.F.A. ou pas, nul n'en doutait. Mais depuis les prophéties de M. Neuwirth (« Déjà des commandos de tueurs ont passé la frontière espagnole. Les personnalités à abattre sont désignées »), suivies d'un commencement d'exécution sur la personne de M. Mitterrand, une sorte de club est en train de se constituer, non dépourvu — comme tout club — d'un certain snobisme : le club des Condamnés à mort.

Club très fermé, dont le recrutement s'est fortement élargi depuis que les gaullistes — les vrais, ceux du Mayflower — ont fourni leur contingent de futures victimes.

En faire partie est assez romantique. On intéresse les dames, on inquiète ses amis, on provoque parfois la sollicitude de M. le Préfet de Police. Enfin, on se marque « à gauche ».

N'en point faire partie, cela doit être vexant et même un peu suspect puisque l'on voit, depuis quelques jours, des hommes que rien ne menace, sinon la congestion après déjeuner, s'efforcer de donner à croire que la mort les attend chaque soir au carrefour.

Où la vanité va-t-elle se nicher !

EN vérité, devant ces façons sud-américaines de prétendre régler les problèmes politiques, ce n'est pas de fierté que l'on risque d'étouffer. La peur ? C'est une autre affaire. La perspective de se faire assassiner un soir en rentrant chez soi, par des valets aux mains sales, n'est pas de nature à réconforter. Il n'est pas tellement plaisant, pour les collaborateurs de « L'Express », par exemple, d'entendre périodiquement une voix annoncer au téléphone que nos bureaux seront attaqués à cinq heures, ou à trois heures, ou à sept heures. Mais c'est là un aspect étroit et subjectif d'une affaire générale.

L'intéressant, ce ne sont point les soucis et les réflexes de tel ou tel devant la menace, c'est que la menace ait pris cette allure familière.

Où vivons-nous donc pour que l'appel au meurtre et le meurtre lui-même soient devenus les moyens de persuasion en usage pour infléchir telle politique ?

En France ? Alors ils finiront par nous le faire croire, que « la France, c'est l'Algérie ».

LA presse de droite assimile l'assassinat érigé en méthode politique et le complot fondé sur l'assassinat à l'opposition du parti communiste français ; les brutales prémices d'un coup d'Etat manqué mais non moins fomenté — le secrétaire général de l'U.N.R. en a donné publiquement confirmation — sont bagatelles, accueillies par l'opinion dans l'indifférence et par la plupart des journaux comme un épisode de Tintin.

Il est vrai que les attentats — inachevés ou aboutis — ne sauraient heureusement concerner physiquement qu'un nombre infime de Français.

Il est vrai que pour les accomplir en métropole, où l'immunité n'est pas assurée, une sérieuse organisation ou un certain courage sont nécessaires. Le courage des révolutionnaires de tous les temps, non celui des tueurs appointés ; ce qui explique sans doute pourquoi tant d'excellents projets n'ont pas encore passé au stade de la réalisation.

Mais en tolérer le principe, en excuser l'inspiration, en digérer l'effet comme s'il ne s'agissait que d'incartades exotiques, c'est accepter que se désagrège en France tout autre chose que quelques enveloppes d'hommes. Le jour où le commandant Rodier est tombé à Alger, atteint d'un coup de bazooka à la place du général Salan, le 13 Mai était virtuellement déclenché.

Croire que la cible ce sont les autres, c'est manquer de mémoire, sinon de jugement.

Françoise Giroud.

P.S. — « L'Express » a été saisi dans la soirée de mercredi, pour avoir nommément désigné des militaires intéressés au complot.

Au même instant, en présence du président de la République et des membres du gouvernement, deux personnages de la pièce de Paul Claudel, « Tête d'Or », échangeaient sur la scène du Théâtre de France le dialogue suivant, à propos du général tribun qui s'empare du pouvoir : « Que pensez-vous de lui ? », demande l'un. « Il a l'armée avec lui », répond l'autre. Rires.

C'est la première fois, de mémoire de spectateur, qu'une salle a été saisie... pardon, secouée par le rire en écoutant du Claudel.

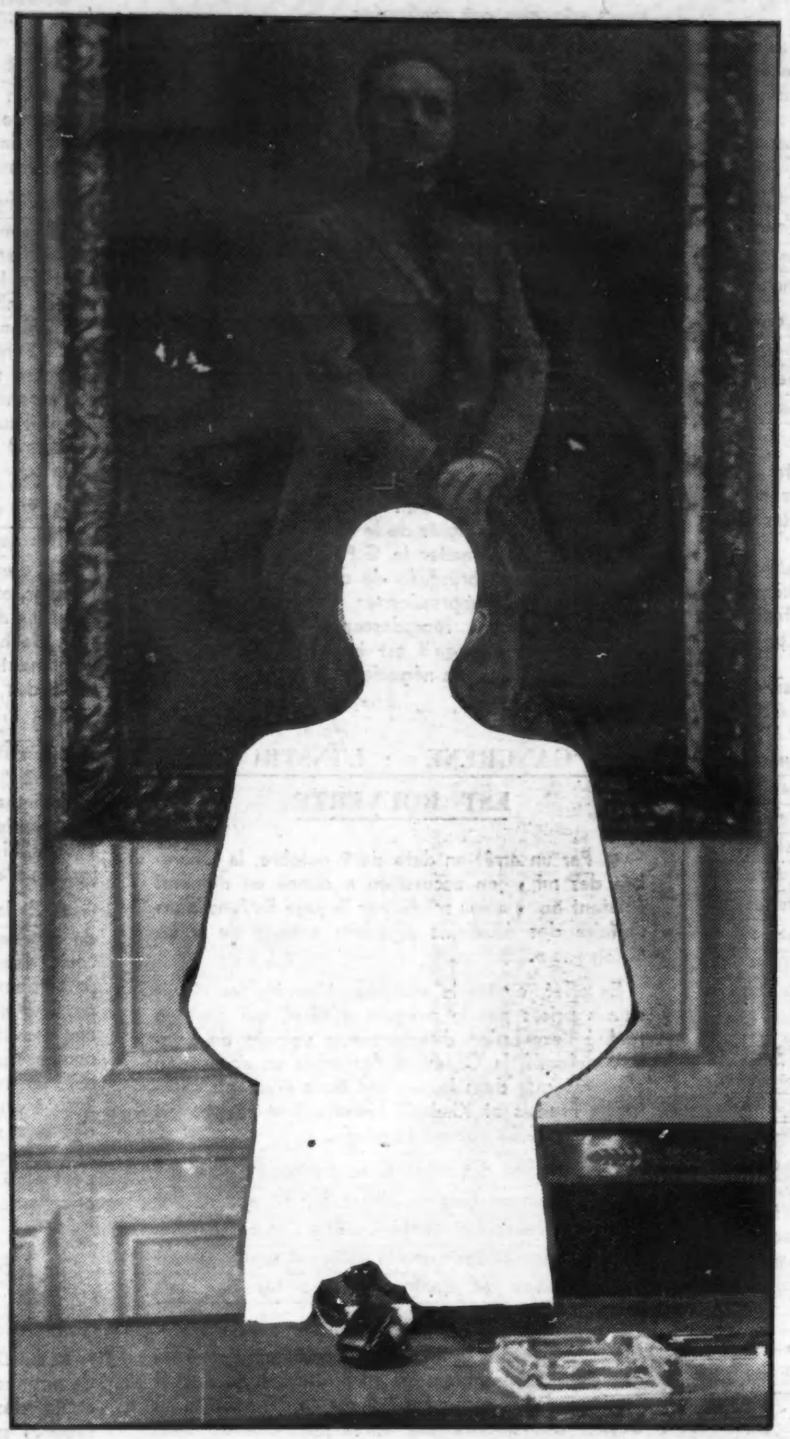
SYNERGIE

Les affaires françaises

LA NATION

Un « coup » éclairant

● *L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.*



Certes, on perquisitionne chez de pauvres bougres (*)

IL aura fallu plusieurs mois pour bien comprendre les conséquences politiques de ce qui se passa le 6 février 56. Il fallut quelques semaines pour saisir la signification durable de la nuit du 13 mai 58. Il a suffi, cette fois, de quelques jours pour se faire une idée d'ensemble sur le nouveau coup de grisou du 15 octobre dans le souterrain politique Alger-Paris. On commence à s'habituer.

Ce qui s'est produit dans les huit derniers jours est, à l'intérieur du nouveau système, important — chacun le pressent. Les enquêtes de Jean Daniel, Jean Cau et Claude Krief que nous publions dans les pages qui suivent fournissent les éléments nécessaires du dossier. Un tournant politique s'est produit. Essayons d'en discerner le sens, les avantages et les limites.

« Dans le même sac »

1 MM. Mitterrand et Neuwirth sont deux hommes symboliques, l'un et l'autre, du coup d'Etat du 13 mai — en sens diamétralement opposé. M. Neuwirth fut l'un des plus actifs conspirateurs gaullistes pour renverser avec succès la IVe. M. Mitterrand, l'un des plus résolus et des plus constants adversaires du nouveau régime, dès sa naissance.

Or, voici que ces deux hommes sont collés au mur par les mêmes adversaires. Qu'y a-t-il donc de commun entre eux ? Qu'y a-t-il aujourd'hui qui les rapproche si puissamment que leurs différences paraissent s'effacer devant la même agression ?

Il y a la situation.

De mai 1958 à octobre 1959, des vérités profondes, dissimulées pour un temps sous les formes constitutionnelles, ont refait surface. Le même impératif s'impose au régime d'aujourd'hui comme à celui d'hier : mettre un terme à la guerre d'Algérie ou se condamner à l'épuisement. Après dix-huit mois, les vapeurs se sont dissipées et la réalité apparait de nouveau sous tous ses visages : depuis le Président Eisenhower jusqu'aux tueurs à gages, en passant par M. Soustelle et   . Sur l'horizon entier de la Ve surgissent les cauchemars de la IVe : il faut les maîtriser ou mourir. Voilà ce qui a, tout à coup, rangé le gaulliste Neuwirth aux côtés de l'anti-gaulliste Mitterrand, face aux mêmes adversaires, aux mêmes hommes de main.

De Gaulle, Debré, Michelet, Mollet, Mendès France, Thorez — tout cela est maintenant mis, comme diraient Pierre Poujade ou Kovacs, « dans le même sac » par les fanatiques de la guerre et de l'intégration.

A cet égard, le tournant qui vient d'être pris est important. Nous venons d'assister au premier conflit grave entre le nouveau pouvoir métropolitain et les Sudistes. Plus rapidement ce conflit évoluera, plus vite il mettra le général de Gaulle devant la nécessité de tout tenter pour amener la paix, mieux cela vaudra. C'est pourquoi la semaine dernière nous avons, pour notre part, appuyé le gouvernement et approuvé sa résistance.

Trop de liaisons

2 Cette évolution favorable étant reconnue, on constate que la situation demeure extrêmement malsaine. La manière même dont le régime s'est défendu contre le coup qui l'a menacé révèle à quel point, comme nous l'avons toujours craint, les institutions et les hommes élevés sur la conspiration et la subversion sont peu aptes à écraser les factions, à imposer leur légitimité.

Certes, on perquisitionne chez de pauvres bougres, toujours les mêmes, les hommes de main, les exécutants, les ratés, du « M.P. 13 » ou de « Jeune Nation ». Mais on ne songe pas à demander des comptes publiquement, à mettre en accusation les parlementaire, les   , les dirigeants politiques qui ont conjuré contre l'Etat.

On se contente de sermonner un peu M. Soustelle ou M. Bidault, et on ne va pas regarder de trop près ce que

faisaient dans cette affaire. On préfère beaucoup laisser tout cela dans l'ombre.

Les mesures prises par le gouvernement ont voulu donner l'impression de l'autorité ; elles en ont surtout marqué les limites. Tout ce branle-bas s'est soldé par presque rien. Personne n'est arrêté, personne n'est limogé. On s'aperçoit que la complicité qui a lié les hommes du 13 Mai se prolonge inévitablement aujourd'hui, alors même qu'ils luttent, clandestinement, les uns contre les autres. Il y a trop de secrets, trop de liaisons, trop de   entre eux. Il n'est pas imaginable que M. Debré fasse arrêter ceux qui furent ses associés ; ni que le Président de la République casse

qui, avant de manœuvrer aujourd'hui contre lui, a reçu publiquement sa caution et ses récompenses.

Dans la coulisse, n'en doutons pas, les maîtres du régime se défendent autant qu'ils le peuvent — et souhaitons qu'ils aient le dessus ! — mais il est hors de question pour eux de faire l'opinion juge et de rétablir, contre les conjurations de palais, la démocratie ouverte. Cette infirmité risque de rendre la Ve aussi impuissante à réaliser de grands objectifs politiques que le fut, pour d'autres raisons, le régime précédent.

Le contrat avec l'Armée

3 Enfin, si la petite révolte préparée pour la semaine dernière a échoué, si le gouvernement a pu résister et se consolider, c'est au prix d'un accord étroit avec l'Etat-Major.

L'amertume ou la colère des organisations ultras ne peut éclater que si l'Armée est prête à les appuyer. Or, elle a montré qu'elle ne l'était pas et que les comploteurs étaient encore isolés. Pourquoi ?

Parce que, sur l'essentiel, les Etats-Majors considèrent qu'ils ont des garanties. Une sorte d'accord est passé avec l'Elysée : les propositions du général de Gaulle sont acceptées *à condition* que les modalités de leur application laissent à l'Armée, sur place, le contrôle.

S'il est bien entendu qu'aucune conversation avec le F.L.N. ne saurait aboutir à neutraliser le pouvoir de l'Armée en Algérie, alors les chefs militaires ne craignent pas les conséquences éventuelles d'un cessez-le-feu ou d'un référendum. Pour une excellente raison d'ailleurs : le seul maintien de cette exigence suffit à empêcher que les pourparlers avec le F.L.N. aient une chance sérieuse de succès. Et si cet accord paraissait devoir être rompu par le chef de l'Etat et son gouvernement, alors l'Armée menacerait de laisser faire et d'appuyer les forces de subversion à Alger.

Evidemment, le général de Gaulle compte déjouer ces plans pour avoir le dernier mot. C'est dans ce but qu'il manœuvre.

Tel est le régime

Et nous touchons ici à la vérité essentielle : *les affaires du pays ne se négocient plus entre le gouvernement et l'opinion, mais entre le gouvernement et l'Armée.* L'un et l'autre amassent des atouts, rassemblent des forces, pour obtenir l'avantage et emporter la décision. La partie est serrée. L'Armée ne peut pas monter à l'assaut de la Métropole. Le gouvernement ne veut pas risquer de mettre le feu aux poudres en Algérie. Donc, ils négocient, chaque jour, et sous toutes les formes. Tel est le régime du 13 Mai.

La semaine dernière, l'Armée, par son refus d'insurrection, a sauvé le régime. En échange, elle en attend qu'il lui garde l'Algérie.

Ainsi les événements auxquels nous venons d'assister ont à la fois éclairci la situation en démasquant une violente opposition de droite au régime et en le contraignant à se défendre ; mais ils ont mis également en lumière les complicités qui minent l'Etat et sa dépendance à l'égard des Etats-Majors.

J.-J. S.-S.

P. S. — Quelques heures après que cet article ait été imprimé, l'Etat-Major général demandait la saisie de « L'Express » au Premier Ministre. Celui-ci s'inclina. Motif : désignation de militaires dans l'affaire du complot. Nos lecteurs apprécieront la confirmation, immédiate, qui est ainsi apportée à nos informations et à notre analyse sur la structure du régime.

(*) Photo censurée après saisie.

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

offrez
un
vison
sauvage

MAURICE
KOTLER

10, rue La Boëtie

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

CORRESPONDANCES EXPRESS

SOMMET : ON ATTEND DE GAULLE ...QUI ATTEND K.

● Les messages du président Eisenhower reçus à Londres, à Bonn et à Paris amorçaient la procédure diplomatique qui, dans l'esprit du président des Etats-Unis, devait aboutir à la réunion d'une conférence au sommet au mois de décembre.

Cette conférence, le général de Gaulle n'en veut pas à cette date-là. Il fait mettre en avant par ses porte-parole une explication diplomatique : les Russes doivent avant tout accepter des concessions qui assurent que la conférence au sommet permettra de réaliser des progrès certains.

En réalité, le président de la République a des raisons plus sérieuses :

1°) Il ne veut pas se présenter à une conférence au sommet avant de connaître la décision de l'O.N.U. sur l'affaire algérienne ou avant un cessez-le-feu qui accroîtra son prestige international.

2°) La France n'a pas encore réussi à créer la grande alliance avec l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, qui doit, dans son esprit, lui permettre de jouer un rôle d'arbitre entre les Anglo-Saxons et les Russes.

L'obstination française à reculer la date de la réunion au sommet inquiète — pour des raisons évidemment fort diverses — aussi bien les Allemands et les Américains que les Anglais.

— Le chancelier Adenauer estime que si la réunion a lieu actuellement, et sur le thème du désarmement, la question allemande n'étant pas abordée au fond, les décisions prises ne pourront pas compromettre sa politique.

— M. Macmillan a engagé tout son prestige international dans l'affaire et sa victoire aux élections ne peut pas suffire à le détourner de son objectif.

— Du côté américain, ce sont des raisons encore plus graves qui militent pour une réunion rapide de la conférence : le Département d'Etat a, en effet, mis à profit le voyage de M. Krouchtchev aux Etats-Unis pour conclure avec le gouvernement turc des accords prévoyant l'installation de dépôts atomiques et de rampes de lancement de fusées sur le territoire de la Turquie (qui est le pays de l'O.T.A.N. le plus proche de l'U.R.S.S.). Ces accords vont être incessamment publiés et le président Eisenhower, s'il est satisfait de l'atout supplémentaire qu'ils constitueront pour lui dans la négociation, ne veut pas risquer cependant que la guerre froide se rallume à cette occasion.

M. Krouchtchev, quant à lui, est obligé de tenir compte des faits. La détente internationale est une condition sine qua non de la réussite de sa politique intérieure. Il était normal qu'il s'attaque lui-même au principal obstacle. C'est ce qu'il vient de faire en décidant de rencontrer prochainement le général de Gaulle.

LE CONSEIL DES MINISTRES PARLE DU COMPLOT

● Au cours du dernier Conseil des ministres, le complot avorté de la semaine dernière a été longuement évoqué. Comme l'un des ministres parlait du rôle des agents de liaison qui avaient essayé d'établir entre Alger et Paris une parfaite synchronisation, le général de Gaulle s'exclama : « Mais qu'attend-on pour arrêter ces gens-là ? ».

Réponse embarrassée de M. Debré : « Nous n'avons pas de preuves... ».

L'OPERATION « BLEU DE CHAUFFE »

● Le caractère insolite de plusieurs attentats commis depuis quelques jours par des musulmans est actuellement étudié au ministère de l'Intérieur où ces attentats sont rapprochés des déclarations que M. Neuwirth a fait en privé, déclarations que plusieurs enquêtes ont confirmées.

Des « bleu de chauffe » (il s'agit de musulmans algérois enrôlés dans les groupes dits d'auto-défense et qui sont chargés notamment de lutter contre l'influence F.L.N. dans la Casbah) sont arrivés à Paris. Leur mission semble double : d'une part, ils doivent s'implanter dans les secteurs F.L.N. afin de provoquer des incidents. Mot d'ordre lorsqu'ils sont arrêtés : répondre qu'ils font partie du M.N.A. Deuxième mission : ils doivent chercher à s'infiltrer dans les filières extrêmement cloisonnées du F.L.N. pour y exécuter des attentats qu'on attribuera à celui-ci ou, mieux encore, faire exécuter ces attentats par d'authentiques membres du F.L.N. qui croiront de bonne foi agir sur ordre de leur organisation.

Le but poursuivi par les initiateurs de cette opération est simple : il s'agit d'une part de durcir la position, déjà très rigide de la Fédération de France du F.L.N. afin d'inciter le G.P.R.A. à ne prendre aucune initiative brusquée de contact avec Paris ; d'autre part d'impressionner l'opinion publique française par la recrudescence des attentats. Enfin, de prouver qu'il est impossible, d'un côté comme de l'autre, de négocier.

« LA GANGRENE » : L'INSTRUCTION EST ROUVERTE

● Par un arrêt en date du 9 octobre, la Chambre des mises en accusation a donné un démenti éclatant au non-lieu rendu par le juge Batigne dans l'affaire des étudiants algériens auteurs de « La Gangrène ».

En effet, contre le non-lieu et contre les réquisitions prises par le parquet général, qui sont en réalité l'expression directe de la volonté du pouvoir exécutif, la Chambre des mises en accusation a estimé que dans le cas des deux étudiants Mustapha Francis et Khebaili l'information ne pouvait être considérée comme terminée.

La Chambre des mises a, en particulier, souligné que l'inspecteur Godioz, de la D.S.T., accusé par Mustapha Francis et Khebaili d'être l'un des auteurs des violences et des tortures qu'ils ont subies, devait être entendu et confronté avec les étudiants algériens.

Les magistrats ont pensé « qu'étant donné la gravité et la précision des accusations, il ne saurait être suppléé à ces actes par les copies versées au dossier des déclarations faites par Godioz dans une procédure différente diligentée à l'occasion d'autres faits de même nature reprochés à Godioz, mais qui ne concernent pas Francis Mustafa et Khebaili. Que la confrontation de ces derniers avec Godioz s'impose ».

En outre, la Chambre des mises en accusation a ordonné de nouveaux actes d'information pour savoir qui ne concernent pas Mustapha Francis et de deux autres policiers s'applique bien à des fonctionnaires de la D.S.T.

La Chambre des mises en accusation a mis enfin l'accent sur l'insuffisance de l'information à ce jour en ordonnant dans les termes les plus généraux que dans cette affaire il soit procédé à des auditions, confrontations, perquisitions et saisies, nécessaires à la manifestation de la vérité.

BUDGET : QUATRE QUESTIONS A M. PINAY

● Un « Rapport économique et financier » commente officiellement le budget de 1960. Ce rapport intrigue les spécialistes, les milieux d'affaires et les dirigeants syndicalistes. En effet :

● L'impasse de 1959 est augmentée de 25 %. Les dépenses se sont accrues en cours d'année de 200 milliards (dont 130 pour l'augmentation de capital de la Banque Internationale et 45 pour les crédits militaires) ; les recettes n'ont guère varié ; peu d'économies ont été réalisées (sauf à propos de la Sarre : une quarantaine de milliards) ; donc, l'impasse sera voisine de 750 milliards. M. Pinay abandonne-t-il le chiffre fatidique de 600 milliards ou a-t-il subrepticement modifié la définition de son impasse ?

● On promet une hausse des salaires horaires de 3 % en 1960, mais s'agit-il des salaires réels ou des salaires nominaux ? Dans le second cas, il s'agit d'une mesure sans portée réelle. Dans le premier, on a négligé de dire que la hausse effective des taux devait être égale à 3 % plus le pourcentage de hausse des prix. Quelles consignes le gouvernement donnera-t-il aux grandes entreprises à la veille des prochaines négociations salariales ?

● 3 % également pour les fonctionnaires, mais les 50 milliards prévus à cette fin représentent à peine 2 % en année pleine. Pour atteindre avec les mêmes moyens un taux de 3 %, on différera l'augmentation des traitements publics jusqu'en avril 1960... Si les syndicats de la fonction publique (grèves d'avertissement le 21 octobre) s'y résignent...

● Et les investissements ? 1960 sera une année de reprise : tel est le pronostic du gouvernement. Mais, dans cette reprise (éventuelle), quelle sera la part imputable à l'action de l'Etat, quel sera l'effort public d'investissements ? La présentation du budget une nouvelle fois modifiée, ne permet encore qu'une comparaison grossière. Son résultat ? les crédits d'investissements de 1960 seront supérieurs de 3 % à peine à ceux de 1959 : moins que la hausse des prix vraisemblable. Donc, volume d'investissements stagnant. Les spécialistes se demandent si l'on peut ainsi miser sur la reprise, en ne faisant aucun effort pour la réaliser...

SURSIS : LES RAISONS DE LA TREVE

● Le Bureau de l'Union Nationale des Etudiants de France avait réuni lundi après-midi les présidents des associations générales de toutes les facultés pour faire le point de la « bataille des sursis » et envisager les décisions à prendre en fonction des résultats obtenus lors des récentes sessions des conseils de révision.

La première partie de cette réunion s'est déroulée en l'absence du président de l'U.N.E.F., M. J. Freyssinet, qui avait été convoqué d'urgence au ministère de l'Education nationale pour entendre d'ultimes explications de deux représentants de la nouvelle commission armée-éducation nationale et du ministre lui-même. M. Boulloche a promis à nou-

Berel
TAILLEUR - CHEMISIER
12, rue de Sèvres, 12 - PARIS

AVANT TRAVAUX
GRANDE VENTE SPÉCIALE
CHEZ
OLIVIER
6, PLACE VICTOR-HUGO
Le Spécialiste de l'Habillement de Qualité
Pour MESSIEURS
JEUNES GENS
et GARÇONNETS
VÊTEMENTS
CHEMISERIE - BONNETERIE
Réduction jusqu'à
40 %
Ouv. de 9 h. 30 à 19 h.

cadeaux utiles
futiles
JACQUES FRANCK
372, Rue Saint-Honoré - PARIS

jack Romoli
EXCLUSIVITES MASCULINES
PARDESSUS
et 7/8
CACHEMIRE, POIL DE CHAMEAU
TWEED D'IMPORTATION
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-73

veau que l'instruction du 11 août ne serait pratiquement pas appliquée cette année.

A son retour, les présidents des A.G. ont mis plusieurs heures à se mettre d'accord pour « enregistrer avec satisfaction les différents reculs du gouvernement » : reconnaissance du caractère non réglementaire de l'instruction du 11 août, modifications ultérieures, décisions des conseils de révision conformes aux critères définis par l'U.N.E.F. « dans presque tous les cas ». Prenant acte de cette évolution, ils soulignent toutefois, dans leur communiqué, qu'aucune assurance formelle ne leur a été donnée et qu'ils restent soumis à l'arbitraire du gouvernement. Ils se fixent pour objectif d'obtenir des garanties pour l'avenir (reconnaissance du droit au sursis pour tous les véritables étudiants, et non-application de l'instruction du 11 août).

En renonçant à recourir à la grève pour l'abolition de cette instruction, les dirigeants du mouvement étudiant se sont montrés sensibles à l'argumentation du gouvernement : il ne faut pas exciter la majorité parlementaire qui risquerait de s'emparer de la question et de prendre des décisions beaucoup plus graves, en votant par exemple une loi limitant strictement les attributions de sursis.

U.N.R. : UN PARTI-TAMPON ?

● « A la République nouvelle, le pays a voulu donner des hommes nouveaux et aussi un mouvement nouveau : un grand parti du centre, qui veut être un grand parti de gestion, capable d'éviter les heurts trop violents entre la droite et la gauche. »

C'est en ces termes que M. Roger Frey, alors secrétaire général de l'U.N.R., définissait les ambitions du nouveau parti au lendemain du premier tour des élections législatives de novembre 1958.

Certains dirigeants de l'U.N.R. semblent fort désireux aujourd'hui d'orienter vraiment le mouvement dans cette direction après l'élimination d'une fraction de l'aile droite du parti (Arrighi, Battesti, Biaggi, Brice, Cathala, Delbecque, Grasset, Souchal, Thomazo).

Mais si l'exclusion de M. Delbecque, qui s'était plusieurs fois mis en avant pour succéder à M. Chalandon, pose en termes nouveaux la question du secrétariat général, elle ne la simplifie pas profondément :

● Le député du Nord garde, en effet, de nombreux amis dans la place. Leur discrétion actuelle s'explique plus par des raisons de tactique et d'opportunité que par un ralliement sincère.

● Le maintien de M. Chalandon dans ses fonctions n'est pas certain. L'intéressé lui-même ne semble pas décidé. Le secrétariat général pourrait soit aller à un outsider, soit revenir à M. Roger Frey au cas où le général de Gaulle renoncerait à objecter qu'il y a incompatibilité entre ces fonctions et des responsabilités ministérielles.

La décision sera annoncée au congrès, qui se réunit à Bordeaux du 12 au 15 novembre. Mais elle sera sans doute prise bien plus tôt.

Les forum, les palais s'écroulent.
Le temps les ronge avec mépris,
Le pied des passants qui les foulent
Écarte au hasard leurs débris...
(LAMARTINE)

GOUVERNEMENT

La nouvelle campagne

● ***Après une semaine chaotique, Jean Daniel recherche quelles sont les lignes de force de la politique du général de Gaulle et de celle de ses nouveaux adversaires.***

LA semaine qui vient de s'écouler aura montré deux choses au Président de la République : d'abord que l'éventualité d'un complot contre sa personne ne pouvait être écartée ; ensuite que les hommes qui ont tenté de comploter, comme ceux — et ils sont légion dans l'armée et chez les ultras — qui se sont mal résignés à la politique d'autodétermination, vont se replier sur un combat « pour la francisation ». C'est-à-dire pour l'une des options que le général de Gaulle juge lui-même utopique et négative.

C'est à la lumière de ces deux faits qu'il faut s'attendre à voir se développer la situation politique prochaine. Car la stratégie du général est toujours la même : précise — mais secrète — dans l'objectif lointain, elle est, publiquement, souple et ambiguë dans les moyens d'atteindre cet objectif ; la souplesse et l'ambiguïté ménageant des retraites ou des replis selon les réactions de telle ou telle opposition.

Le choix de M. Soustelle

Personne — y compris le F.L.N. — ne doute plus que le général de Gaulle souhaite et la paix en Algérie et l'association de l'Algérie à la France. La francisation n'est à ses yeux ni désirable ni possible, et en tout cas elle perpétue la guerre. La paix au prix de l'indépendance se résumerait, pour lui, à une série de catastrophes apocalyptiques dont il a dressé l'inventaire le 16 septembre. La seule issue se trouve donc, puisqu'il y a des partisans acharnés de l'intégration et de l'indépendance, dans le rétablissement de la paix par l'autodétermination, tout étant fait pour que le choix des Algériens se porte sur l'association.

On peut n'être pas d'accord avec cette politique et prétendre en particulier que pour obtenir une association, il serait plus sain et plus sûr de négocier. Dans le contexte actuel, cette thèse suppose la réduction complète de toutes les forces qui ont pris corps le 6 février 1956. Comme nous n'en sommes pas là, on peut admettre le calcul du général de Gaulle et souhaiter la réussite de sa politique. Reste à voir où mènent la souplesse et l'ambiguïté.

Au cours de l'entretien que le général de Gaulle vient d'avoir avec M. Jacques Soustelle, les problèmes ont bien été envisagés sous cet angle puisque, selon un des principaux dirigeants de l'U.N.R., après cette entrevue il ne reste plus à M. Soustelle *« qu'à se soumettre ou à renoncer à toute activité politique ».*

L'affaire Soustelle est bien édifiante. Car, selon son habitude, le général de Gaulle a laissé Jacques Soustelle aller jusqu'au bout d'une dissidence devenue officielle. Jamais l'actuel ministre du Sahara n'a été désavoué. Jamais les activités de ses amis, le rôle de ses agents, le travail de ses réseaux, n'ont suscité la moindre réaction. Les cartes ne sont mises sur la table qu'au dernier moment et alors qu'il a failli être trop tard. Néanmoins, et par chance, le succès paraît complet — pour l'instant — et la majorité parlementaire, du fait de délations fortuites, a été impressionnante. Mais, pour se référer encore aux propos de la même personnalité U.N.R., le risque a été énorme : *« Depuis des mois, j'avertissais l'Elysée ».*

Un brouillard politique

Voici pour la souplesse, et concernant le plan parlementaire. Mais si l'on peut considérer qu'une certaine fermeté a succédé à cette souplesse, l'ambiguïté, elle, n'a pas disparu et concerne l'un des problèmes les plus préoccupants de la nation : l'armée.

Sans doute, ici encore, le machiavélisme du général de Gaulle est-il « noble », en ce sens qu'il est mis au service des intérêts de l'Etat, c'est-à-dire de la paix en Algérie. Mais pour l'armée le brouillard est si savant, les calculs sont si déroutants, que les risques encourus sont encore bien plus grands qu'à propos des comploteurs ultras et que l'on peut redouter de voir se fortifier un antigaullisme

M. JACQUES SOUSTELLE.
Les cartes sur la table.

(Agip.)

Quelques semaines après le 13 mai 1958, j'ai été introduit par un ami auprès d'un collaborateur du général de Gaulle et je dois reconnaître que ce jour-là j'ai entendu exposer la politique algérienne aujourd'hui adoptée par le Président de la République. En présence de mon ami, et comme je revenais d'Algérie, j'ai cru devoir avertir notre interlocuteur des dangers qu'il y avait à tromper l'armée en laissant croire qu'on est pour l'intégration de l'Algérie française alors que la politique d'autodétermination était déjà en fait dans l'esprit du général. Je lui ai dit que le général de Gaulle, qui avait sauvé de la Haute Cour les militaires insurgés, pouvait très bien leur imposer sa politique et qu'il ne fallait pas attendre parce que le temps ferait oublier à ces militaires leur dette de reconnaissance. Mais cela ne paraissait pas, aux yeux du collaborateur du général, de la « grande politique ».

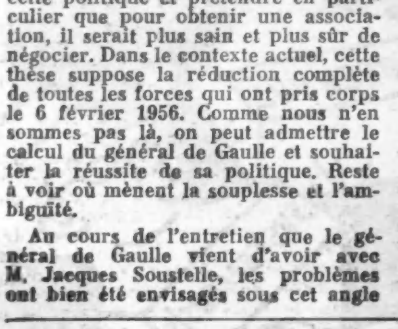
Le vertige du 13 mai

Or l'occasion m'a été donnée, cette semaine, de m'entretenir avec une importante personnalité militaire française. Et voici à peu près ce que j'ai entendu :

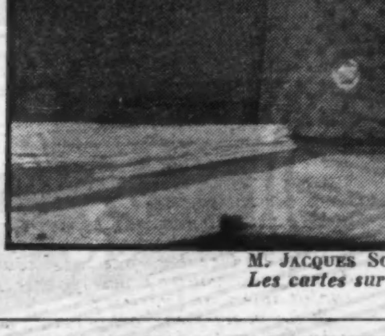
> *« Le général de Gaulle est un visionnaire, il se peut qu'il ait raison à long terme, et que pour les grandes choses il soit ce « génie qui voit loin et juste ». Mais son comportement solitaire, distant, méprisant, et plus encore ses manœuvres font que le nombre des*
>
> *Il nous a laissés nous battre et nous enfoncer dans l'intégration, il a laissé son gouvernement formuler les serments les plus solennels sur l'Algérie française, chacun des ministres est passé en Algérie pour confirmer ce serment. Jamais il n'a fait l'honneur à certains d'entre nous de nous dire la vérité, celle qu'il croyait bonne pour l'Etat, et à laquelle de très nombreux officiers auraient pu se rallier, constituant une immense force au service des idées qu'il défendait. En ce moment, chez les jeunes officiers, le drame dépasse ce qu'on peut imaginer. L'armée française ne veut pas être une armée sud-américaine, elle a eu le vertige le 13 mai quand elle a cru un moment que l'insurrection ne serait pas légalisée. Elle peut donc être ramenée à l'apolitisme, on peut obtenir d'elle qu'elle soit réduite à son rôle normal, mais la tromper en temps de guerre, c'est très dangereux. »*

Où est le danger ? Mon interlocu-

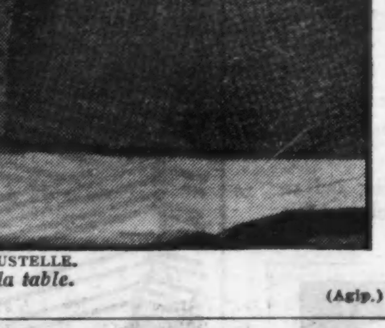
vu au "shopping libre" de la Ville du Puy



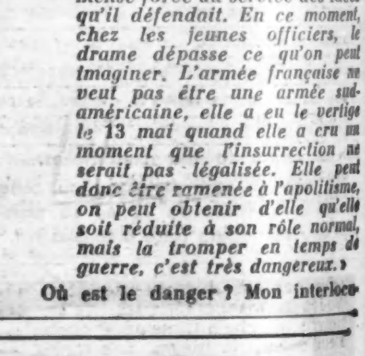
Cette combinaison-jupon en crêpe de Chine de soie naturelle, garnie de dentelle de Calais entièrement montée à la main : 8.900 Frs.
Se fait en blanc et en rose.



Cet over-blouse en toile de laine imprimée de dessins cashmere aux coloris assortis : 6.900 Frs.



Ce service à thé en mousseline incrustée de batiste brodé Cornély : 8.900 Frs.



A la nouvelle boutique du rez-de-chaussée vous trouverez des modèles exclusifs de bijoux :
ce sautoir qui marie le jade, l'or et les perles d'eau : 7.500 Frs.
ce collier 3 rangs, dans tous les coloris, fermeture cabochon : 13.000 Frs.

36, RUE TRONCHET (ANGLE RUE AUBER) SEULES SUCCURSALES : BORDEAUX, TOULON.

teur en convenait : il n'est pas dans un nouveau 13 mai du fait même de la peur, cette fois justifiée, de l'illégalité. « *Jamais,* précisait-il, *nous n'avons été autant sollicités de nous insurger par des hommes politiques, des parlementaires, et parfois des membres de cabinets ministériels, mais personne n'a accepté* ». Le danger est le dégoût que l'on suscite dans une fraction de la nation française pour les méthodes politiques — dégoût qui est bien plus fort, à ma grande surprise, que la haine inspirée pas les « bradeurs ». Et ce dégoût peut conduire, dans l'avenir, à n'importe quoi.

Le choc en retour

Or l'avenir immédiat (à supposer, ce qui n'est pas exclu, qu'on donne suite aux dernières déclarations de M. Ferhat Abbas), c'est la possibilité de pourparlers sur le cessez-le-feu et sur l'autodétermination avec les leaders du F.L.N. La réplique déjà annoncée de l'armée, ce serait une campagne déchaînée pour la francisation en vue du référendum. En prenant sa retraite, dans un ordre du jour, le général Zeller, ex-chef d'état-major de l'armée de terre, a appelé au combat pour l'Algérie française, exactement comme le général Allard il y a une semaine, le général Salan, gouverneur de Paris, il y a deux jours, et tous les états-majors d'Algérie. Cela au moment même où, comme M. de Sérigny l'observe avec justesse, « *on voit M. Michel Debré expurger de son vocabulaire l'expression « Algérie française » et renoncer à la notion « d'unité » pour se rabattre sur la notion bien différente « d'union* ».

On m'a répondu, il est vrai — et officiellement — que le général de Gaulle ne voyait aucun inconvénient à ce qu'une campagne soit faite en faveur de la francisation : l'autodétermination doit permettre tous les combats idéologiques. A partir du moment où ils sont tous permis, aucun ne saurait être exclu. M. de Sérigny, de son côté, et dans le même article cité plus haut, confesse avec une déroutante naïveté ses craintes sur le résultat du référendum au cas où « *le F.L.N. ayant eu l'habileté d'accepter les offres de paix, l'armée d'Algérie serait progressivement réduite à ses effectifs de temps de paix* ».

Tout cela est bien vrai, sauf que pour le moment le cessez-le-feu n'est pas intervenu et que nous avons ainsi affaire à une guerre pour la francisation qui a remplacé la guerre pour l'intégration. Par un choc en retour — c'est déjà arrivé plusieurs fois et récemment pour la paix des braves — la guerre ainsi livrée peut retarder le cessez-le-feu. Ou, en tout cas, compliquer encore davantage la réalisation du plan déjà extraordinairement complexe, délicat qui doit être appliqué entre le cessez-le-feu et le référendum. Plus les pourparlers tardent et plus les regroupements autour de la mystique de francisation deviendront, en métropole comme en Algérie, assez puissants pour entraver ce plan.

On s'est donc avancé, et avec un immense mérite, sur le chemin de la paix. Mais avant d'en arriver là, les voies ont été si tortueuses, les méthodes si machiavéliques, qu'on découvre un chemin semé d'obstacles, d'embûches, de pièges. Les méthodes seront-elles, maintenant, plus fermes, la politique annoncée étant plus claire ? C'est d'autant plus indispensable que nous ne sommes pas seuls à avoir nos colonels et nos ultras, et que les problèmes, dans l'autre camp, paraissent, eux aussi, se multiplier.

JEAN DANIEL.

(Marquis.)

M. LUCIEN NEUWIRTH (1).
Un revolver sous le nez.

PARIS

Une erreur de tir

● ***Dans l'écheveau emmêlé du complot où se retrouvent de nouveau pêle-mêle des hommes politiques, des généraux et des tueurs, Jean Cau a promené son démêloir.***

UN complot ? Quel complot ? Mais enfin qui donc parle de complot dans la rue, dans le métro, au bureau, au magasin ou à l'usine ? Personne. Il a plu à Paris où un invincible été rend enfin les armes : c'est la grande nouvelle. Un complot ? Quel complot ? On a voulu assassiner M. Mitterrand, ancien ministre de la IVe... La belle affaire ! J'ai entendu un rigolo déclarer en dépliant le journal qui annonçait la nouvelle : « *C'est les risques du métier !* » Et un monsieur fort honnête, tôt levé, tôt rasé, ajoutait : « *D'abord, à 1 heure du matin, on est dans son lit !* »

En somme, ce galopin de Mitterrand, qu'avait-il à jouer les blousons noirs du côté de la Rive Gauche, hein ? A 1 heure du matin, on dort ; on ne s'amuse pas à se faire tuer. Quel complot ?

Ignorez-vous que depuis dix-sept mois le général de Gaulle est au pouvoir et (ainsi que l'a dit récemment le Président de la République à un interlocuteur) qu' « *on ne complote pas contre le général de Gaulle* » ? Ignorez-vous que le chef de l'Etat est allé en Algérie faire la « tournée des popotes » et reprendre l'Armée en main ? Ignorez-vous qu'au cours de son voyage dans le Nord, il reçut ensuite un accueil triomphal et se fit applaudir à tout rompre chaque fois qu'il parla de la paix en Algérie ? Ignorez-vous que sa politique algérienne présentée au Parlement par M. Michel Debré vient d'être approuvée à une majorité écrasante ?

Décidément, les événements du 13 Mai vous ont tapé sur la tête ; tout est calme, voyons, tout est calme. Remettez-vous... Il n'y a pas eu de complot. Vous êtes un illuminé.

Je l'accorde. Oui, comme M. Neuwirth, secrétaire général du groupe parlementaire U.N.R. qui, jeudi dernier, lance une sorte de proclamation de style « Saint-Just-à-la-Convention ». Où il s'écrie : « *Il est urgent de se ressaisir. Le drame peut être pour demain. Déjà, des commandos de tueurs ont passé la frontière espagnole. Les personnalités à abattre sont désignées. On espère ainsi suffisamment impressionner la population pour qu'elle n'intervienne pas. Ainsi, dix-huit mois après une révolution pacifique, déroulée sans une goutte de sang, on pourrait voir éclater un conflit intérieur fratricide.*

Si un mouvement, où pourrait participer l'armée déchirée, se déclenche en Algérie, où se trouveront donc les moyens de la puissance, la réalité du pouvoir ?

Si je prends la responsabilité d'écrire ces lignes, c'est qu'en mon âme et conscience, je pense que dans une démocratie, quand plane le danger, il convient de placer le pouvoir devant ses responsabilités (...). »

Le départ des neuf

Illuminé comme M. Michel Debré qui, vendredi soir, demande au Comité central de son parti de ne pas réintégrer neuf parlementaires U.N.R. dissidents et déclare en substance qu' « *au cours des dernières quarante-huit heures, des événements très sérieux se sont déroulés exigeant en réplique une démonstration de rigueur absolue* ».

Illuminé enfin comme M. Chalandon qui déclare mardi : « *Neuf députés ont démissionné. Parallèlement à cette démission, se préparait une véritable subversion politique. Tant à Alger qu'à Paris se fomentaient des mouvements tendant à renverser le gouvernement* ».

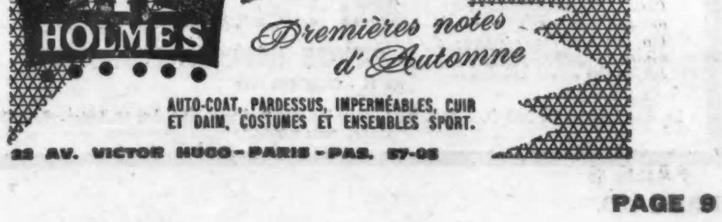
Quels « *événements très sérieux* » ? Quels en furent, à visage découvert ou dans l'ombre, les acteurs ? Essayons de revivre la semaine florentine (ou sud-américaine ?) qui vient de s'écouler.

Lundi dernier, à 19 heures, M. Michel Debré expose aux élus U.N.R. les grandes lignes de la politique algérienne du gouvernement. A 20 heures, on se sépare sans heurts. Ça va plutôt bien... lorsque, brusquement, à 23 h. 30, neuf députés du groupe (MM. Delbecque, Souchal, Arrighi, Brice, Cathala, Battesti, Grasset, Biaggi et Thomazo) annoncent leur démission de l'U.N.R. Leur départ, ils ne le proclament pas à grand fracas ; aux journalistes qui leur demandent des explications, ils répondent de manière évasive. De la colère ? De la déception ? Non, ils n'en manifestent pas. L'impression qu'ils donnent est celle d'hommes décidés, qui, au jour dit, à l'heure dite, obéissent à une décision prise et se déterminent en fonction de celle-ci et non de l'événement — le discours que leur a tenu M. Michel Debré, en l'occurrence.

Le mercredi 14, second jour du débat, des membres de « Jeune Nation » lancent quelques grenades lacrymogènes à la Mutualité où se tient un grand meeting du Parti Socialiste Autonome. Des gamineries, n'est-ce pas ?

→

(1) A sa gauche, Jean Cau.



Le jeudi 15, brusquement, la température monte au Palais-Bourbon. D'un coup, mille bruits jaillissent de mille sources, bourdonnent dans les couloirs, les bureaux et les salles de séance. « On » dit que M. Delouvrier est en liaison constante avec Paris et semble craindre le pire à Alger ; un libéral M.R.P., bien connu à Alger, fait savoir à ses amis qu'il redoute une catastrophe et que des armes ont été distribuées à des civils, notamment aux jeunes d'extrême droite ; M. Le Pen croise dans le salon des Quatre-Colonnes en annonçant qu'il y aura quatre cents morts le lendemain ; de bouche à oreille, les députés se répètent le contenu de tracts émanant de mouvements extrémistes et menaçant de mort un certain nombre de personnalités du gouvernement, de l'entourage du général de Gaulle et, bien entendu, du journalisme. Dans les couloirs intérieurs, M. Kaouah, député d'Alger — d'autres disent que c'est M. Djebbour — agrippe M. Neuwirth par le revers du veston et lui met un revolver sous le nez. M. Delbecque apprend à qui veut l'entendre qu'une quarantaine de députés U.N.R. vont venir rejoindre les premiers dissidents, dont il est. Dans le même temps, les « gouvernementaux » affirment que les scissionnistes ne verront pas grossir leurs rangs. Et soudain, en coup de foudre, c'est le cri d'alarme de M. Neuwirth.

Un cordon Bickford

Lorsque M. Michel Debré monte à la tribune, après dîner, pour répondre aux questions qui lui ont été posées, l'atmosphère est tendue et rappelle à beaucoup celle qui régnait le 13 mai 1958 au Palais-Bourbon, juste avant que ne fussent connus les événements d'Alger. Et c'est au moment même où l'Assemblée nationale délibère que M. Mitterrand, sautant les grilles d'un square, échappe de justesse à des tueurs qui mitraillent sa voiture.

A l'Assemblée, nouveau bruit : M. Bidault aurait dans sa poche la liste des ministres du futur gouvernement... Bidault. M. Delbecque occuperait les Finances, M. Arrighi l'Intérieur. Des militaires — (ici j'avais écrit leurs noms, mais...) — seraient prévus dans ce « gouvernement ». Sûr que «quelque chose» va se passer, sûr qu'un orage rôde au-dessus de la ville. « *Ah ! c'est vous ?* dit un policier à M. Mitterrand sur les lieux de l'attentat manqué, *nous, on croyait que c'était M. Michelet... Il paraît qu'il est visé lui aussi...* »

Une flamme court le long d'un cordon Bickford. Atteindra-t-elle le tonneau de poudre ? Les députés vont se coucher. Les journaux du lendemain annoncent l'attentat contre M. Mitterrand. Rien de plus. Tout est calme. Quelqu'un a dû marcher sur la mèche...

Ce même jour, quatre des neuf députés dissidents (MM. Delbecque, Souchal, Brice et Cathala) demandent à réintégrer l'U.N.R. Un refus catégorique, « *correspondant très probablement au vœu de l'Elysée* », écrit un journal du soir, leur est opposé. M. Debré va plus loin : jusqu'à dire qu'il proposera prochainement d'autres exclusions ! Sa sévérité, son ton, sa colère sont ceux d'un homme qui serre très fort un sceptre de commandement qui a failli lui échapper. Ou qu'on a voulu lui arracher.

Mais qui donc a eu le projet de s'attaquer, sinon au général de Gaulle lui-même, du moins à son gouvernement ? Mais comment allait-on s'y prendre ? C'était, paraît-il, très simple à condition d'avoir le goût et la technique des complots. On avait bien réussi un 13 Mai et Rocambole avait eu, il y a dix-sept mois, ses heures de gloire. Pourquoi n'allait-on pas réussir un 16 Octobre ? C'était, paraît-il, très simple. Remontons quelques semaines en arrière, vous allez voir...

(Rep. Ass.)

M. Roger Duchet.

(A.P.)

M. Pierre Joly.

Pêle-mêle, les ennemis du « Système ».

Le bon tremplin

Avant son départ pour la Nouvelle-Calédonie, M. Jacques Soustelle est mis au courant — par M. Debré lui-même — de toutes les intentions du général de Gaulle aussi bien concernant la politique algérienne que la tactique à suivre au sein de l'U.N.R. et en Algérie. Toujours avant son départ, M. Soustelle a un entretien avec M. de Sérigny, directeur de « L'Echo d'Alger » et ultra de haut rang. Ce dernier, alarmé par les projets algériens du général de Gaulle, rappelle au ministre du Sahara certaine lettre antérieure au 13 mai 1958, dans laquelle M. Soustelle affirmait que « *partisan de l'indépendance algérienne dans un cadre français alors qu'il était l'historien visionnaire de Colombey-les-Deux-Eglises, le général de Gaulle, une fois au pouvoir, serait contraint d'appliquer l'intégration* ». « *Alors ?* » demande M. de Sérigny. M. Soustelle le rassure. Rien, assure-t-il en bref, n'est changé, du moins tactiquement. Il suffit de se placer sur le bon tremplin : la francisation. Le fait que le général de Gaulle ait affirmé qu'il y aurait une consultation en métropole autorisera les partis politiques à prendre position pour préparer cette consultation. Et tant que dure la guerre d'Algérie, Armée et Parlement peuvent être utilisés pour l'opération « francisation »...

Donc, il fallait que l'U.N.R. prît position en faveur de la francisation ou éclatât. Avant de s'envoler aux antipodes, M. Soustelle fit une déclaration où il ne célait pas son choix et laissa des instructions à M. Delbecque qui, en accord avec MM. Biaggi, Arrighi et Guy Ribeaud (1), fit campagne dans les milieux militaires d'Alger et de Paris. « Au bon moment », l'U.N.R. devait donc éclater. Une quarantaine de députés, auxquels on avait assuré que l'Armée et une partie de l'entourage du général de Gaulle sauraient rallier *in extremis* M. Debré à la francisation pure et simple, devaient démissionner avec éclat. A ce moment-là, on présenterait au général de Gaulle une U.N.R. éclatée, des Indépendants divisés et qui, par la voix de M. Duchet rallié aux scissionnistes U.N.R., disaient bien haut leurs alarmes, des élus algériens refusant de siéger. A ce moment-là, des manifestations éclateraient à Alger (M. Guy Ribeaud s'envole pour Alger quelques heures avant l'appel de M. Neuwirth). A ce moment-là... (mais ici reportez-vous au communiqué de M. le Premier Ministre qui vous expliquera ma discrétion.) En même temps, des attentats spectaculaires éclateraient en métropole. En même temps, Alger-Sûreté préviendrait Paris (elle n'y manqua point) que certaines personnalités étaient menacées et « intoxiquerait » l'atmosphère. Ce serait une belle pagaïe !

(1) Ancien adjoint de M. Delbecque, avant le 13 Mai ; au Cabinet de M. Chaban-Delmas, M. Ribeaud servit d'agent de liaison entre Paris et Alger lors des événements. M. Ribeaud (voir « Les 13 complots du 13 Mai », page 112) « raconte avoir fait libérer en avril 1958 trois antiterroristes dont l'un accusé de 125 actes de représailles ».

Patatras !

Lors, apparaîtrait Jacques Soustelle, « en arbitre » et tel — toutes choses un peu différentes d'ailleurs — un de Gaulle au moment du 13 Mai. Lors, M. Soustelle négocierait avec le chef de l'Etat le retour de l'U.N.R. à l'homogénéité gaulliste et du pays au calme. Le rideau tomberait sur l'assomption de M. Soustelle et de ses amis — vainqueurs de cette épreuve de force *politique* sans qu'une insurrection contre de Gaulle ait paru être tentée — au ciel gouvernemental.

Patatras ! C'est raté ! Un militaire que je ne peux désigner plus précisément, prévient l'Elysée de ce qui se trame au niveau de l'Armée. Et d'un ! Et de deux : M. Neuwirth, qui a vu jour après jour fleurir le pot aux roses, et qui est gaulliste à tous crins, retrouve à point nommé les accents d'un Conventionnel appelant à la défense de la patrie en danger. Les scissionnistes U.N.R. restent alors une dizaine. Devant cette maigreur, l'Armée ne bouge pas. Les « correspondants » algériens attendent le « top ! » qui ne vient pas. M. Debré ramasse 412 voix ! La mèche est écrasée de justesse et c'est aussi de justesse que M. Mitterrand évite d'être l'unique victime d'un coup d'Etat bâtard et raté.

« *Des tueurs ont passé la frontière !* » s'est écrié jeudi soir M. Neuwirth. Quels tueurs ? Tous les coups d'Etat ont les leurs, aussi bien celui du 13 Mai (réussi) que celui du 16 Octobre (raté), que le prochain... Les tueurs, c'est l'écume des complots, c'est l'obscure faune qui grouille sous la pierre sur laquelle est juché le tribun. Les uns bénéficient, comme on dit, « de complicités diverses » ; les autres s'appuient à des promesses que ceux qui les leur firent pourront renier ; d'autres agissent en francs-tireurs et lisent dans l'action politique un encouragement à « y aller » sans que cela leur ait été signifié ; d'autres, forts des protections qui leur furent accordées dans le passé, oublient que rien n'est plus facile à désavouer qu'un spadassin indiscipliné ; d'autres sont le fer de lance de groupes ou groupuscules hétérogènes, mais « animés par le même idéal ». Pour faire triompher celui-ci, ils débordent les répondants officiels de cet « idéal » et acceptent de se salir les mains à la place de ceux qui « pensent comme eux » mais veulent les garder blanches. D'autres...

Treize et cent complots

C'est compliqué, les tueurs et les comploteurs. Surtout lorsqu'on les laisse s'ébattre en liberté, se mélanger, grouiller et proliférer dans un bouillon de culture privilégié comme, par exemple, la guerre d'Algérie. Surtout lorsqu'on ne bouge pas et qu'on attend que les uns tirent les premiers et qu'on laisse agir les autres à leur guise. Car enfin...

Car enfin, un certain Berthommier, ex-député poujadiste « dur et spécialiste des questions algériennes », est arrêté récemment à la frontière belge. On fouille sa voiture ; on y découvre une bombe et une précieuse valise bourrée de documents. Berthommier donne des noms en crescendo : Mondori, un comparse ; Quarez, militant U.N.R. actif ; Denis, jeune député U.N.R. et qui, sous l'égide de M. Léon Delbecque, avait constitué en Algérie, avant le 13 Mai (et pour le pré-

AU LENDEMAIN DU VOYAGE DE M. K AUX ÉTATS-UNIS
Une nouvelle étude de l'auteur du plan de « désengagement »
ADAM RAPACKI
Compétition, Coopération et Coexistence Pacifique
●
R. PALME DUTT : Angleterre, pétrole et Moyen-Orient
●
et de nombreux autres articles dans
LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE
N° 14 - OCTOBRE 1959
Le numéro contre 200 fr. à la S.P.E.I. (service E), 9, boulevard des Italiens - PARIS (2e)
C.C.P. Paris 8.449.47

parer) une association des A.C.A.N. (Anciens Combattants d'Afrique du Nord) qui se proclamait indépendante des vieilles associations pour mieux leur servir de pilote. MM. Chatenet et Bokanowski, ministre et secrétaire d'Etat à l'Intérieur, donnent des instructions afin que tous moyens — sans égard pour personne, députés et militaires compris — soient déployés pour tirer au clair cette histoire.

Hélas ! en cours de route, les instructions ministérielles s'essoufflent, s'amenuisent, s'évaporent. L'enquête piétine.

Car enfin, M. Joly — sujet belge et que l'on retrouve en Algérie avant et après le 13 Mai mêlé à treize et à cent complots, auteur de surcroît d'une brochure « De la guerre révolutionnaire à la guerre de libération nationale », fort prisée par de nombreux militaires — est trouvé porteur en octobre 1958 d'une série de documents où sont fichés les noms de ses correspondants en France, Espagne, Italie, Suisse et Portugal. Ces documents, qui font état des activités extrémistes et subversives du citoyen et de ses amis, sont remis à l'autorité militaire. Qu'en fait-elle depuis un an ? Et que faisait à Paris l'honorable M. Joly lui-même, tout récemment ?

Des noms

Car enfin, de ces groupes de «tueurs qui ont passé la frontière », l'un n'est-il pas le groupe oranais de « Pablo », expert en plastic et en dynamite, et l'autre le groupe tangérois de Renucci aux innombrables mérites ? Se sont-ils évanouis dans la nature, ces braves garçons — pourtant très bien connus et repérés ?

Dans la fièvre qui suit la déclaration de M. Neuwirth, on reparle aussi de « la Main Rouge », organisation contre-terroriste opérant en France dérivée du S.D.E.C. mais dont les bases de repli se trouvent en Allemagne, Suisse, Italie, Hollande, Belgique et Sarre. Des noms sont prononcés : celui d'un ancien inspecteur de la D.S.T., en congé sans solde depuis 1957, fils d'un gendarme de Mascara (Christian D...) ; celui d'un collaborateur du Service de Presse et d'Information de l'Ambassade française à Bonn (Louis H...) ; celui d'un ancien inspecteur de la police marocaine domicilié à Montreux (Jean V...). D'autres noms encore : ceux « d'agents » opérant à cheval sur la région lilloise et la Belgique (tel le capitaine S...) et dont la principale activité est le noyautage de milieux nord-africains du nord de la France et leur utilisation dans les règlements de comptes entre musulmans et les attentats dirigés contre le F.L.N.; ceux de leurs « correspondants » en Algérie. Comme dans le film de Clouzot « Les Espions », des individus surgissent de partout, apparaissent, disparaissent, reparaissent, diables que la police fait de temps en temps jaillir de leur boite mais auxquels elle laisse le loisir de disparaître à nouveau promptement, comme effrayée par leur visage.

Il y a mieux, ou plutôt... aussi bien : au mois de septembre dernier, Antoine Mellero, André Congos et Charles Luigi, accusés de crime contre-terroriste pour avoir participé à l'assassinat de M. Lemaigre-Dubreuil — dont la politique libérale en faveur du retour de Mohammed V lui avait valu de figurer en tête de liste du contre-terrorisme marocain, en 1955 — sont libérés. Libérés également ou du moins *en liberté*, les artilleurs du bazooka braqué sur le général Salan et qui tua le commandant Rodier. Quant à Kovacs, qui séjournait à Montreux depuis le mois d'août, où est-il passé ? En Espagne ? Comment y est-il arrivé ? En passant par la France ? En liberté enfin les auteurs de l'attentat perpétré contre M. Mendès France au Maroc en avril 1956, Antoine Beltran, Louis Férou et Robert Delard.

Perdue dans les sables

Dès 1957, en mars, MM. Jean Artéro, René Baron, Jean Bernier, Georges Calle, Maurice Crespin, Jean de Graaf, Pierre Delbaye, Joseph Domenech, Josué Giner, le docteur Lucien Imbert, Sauveur Lauratou, Robert Martel, André Mathey, Dominique Mercurio, Raymond Orthiz, André Piveteau, Joseph Rizza, Raymond Vinciguerra, Georges Watin, etc., étaient présentés au parquet militaire d'Alger. Tous membres du C.R.F. (Comité de la Renaissance Française, dont l'emblème est un cœur surmonté d'une croix rouge), ils étaient inculpés « *d'impression et de diffusion de tracts, impression et utilisation de cartes de police, enlèvements, séquestrations et sévices ayant entraîné la mort* ». L'enquête, à l'époque, avait établi « *que M. Robert Martel — ancien secrétaire général de l'U.F.N.A. (Union Française Nord-Africaine) organisation dissoute après avoir été présidée par M. Boyer-Banse* (le même qui propose d'envoyer le général de Gaulle en clinique pour y recevoir les soins que, selon lui, son état mental nécessiterait) — *s'était mis en rapport avec une organisation parisienne dirigée par le docteur Martin — ancien membre dirigeant du C.S.A.R. (Comité Secret d'Action Révolutionnaire), théoricien de la Cagoule, mouvement dont le dessein était d'amener le maréchal Pétain au pouvoir et qui s'illustra par quelques assassinats* (2) — lequel, tout simplement, se déclarait prêt à « *prendre le pouvoir* ». L'enquête se perdit, à son tour, dans les sables, comme toutes les autres. Un an plus tard, le 18 mars 1958, M. Robert Martel, au meeting parisien de l'U.S.R.A.F. (Union pour la Sauvegarde et le Renouveau de l'Algérie Française) dont le président était M. Soustelle, soulevait son auditoire en prophétisant que, bientôt, les temps seraient accomplis.

Des « anciens » encombrants

Ils le furent le 13 Mai. M. Martel et tous ses amis présidèrent et animèrent des C.S.P., fondèrent des mouvements au grand jour (le M.P. 13), devinrent députés (M. Vinciguerra). Et fêtés. Et honorés. Et triomphants. Voyez-vous, c'est là que tout se complique et qu'une chatte n'y reconnaîtrait pas ses petits. Un exemple : c'est Joly qui, à l'époque, présente Martel à Martin, mais Martel est membre de l'U.S.R.A.F. qui monte des conférences de M. Soustelle et de M. Debré, lesquels seraient fâchés d'être confondus avec des Orthiz ou des Martin, etc. Le 13 Mai et ses préparatifs, en effet, ont brassé pêle-mêle les ennemis du système. Pour abattre ce monstre abhorré, personne n'a fait la fine bouche. Des hommes bien connus — selon les inculpés eux-mêmes — ont eu des contacts avec des Kovacs et des Castille lors du « Bazooka » ; des ministres ou leurs chefs de cabinet se sont appuyés sur des coquins ; de futurs dignitaires de notre V[e] République se sont vus, malgré qu'ils en aient, être les alliés des pires — à tous les sens du mot — adversaires de la IV[e]. Le tout a comploté ! Au 13 Mai, derrière le bouclier gaulliste, le tout est arrivé au pouvoir. Aujourd'hui, ah ! comme ils sont encombrants pour certains, lorsqu'ils ne sont pas encore utiles à d'autres, nombre « d'anciens » du 13 Mai !

★

Pourtant, voilà qu'il semble que le gouvernement ait décidé de se défendre. Perquisitions, comparutions... se succèdent. Lundi est lancée « *une vaste opération de police* » à Paris et en province. Des commissaires se rendent chez les anciens adhérents des Volontaires de l'Union Française (de M[e] Biaggi), du Front National des Combattants (de MM. Le Pen et Demarquet), de Jeune Nation et du Parti Nationaliste (des frères Sidos) récemment dissous ; chez M. Dragui, secrétaire général de l'Association des Français d'Afrique du Nord (dont M. Battesti, dissident U.N.R. est le président) ; au siège, rue Daunou, du Mouvement Populaire du 13 Mai (M.P. 13 de M. Martel).

Demain, des mandats d'amener seront-ils lancés ? Probablement *non.* Déjà, selon un communiqué de l'A.F.P., « *on souligne que les milieux compétents s'étonnent de l'exploitation qui est faite de cette affaire. Celle-ci n'a rien d'exceptionnel, des mesures similaires étant prises régulièrement par le ministre de l'Intérieur* (...) ». A supposer même qu'elles fussent menées jusqu'au bout, ces entreprises d'assainissement seraient forcément limitées. Car, si le gouvernement était décidé à sévir, il faudrait qu'il s'efforçât de bien viser : en frappant tel de ceux qui aujourd'hui sont devenus ses adversaires, s'il n'y prenait garde, il risquerait plus d'une fois de blesser grièvement l'un de ses proches, l'un de ses amis et, peut-être, l'un des siens.

JEAN CAU.

(2) « Les 13 complots du 13 mai », pages 80-81.

le matériel
GRUNDIG
s'achète à
LA MAISON
DU MAGNÉTOPHONE
9, rue de la Paix, PARIS 2[e], RIC. 73-29
Parking Place Vendôme

PUBLICIS
L'HOMME
ET
L'AUTOMNE
ont rendez-vous
chez
GARY
IMPERMÉABLES IMPORTÉS
"COUPES EXCLUSIVES"
73, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS - ELY. 77-76

ALGER

L'insupportable attente

Que va-t-il se passer maintenant ? Les Français d'Alger attendent d'être mis dans la confidence... ou entraînés dans la subversion, nous câble Claude Krief.

A trois reprises en moins d'un mois, l'heure H du jour J devait sonner à Alger. C'est du moins ce que l'on affirme dans certains milieux proches des activistes civils algérois. On donne même des dates : le 16 septembre, jour de la déclaration du général de Gaulle, le 28 septembre, date de la réponse du F.L.N., et le 13 octobre, pour l'ouverture du débat sur l'Algérie à l'Assemblée nationale.

Ce dernier projet, le plus sérieux, prévoyait une double action à Paris et à Alger. Mais la veille le général Massu, Igame d'Alger, lançait un appel au calme et affirmait qu'il ferait respecter l'ordre. L'action fut annulée. Sur quel ordre ? Le ou les chefs d'orchestre clandestins restent ici inconnus. On n'en est plus à la période des multiples complots à ciel ouvert suscités ou protégés par des personnalités officielles, voire des ministres. Le ou les complots se trament maintenant dans une ombre véritable. Mais on sait que les civils algérois ont perdu la direction des opérations. Ils attendent un « feu vert » qui ne dépend pas d'eux et savent qu'ils seraient sacrifiés s'ils tentaient seuls de prendre une initiative.

Il est sûr en tout cas que l'inquiétude fut particulièrement vive à la Délégation générale. L'ampleur des précautions prises a dépassé, malgré leur discrétion, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent à Alger. Des renforts de gendarmes et de C.R.S. ont pris pied dans la ville. Le chiffre total des effectifs dont disposent directement les représentants du gouvernement est inconnu, même, paraît-il, des autorités militaires. Pendant plusieurs jours des C.R.S. ont « doublé » les policiers, assistant même les simples agents de la circulation. Aux portes d'Alger, des barrages serrés contrôlaient l'identité de tous les automobilistes européens ou musulmans.

L'affaire de l'U.T.B.

Sans le soleil, l'accoutumance aux uniformes et surtout le côté « bon enfant » des foules méditerranéennes, Alger aurait pu paraître en état de siège. Il est vrai que la guerre dure aussi et que la présence toujours redoutée des terroristes justifie à elle seule un déploiement considérable de forces. Mais il ne s'agit pas là du seul souci de M. Delouvrier. L'affaire de l'Unité territoriale blindée de Maison-Carrée l'a prouvé.

Fer de lance des activistes, l'U.T.B. est en fait en sommeil depuis plusieurs semaines. Le 20 septembre dernier, l'opération qu'elle devait effectuer comme chaque mois durant trois ou quatre jours dans les djebels avait été annulée. Restait son matériel. Entreposé au 5ᵉ Chasseurs, il était sous la garde de cette unité et de son commandant, le colonel de Schacken, un ami personnel du général Faure. Que se passa-t-il quand la gendarmerie blindée vint pour prendre en charge le contrôle du matériel de l'U.T.B. ? On dément officiellement qu'il y eut le moindre incident. Cela est vrai. Mais le colonel de Schacken n'avait pas été mis au courant du transfert. Il entra dans une violente colère et ne cacha pas en haut lieu sa façon de penser.

Au plus vif des craintes gouvernementales, la masse européenne est restée étrangement calme. Le contraste est frappant entre les rumeurs qui circulent, les mots d'ordre qu'on chuchote, les manifestations qu'on projette et, finalement, la tranquillité de la rue.

Le signal d'alarme

Durable ou non, ce calme est un fait. Mais il n'est pas « sain ». La majorité massive obtenue par M. Debré à l'Assemblée a accentué la démoralisation déjà profonde de la communauté européenne. On peut suspecter des confidences, les signes économiques ne trompent pas. Il faut constater aujourd'hui que la foudroyante expansion d'Alger risque de s'arrêter.

Deux notaires m'ont dit que depuis quelques semaines ils n'avaient pu conclure aucune transaction importante. Le tournant « fatidique » se situe autour du 16 septembre. Les ventes d'appartements ou de fonds ont diminué dans des proportions considérables. Les voyageurs de commerce qui font actuellement le tour des magasins repartent avec des carnets de commande pratiquement vides. On hésite à renouveler les stocks. Certaines petites entreprises ont commencé à licencier une partie de leur personnel et l'un de mes amis m'a dit sa surprise d'avoir vu la semaine dernière un bachelier postuler un poste pour lequel il n'escomptait pas tant. Les Algérois les plus humbles se sont mis « à faire des économies ». L'avenir fait peur.

(J.-P. Pradier-Dalmas.)

L'ordre sera maintenu (*)

L'incohérence des propos que tiennent dans une même conversation les Algériens d'origine européenne les plus intelligents laisse actuellement l'impression la plus pénible. Le même interlocuteur a d'abord devant moi dit « non » au plan de Gaulle (« *On ne peut pas accepter ça. Tu comprends qu'on est foutus si on marche. L'armée va se réveiller. Et puis on descendra dans la rue. Vous marcherez comme au 13 mai* »). Puis après quelques minutes : « *Au fond, de Gaulle n'est pas si fou. Les fellagha désarmés, les militaires avec nous, la francisation, c'est gagné... Mais non, je dis des bêtises. Tu vois, toi, dans la Casbah, Mlle Sid Cara faire le poids en face de Djamilah Bouhired et dans le bled, après ce qu'ils ont vu, tu crois que l'on pourra s'entendre avec les fellagha ? Au fond, les Arabes et nous, on se connaît. Quoi ? Ben Bella à Alger. Ça jamais !* »

Les desperados

En moins d'une heure, toutes les hypothèses, toutes les solutions sont envisagées depuis la mort dans la rue pour abattre la Vᵉ République jusqu'à la vie dans une République algérienne associée à la France. Une idée chasse l'autre et l'on tourne en rond. De la colère à la résignation. De l'enracinement à l'exil. De la lassitude fataliste à la violence.

Rarement désarroi a atteint un tel degré. De quelque côté qu'il se tourne, l'Algérien d'origine européenne a le sentiment d'être dans une impasse. Jean Daniel a déjà écrit dans ces colonnes l'affaissement de la communauté musulmane, broyée par la guerre, coupée de ses élites passées au maquis ou dans les camps. Cet affaissement affecte maintenant — pour d'autres raisons — la communauté européenne. Elle est prête à tout parce qu'elle ignore ce qu'elle peut espérer encore. Elle n'a jamais eu davantage besoin de guides et moins de recours.

Dans ce climat tout est à redouter ou, du moins, il faut à chaque instant penser au pire. Au moins autant qu'un complot, sinon davantage, on craint à Alger que des « desperados » ne descendent dans la rue, prêts à disparaître dans les violences qu'ils susciteront. Ou plus encore un attentat de provocation. Le contre-terrorisme a déjà fait ses preuves en Algérie. Et chacun a encore en mémoire les suites de l'assassinat de M. Froger, de la Fédération des Maires. Actuellement les musulmans sont persuadés que les bombes que l'on découvre depuis quelques semaines à Alger ne viennent pas du F.L.N. Rien ne prouve formellement que ce sentiment soit fondé. Mais il est certain que les activistes cherchent une méthode — quelle qu'elle soit — susceptible de paralyser le déroulement du plan de de Gaulle. A moins d'une révolte de l'armée, seul le sang dans la rue peut encore créer l'irréparable.

Le tour des Européens

Les musulmans sont, de leur côté, parfaitement conscients de ces risques. Non qu'ils redoutent encore à Alger les « ratonnades ». Ils estiment que l'armée s'y opposerait. N'a-t-on pas vu à la Casbah les zouaves prendre leur défense contre les parachutistes, tandis que du haut des terrasses les femmes coopéraient avec la troupe en balançant tout ce qui leur tombait sous la main ? Mais ils comprendraient alors qu'il n'y a plus rien à attendre des Algériens d'origine européenne. Voilà ce que m'a dit un professeur musulman d'âge mûr : « *Les Européens devraient comprendre, excusez l'expression, que de Gaulle leur a refait une sorte de virginité algérienne. Ne voudraient-ils encore et toujours que la guerre, la paix est maintenant fatale, aujourd'hui ou dans six mois. Nous, nous avons appris à souffrir et à attendre. C'est maintenant que les Européens doivent gagner leur citoyenneté dans l'Algérie de demain* ».

Les Européens d'Alger ne sont pas mûrs pour cette conversion politique

(*) Photo censurée après saisie.

machines
à facturer
à additionner
à écrire et
à calculer

Supermétal
Y. A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours PARIS - 3ᵉ. Téléph. : TURbigo 84-35 +
SALON DE L'EQUIPEMENT DE BUREAU - Stands 3 C D 900 - 4 D 84

CHAGRIN, CHAT GRIS

L'autre nuit, la sympathique tragédienne Amélie Méleau ameutait les passants du boulevard Lannes par ses lamentations. Son légendaire persan gris s'était échappé et avait élu domicile dans un platane de l'avenue. En s'aidant d'une échelle, un agent complaisant n'hésita pas à récupérer le fuyard en s'éclairant avec un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

que personne ne peut opérer à leur place. Les libéraux sont en nombre réduit ou en exil et pour l'instant d'une audience limitée. Avec eux, les seuls à avoir agi concrètement sur place sont de petits groupes chrétiens et Mgr Duval, archevêque d'Alger. En particulier, à la fin du mois de septembre, Mgr Duval a réuni en retraite pastorale les prêtres de son diocèse. Il leur a rappelé, en s'appuyant sur les textes, que l'Eglise prétend se tenir au-dessus des diverses civilisations et que l'on n'a pas le droit de confondre civilisation chrétienne et civilisation occidentale. Il les a mis en garde contre certains journaux locaux et la revue « Verbe » qui tentent d'entrainer l'Eglise dans ce que l'on présente comme une croisade.

A usage externe

Ces efforts de clarification ne porteront leurs fruits qu'à terme, bien que déjà certains officiers supérieurs se soient « ralliés » aux vues de Mgr Duval. Mais il faut s'attendre à des réactions brutales. Les thèses intégristes et les théories de M. Sauge ont trouvé chez les Européens d'Algérie et dans l'armée un grand crédit malgré leur idéologie simpliste.

Au trouble profond des Européens répond en Algérie le trouble de l'armée. Pourquoi ? Parce que les uns et les autres sont pratiquement laissés sans orientation politique et ignorent où ils vont sans être d'accord pour savoir où ils veulent aller.

« Nous naviguons sans cap. Le F.L.N. a un gouvernement, nous n'en avons pas. Attendez, avant de protester. Je sais bien, il y a la déclaration du général de Gaulle, le débat parlementaire, etc. Mais justement. Ou il y a un cessez-le-feu immédiatement, très vite, et l'on voit clair, que cela nous fasse plaisir ou non. Ou bien alors, nous continuons la pacification jusqu'à la victoire. Mais comment continuer à se battre avec ce cessez-le-feu suspendu au-dessus de nos têtes ? Quel est dans ce cas notre but de guerre ? Quelques milliers de fellagha en moins ? Cela n'a pas grande importance. N'en resterait-il qu'une poignée, l'autodétermination en fait les héritiers de tous ceux qui sont tombés dans les djebels. Psychologiquement nous ne pouvons rien contre cela. Nous avons cru que le plan de Gaulle était à usage externe et nous constatons qu'il transforme la situation ici même en profondeur. Et pas à notre avantage. Que faut-il faire, c'est la question de chaque jour ? ».

La fouille a l'entrée du Monoprix d'Alger.
A trois reprises, l'heure H du jour J.

Des morts inutiles

Le jeune capitaine qui parle n'est de passage à Alger que pour quelques heures. Nous sommes à Hydra, la banlieue résidentielle d'Alger, dans le jardin d'une villa au pied des collines qui ceinturent la ville. Il fait chaud. Très chaud. Depuis quelques jours le ciel se charge de nuages. Ils ne font que passer. L'orage n'éclate pas. L'officier reprend.

« Si la pacification ne doit pas durer, ceux qui tombent en ce moment sont des morts inutiles ! Cent Algériens par jour, cinquante soldats français par semaine à peu près. La France a renoncé à vaincre militairement comme le F.L.N. du reste. Cela nous reste en travers de la gorge. Bon. Mais si nous sommes seulement un des moyens de la politique française, il ne faut pas que cette politique nous laisse dans la guerre en rendant et le combat et la victoire impossibles. »

En fait, l'armée se pose cent questions auxquelles personne ne répond ou ne peut répondre. La déclaration du général de Gaulle date maintenant de plus d'un mois. Aucune directive globale n'est venue officiellement du sommet préciser les perspectives de ce plan et ses conséquences pratiques.

On travaille toujours dans le bled sur les directives d'action psychologique qui remontent à l'époque où il s'agissait de faire des Algériens des « Français à part entière ». Faut-il continuer et se faire d'ores et déjà l'agent électoral de la francisation ? Mais alors le gouvernement français discrédite l'autodétermination et revient pratiquement au cadre du référendum que l'on a solennellement récusé. Faut-il prêcher la simple liberté? Mais comment maintenir les harki au combat sur un pari électoral ?

La méthode de l'artichaut

Au fond, ce qui est apparu en pleine lumière ces derniers jours, c'est que le gouvernement français ne peut pratiquement plus donner d'ordres politiques en Algérie en dehors de ceux qui concernent le maintien de l'ordre ou l'application de la déclaration du 16 septembre. C'est d'ores et déjà aux Algériens de se choisir. Là est bien le sens des réponses faites par le général de Gaulle aux députés musulmans ou européens qu'il a reçus ces dernières semaines. La France va, pour l'instant, témoigner de ce qu'elle fait ou de ce qu'elle peut faire dans les domaines de la scolarisation, de l'industrialisation, etc., avant le nouveau référendum.

Il semble actuellement acquis que celui-ci se déroulera en deux temps, afin d'éviter une éventuelle division des votes sur les trois solutions. On devra donc répondre à une première question « avec ou sans la France ». La victoire du deuxième terme amènerait la sécession. Si le premier triomphe, une deuxième question sera « francisation ou association ». Mais le problème du cessez-le-feu demeure. Les officiers les plus engagés entendent poursuivre la pacification jusqu'à son terme, quitte à poser au cessez-le-feu éventuel des conditions brutales : démobilisation de la totalité des fellagha y compris ceux de Tunisie et du Maroc et restitution de toutes les armes. Rien n'indique que ces vues soient partagés par tout l'état-major. Mais plusieurs démarches auraient été faites dans ce sens auprès du général Challe.

Que va faire de Gaulle ? Attendre que l'armée «digère» la déclaration du 16 septembre ou, comme dit un officier d'action psychologique, qu'elle se remette de ce « choc opératoire » ? Il n'est plus sûr que la méthode réussisse. Les officiers activistes ne veulent plus se laisser faire et récusent ce qu'ils appellent la méthode de l'artichaut. Mais attendre, c'est aussi accroître les indécisions actuelles au moment où le désarroi de la population européenne atteint sa limite.

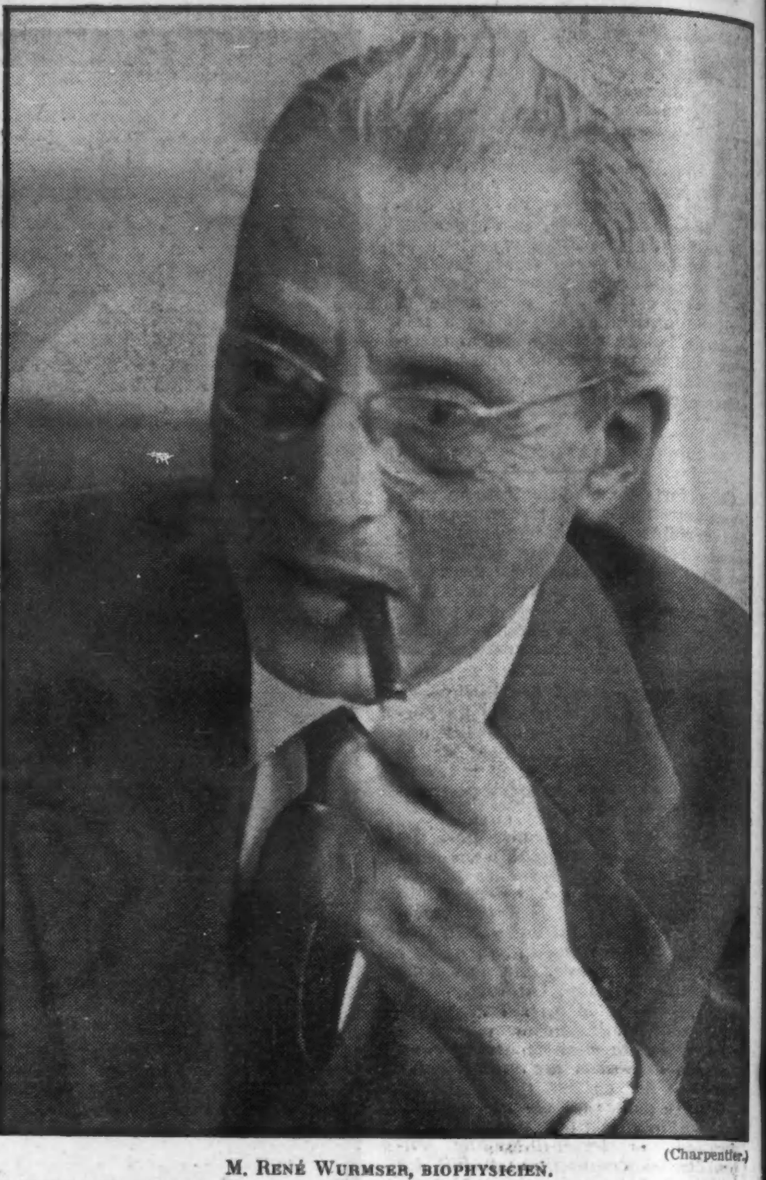
CLAUDE KRIEF.

pour le vrai plaisir de fumer :
CHESTERFIELD
VOTRE AMÉRICAINE

Pulls Mohair
Bouclette
IMPORTÉS D'ITALIE
HOMMES ET DAMES
GROS - DEMI-GROS
ANSEL
176, rue Montmartre
PARIS (2e)
CEN. 22-60

CENTRE UNIVERSITAIRE
D'ÉTUDES JUIVES
Organisé par l'Union des Etudiants Juifs de France et l'Association pour l'étude, l'enseignement et la diffusion du judaïsme : des cours de pensée juive, de talmud, d'hébreu biblique et d'histoire juive seront donnés à partir de la fin octobre, le soir au siège de l'U.E.J.F., 6, rue Lalande, Paris (14e) métro Denfert-Rochereau. Professeurs Mme Krakowski et MM. les Professeurs Askenazi, Epstein, Levinas, Neher, Niedermaier. S'inscrire à l'U. E. J. F. Tél. : SUF. 43-17.

M. JEAN-CLAUDE PECKER, ASTROPHYSICIEN.



(Charpentier.)

M. RENÉ WURMSER, BIOPHYSICIEN.

« Une cellule vivante est, en somme, un message. »

ENTRETIEN

La vie sur Mars, et ailleurs...

● *La vie existe sur d'autres planètes que la Terre : c'est maintenant une certitude, exposent deux savants français dans un entretien exclusif avec « L'Express ».*

LA vie existe-t-elle sur d'autres planètes que la Terre ? Et quelle forme de vie ? Y a-t-il ailleurs que sur notre planète des êtres vivants ? des êtres pensants ? Plusieurs savants soviétiques ont, dans les dernières semaines, soulevé cet immense et passionnant problème.

Pour l'examiner avec toutes les garanties de sérieux scientifique, « L'Express » a réuni M. René Wurmser, 69 ans, professeur à la Faculté des Sciences de Paris et directeur de l'Institut de Biologie Physico-chimique et M. Jean-Claude Pecker, 36 ans, astronome à l'Observatoire de Paris.

L'Express. — Nous voudrions avoir une opinion sérieuse sur les hypothèses émises par plusieurs savants soviétiques concernant les possibilités d'existence d'une vie « organisée » sur d'autres planètes. Il faut donc vous demander d'expliquer à nos lecteurs si l'on sait quelque chose sur les conditions essentielles d'apparition de la vie en un endroit et en un temps donnés.

M. R. WURMSER. — La première difficulté est de s'entendre sur ce qu'on appelle la vie, car il y a un cercle vicieux à éviter. Ce que nous appelons « vie », c'est ce qui correspond à une certaine description — plus ou moins complète, suivant qu'on sait beaucoup de choses ou qu'on en sait peu — des êtres auxquels nous attribuons précisément le caractère d'être vivant. C'est pourquoi nous ne dirons jamais que nous avons affaire à un être vivant s'il ne ressemble pas quelque peu à ce qui est vivant sur la Terre.

L'autoreproduction

— Fatalement, nous retenons les critères que nous avons été capables de définir pour expliquer que ceci est en vie et que cela ne l'est pas. Alors, quels sont ces critères ?

M. R. WURMSER. — A vrai dire, presque toutes les propriétés des êtres vivants peuvent, dans certains cas et à quelque degré, se retrouver dans ce que nous appelons le « non-vivant » : par exemple, l'existence d'une forme bien déterminée et même, parfois, d'une reproduction. Je crois, cependant, malgré les objections que l'on peut faire, que le fait de s'autoreproduire est ce qu'il y a de plus caractéristique dans le phénomène de la vie.

— En somme, on peut caractériser la vie par le phénomène d'autoreproduction.

M. R. WURMSER. — Tout au moins si on ne veut pas trop couper les cheveux en quatre, c'est la propriété la plus spectaculaire.

— Quelles sont, dans le temps, les hypothèses qu'on a formulées ou les certitudes que l'on a sur l'apparition de la vie sur la Terre ou même dans le cosmos ?

M. R. WURMSER. — La vie a dû se produire grâce à une coïncidence tout à fait rare, exceptionnelle, qui n'a eu lieu qu'une fois. On a des raisons pour le croire. Ici il faut dire un mot d'une théorie qui connaît actuellement un grand développement : la théorie de l'information. Cette théorie consiste essentiellement en ceci : il est possible de définir quantitativement l'information contenue dans un message.

M. PECKER. — Quand vous recevez un message chiffré, l'information y est, mais il faut traduire le chiffre. Pour tous les phénomènes, c'est le même problème qui se pose : quand vous avez affaire à un spectre, vous êtes en face d'une certaine quantité d'informations, mais le spectre est un message chiffré qu'il faut interpréter. La théorie de l'information nous indique dans quelle mesure on peut tirer d'un message un certain nombre d'informations, dans quelle mesure le message est brouillé, etc. Une cellule vivante est, en somme, un message...

— En quoi cette théorie de l'information rejoint-elle le problème de l'origine de la vie ?

M. R. WURMSER. — Voici. On considère la reconstitution d'une cellule à partir des molécules qui la constituent. On se demande combien il faut, pour cela, faire de choix binaires — c'est-à-dire combien de fois il faut répondre à une question par oui ou non. Faut-il choisir telle molécule, oui ou non ? Faut-il l'orienter de telle façon, oui ou non ? Le nombre de choix sert à calculer le contenu d'information par gramme de cellule. On peut exprimer le résultat en calories par degré. On trouve que le métabolisme est capable de compenser la reproduction d'une cellule. Mais le calcul ne tient pas compte de l'improbabilité des conditions ayant permis la création de la première matière vivante.

Un phénomène unique

— Cette théorie de l'information, en somme, nous fait approcher, par réductions successives, des chances probables d'apparition de la vie sur la Terre. Mais la première apparition a été telle et si nombreux et complexes ont été les hasards qui la provoquèrent, qu'on n'est pas encore parvenu à définir la possibilité d'une création, par l'homme, de la vie. Maintenant, à partir de cela, comment la vie a-t-elle continué ?

M. R. WURMSER. — La vie a continué grâce à la possibilité de s'autoreproduire et grâce à la stabilité du matériel génétique qui fait que les mutations sont très rares.

Mais ce à quoi je voulais en venir, c'est que les circonstances qui ont permis, une fois sur la Terre, l'apparition de la substance autocatalytique (1) primitive n'ont pas dû se renouveler. S'il en était autrement, on comprendrait mal toute une série de phénomènes qui tendent à prouver l'unicité de cette apparition.

Pour ce qui est de votre première question (y a-t-il une « vie » dans

(1) La catalyse est l'action de certains corps dont la seule présence accélère une réaction chimique sans qu'ils soient modifiés eux-mêmes.

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)
SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »

les autres planètes), on peut alors dire ceci :

En premier lieu, il faut que l'on puisse reconnaître la vie et pour cela que les êtres supposés, les êtres hypothétiques auxquels vous pensez, ressemblent, par leurs caractères essentiels, à nos êtres vivants, à nos êtres terrestres.

Il faut donc que leurs conditions de vie ne soient pas très différentes des conditions sur la Terre et que les circonstances exceptionnelles qui ont peuplé celle-ci aient eu des chances de se produire sur leur planète. C'est l'astrophysique qui est en mesure de nous renseigner là-dessus.

Sûrs qu'il y a la vie

— Passons au domaine de l'astrophysique. Nous vivons dans un système solaire ; il y en a d'autres. Qu'est-ce que la science astrophysique connaît de notre système solaire et des autres systèmes planétaires qui puisse lui permettre de prendre position sur une hypothèse comme celle émise par les savants russes ?

M. Pecker. — En se limitant d'abord à notre système solaire, nous sommes sûrs qu'il y a de la vie, au moins sur une planète : la nôtre. Nous sommes sûrs également qu'il y a de la vie sur Mars, de la vie sous une forme d'ailleurs assez différente de la vie sur Terre : il s'agit de lichens ou d'algues. On peut en être sûr par l'analyse spectroscopique et par l'analyse de la polarisation de la lumière que nous renvoie cette planète : c'est une fiche signalétique qui ne vaut peut-être pas les empreintes digitales, mais presque.

Quant à la possibilité de la vie sur d'autres planètes du système solaire, je dois dire qu'on ne l'a pas mise en évidence. Mais, étant donné tout ce qu'on vient d'apprendre de nouveau sur la Lune, on ne peut vraiment pas dire que même la surface de la Lune soit assez bien connue pour qu'on puisse éliminer en toute certitude l'existence éventuelle d'une *vie* sur elle.

D'autre part, toujours concernant le système solaire, nous disposons d'indications ou d'hypothèses qui sont peut-être un peu plus fantaisistes. Vous avez probablement lu dans la presse les idées de Shklovsky au sujet du satellite Phobos. Phobos est l'un des deux satellites de Mars, l'autre étant Deimos. On a remarqué depuis longtemps que Phobos avait un mouvement bizarre (au passage, je vous signale que ce mouvement rétrograde était déjà prédit dans « Les Voyages de Gulliver », à partir de données mécaniques purement newtoniennes).

Shklovsky a dit qu'étant donné les mesures de sa masse et de sa densité, Phobos était certainement creux, et étant creux, il doit être artificiel.

Je précise que le diamètre de Phobos est de 15 km.

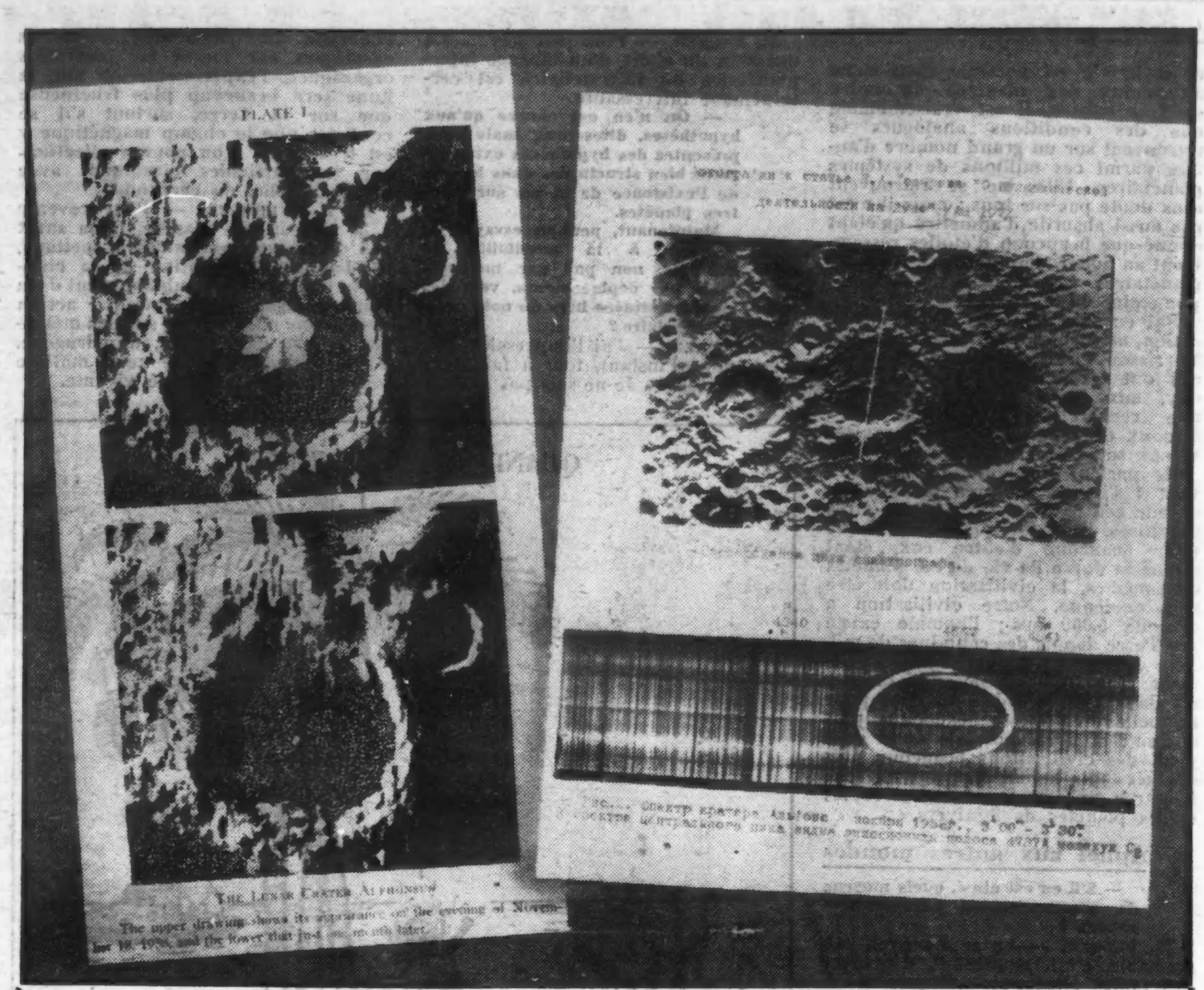
Shklovsky, une boutade

— Aucun corps céleste ne peut être creux s'il n'est artificiel ?

M. Pecker. — Je crois surtout que l'interprétation de Shklovsky n'est sans doute pas la seule compatible avec les mesures : l'incertitude sur la masse de Phobos reste très grande. De toute façon, le caractère sérieux des recherches de Shklovsky est certain. C'est incontestablement l'un des meilleurs astrophysiciens russes.

Personnellem nt, je crois peu vraisemblable que — si des Martiens ont construit autrefois un satellite de 15 km — ils ne soient pas venus sur la Terre. Et s'ils sont venus ou viennent sur la Terre, je m'étonne qu'ils n'aient pas laissé des marques plus importantes que des soucoupes volantes qui vont et viennent, sans laisser de traces...

— Mais nous, par exemple ! Pourquoi les traces ne seraient-elles pas nous ?



Un volcan lunaire : le cratère Alphonse.

Les deux documents que nous publions ici sont extraits, l'un, de la revue d'astronomie américaine P.A.S.P. (Publication of the Astronomical Society of the Pacific), l'autre, de la « circulaire astronomique n° 197 » de l'Académie des Sciences Soviétique.

Sur le premier document (à gauche) qui illustre une communication de deux astronomes, MM. Poppendiek et Bond, on peut observer (photo du haut) un nuage au centre du cratère lunaire Alphonse. Sur la photo du bas prise un mois après, ce nuage a disparu. C'est la première fois que ce phénomène a pu être observé. Il a été établi que le nuage a disparu en une heure environ, ce qui prouve qu'il n'était pas d'origine météorique ; sans quoi, il aurait disparu en trois minutes. Les savants américains y voient la preuve qu'il est d'origine volcanique, c'est-à-dire qu'il y a eu éjection de particules à partir du centre du cratère, alors que depuis cinquante ans les astronomes admettaient généralement que les cratères lunaires étaient d'origine météoritique.

Quelle est la nature des particules éjectées ? C'est le document soviétique (à droite) dû à l'astronome Kosyrev qui répond à cette question. On observe sur ce document (en haut) le cratère lunaire Alphonse sur lequel apparaît un trait blanc qui marque l'emplacement de la fente du spectrographe (le spectrographe est un appareil qui permet d'analyser la composition de la lumière reçue). L'observation effectuée a mis en évidence une bande lumineuse (en bas à droite dans le cercle) qui est caractéristique du carbone moléculaire. Cette observation confirme la communication des deux savants américains en y apportant une précision supplémentaire.

M. Pecker. — Parce que nous connaissons le pithécanthrope (et ses ancêtres ou descendants). Je ne crois pas qu'il ait jamais été capable de construire un satellite artificiel ! Bien entendu, je ne peux pas, faute d'une réflexion particulière sur ce problème, démolir l'hypothèse de Shklovsky, mais je crois simplement que c'était une boutade qui ne s'appuyait pas sur beaucoup de preuves. Son hypothèse n'est pas absolument impossible ; mais on ne peut rien affirmer et, dans le doute, je m'en tiens à l'interprétation traditionnelle...

— Pour en revenir à la biologie, s'il y a de la vie sur la planète Mars, comme vient de le dire M. Pecker, une évolution normale a pu la transformer comme sur la Terre jusqu'à la forme de vie supérieure que nous connaissons.

M. Pecker. — A condition de tenir compte des conditions physiques, très différentes sur Mars de ce qu'elles sont sur la Terre : la pression atmosphérique y est plus faible ; il y a beaucoup moins d'air et beaucoup plus de gaz carbonique ; les températures sont en moyenne plus faibles ; la teneur en vapeur d'eau est certainement beaucoup moindre, mais on y voit tout de même des calottes polaires formées de givre : le spectre prouve que ce ne sont pas des calottes de glace carbonique.

Le météorite de Sikoté Alinski

— Les Russes ont attaché beaucoup d'importance à cette météorite qui serait tombée en Sibérie...

M. Pecker. — Vous voulez parler de la météorite de Sikoté Alinski. Je suis encore beaucoup moins convaincu de la nature non météoritique de cet objet.

Il est très fréquent que de grosses météorites tombent. Le fait que celle-ci ait tout détruit autour d'elle prouve simplement qu'elle était très grosse et très chaude. Les Russes ont publié des films sur cette météorite : effectivement, la dévastation est très remarquable. Mais l'analyse chimique de la météorite est tout à fait conforme à celle des météorites de plus petites dimensions trouvées ailleurs. Je ne vois aucun élément particulier qui permette de faire une distinction nette entre cette météorite sibérienne et les plus petites.

— Les Russes disaient qu'il n'y avait pas de cratère ; que la météorite avait explosé au-dessus de la Terre.

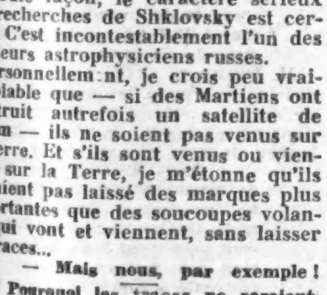
M. Pecker. — On a trouvé cela grâce aux traces de morceaux qui ont été découverts dans la forêt. Cela n'a rien d'extraordinaire.

Etant donné qu'en général nous recevons des météorites sous forme très fragmentée, je ne vois pas pourquoi certaines de ces météorites ne se seraient pas fragmentées assez bas dans l'atmosphère. Que cela se passe à 5 km au sol ou à 100 km du sol, cela me paraît équivalent et aussi vraisemblable, sinon aussi probable.

— Que sait-on des autres systèmes planétaires ?

M. Pecker. — Un astronome américain, Van De Kamp, en étudiant les vingt étoiles les plus proches du Soleil, en est arrivé à la conclusion que, pour environ un tiers d'entre elles, on peut admettre l'existence d'un système planétaire autre que le système solaire. Un tiers, c'est beaucoup ! Si vous admettez que d'un tiers de toutes les étoiles dépend un système planétaire particulier, vous pouvez considérer qu'il y a des millions de systèmes planétaires dans notre galaxie ;

DOUBLE EXPOSITION



★ Au Salon du Bureau
AIGLE vous présente ses dernières créations.
★ 51, rue Vivienne,
entre la Bourse et les Boulevards
AIGLE expose sur 2.200 m2
la totalité de sa production.
800 modèles métal ou bois
Parking dans le hall
Meubles AIGLE 51, rue Vivienne - PARIS 2e
GUT. 44-26 +
SURFACE DOUBLEE AU SICOB - STAND 3 AB 813

OLD ENGLAND
12, Bd. des Capucines - Paris
Pardessus raglan 3/4 "Rufford" tweed écossais et irlandais à partir de 35.000 Fr.
Costume Ready-made à partir de 42.000 Fr.
Importés d'Angleterre

et si la vie est possible dans deux au moins des planètes de notre système solaire, il est vraisemblable que des conditions analogues se retrouvent sur un grand nombre d'autres parmi ces millions de systèmes planétaires. Elles ne se retrouvent sans doute pas sur tous ; mais il n'est pas aussi absurde d'admettre qu'étant donné que beaucoup d'étoiles ressemblent au Soleil, de nombreux systèmes planétaires ressemblent au système planétaire du Soleil.

J'ai eu sous les yeux, avant publication, un mémoire de MM. Cocconi et Morrisson, l'un Italien, l'autre Anglais, qui ont travaillé à Cornell University, aux Etats-Unis. Ils proposent une recherche systématique des signaux émis par des êtres organisés vivant sur d'autres planètes.

Ils partent du point de vue suivant : s'il y a d'autres planètes, et si, sur ces planètes, il y a des êtres organisés, il est vraisemblable que pour beaucoup d'entre eux, étant donné la durée de vie de ces planètes elles-mêmes, la civilisation doit être très ancienne. Notre civilisation a quelque 5.000 ans ; l'homme existe sur Terre depuis des centaines de milliers d'années, ce qui est relativement récent. Il est possible qu'il y ait dans l'univers des planètes pour lesquelles ce soit beaucoup plus ancien ; et il est possible aussi qu'il y ait des civilisations beaucoup plus évoluées que la nôtre, ayant cherché à entrer en communication avec les autres planètes de l'univers.

Appel aux autres mondes

— S'il en est ainsi, quels moyens de communication auraient-elles choisis ?

M. Pecker. — Le seul moyen raisonnable, c'est, semble-t-il, d'envoyer des ondes électro-magnétiques se situant aux alentours de 25 cm. de longueur d'onde. En effet, pour les longueurs les plus courtes, on est gêné par le rayonnement de l'étoile elle-même ; pour les longueurs les plus longues, on est gêné par les ondes de la galaxie ; pour les ondes visibles, on peut être gêné par l'absorption de l'atmosphère terrestre dans l'infrarouge; pour d'autres ondes, les instruments nécessaires doivent être extrêmement difficiles à réaliser et très coûteux en énergie : il est toujours plus difficile de produire beaucoup d'énergie que d'en produire peu, quel que soit le producteur...

C'est pour toutes ces raisons que ces savants suggèrent de chercher autour de 20 cm (et ce, d'autant plus que beaucoup d'instruments radio astronomiques sont réglés sur 21 cm) s'il n'y aurait pas — venant des étoiles les plus proches — des signaux rythmés susceptibles d'être interprétés comme les messages d'êtres organisés (et même très organisés) vivant dans les planètes de ces étoiles.

Ces recherches ne sont peut-être pas absolument spéculatives.

Un fait est, nous l'avons dit, certain : il y a des systèmes planétaires. Il est probable que ces systèmes peuvent être dans des conditions physiques voisines de celles de la Terre ou de Mars et, par conséquent, la vie sur d'autres planètes, sous la forme que nous connaissons sur la Terre ou sur Mars, n'a rien d'extraordinaire.

— Si, en se mettant à l'écoute des autres planètes, on découvrait un phénomène un peu particulier, nous pourrions, nous, émettre sur la même longueur d'onde ?

M. Pecker. — Pourquoi pas ?... La question du choix d'un langage interplanétaire ou interstellaire est certainement intéressante.

— On n'en est encore qu'aux hypothèses, dites-vous, mais vous présentez des hypothèses extrêmement bien structurées dans le sens de l'existence de la vie sur d'autres planètes.

Maintenant, peut-on essayer de réfléchir à la possibilité de contacts, non pas par message, mais par déplacements, vers des planètes situées hors de notre système solaire ?

M. Pecker. — J'ai l'impression que c'est, pour l'instant, tout à fait hors des possibilités. Je ne sais pas si dans l'avenir cela ne deviendra pas possible. Mais songez que Proxima du Centaure, l'étoile la plus proche du Soleil, par exemple, se trouve déjà à quatre années-lumière. C'est bien loin : la distance du Soleil à la Terre est de 8 minutes-lumière.

— Il faudrait embarquer des couples !...

M. R. Wurmser. — Le jour où l'on pourra aller dans la Lune et en rapporter quelques substances organiques — s'il y en a — on en tirera peut-être déjà quelques suggestions sur l'origine de la vie sur la Terre.

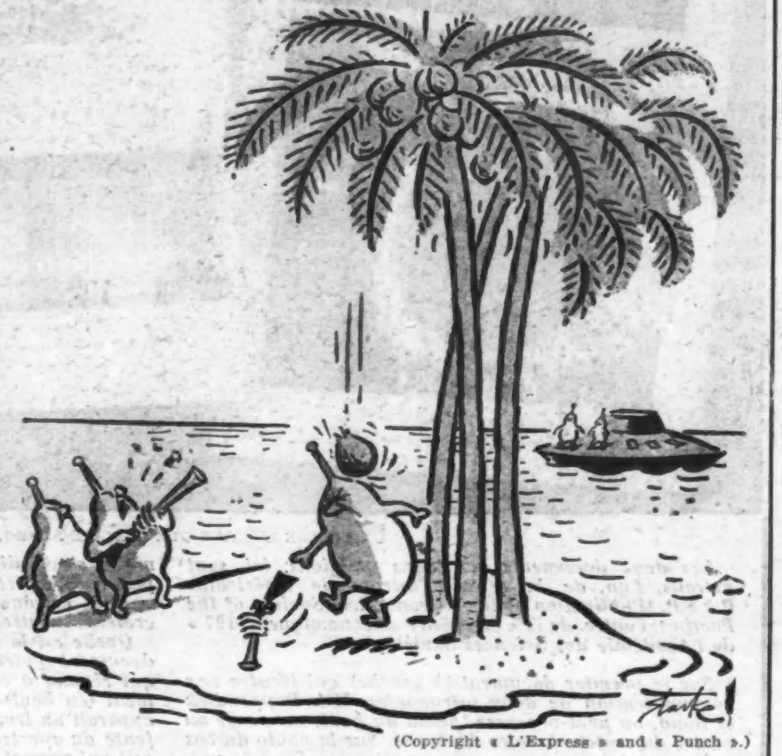
— Vous aurez des informations sur l'origine de la vie sur la Terre?

M. R. Wurmser. — Etant donné que la plupart des conditions sur la Lune sont différentes, on apprendrait dans quelle marge peut varier la composition de substances organiques formées naturellement.

M. Pecker. — De même en ce qui concerne l'influence des radiations cosmiques sur toutes les particules organiques, l'expérimentation sur la Lune sera beaucoup plus fructueuse que sur la Terre, surtout s'il se confirme que le champ magnétique y est très faible : on pourra sélectionner les particules cosmiques avec beaucoup plus de certitude.

M. R. Wurmser. — Pour revenir à la vie sur une planète, il ne suffit pas de pouvoir reconnaître, mettons, les bandes d'absorption de la chlorophylle. Très vraisemblablement de la matière organique se crée par action des rayons ultra-violets sur des mélanges de gaz carbonique, d'hydrogène, d'azote, etc., sans que cette matière soit le moins du monde vivante.

QUAND ILS ARRIVERONT...



(Copyright « L'Express » and « Punch ».)

— Parfait, si vous le prenez comme ça... Mais je vous rappelle que nos intentions étaient pacifiques !

M. Pecker. — Bien sûr. Dans le cas de Mars néanmoins, on peut donner une réponse à votre question. C'est le seul astre à propos duquel on puisse travailler d'une façon qui ne soit pas purement conjecturale. On observe en effet sur Mars des variations saisonnières. Certaines parties du sol martien (on le sait par l'analyse spectrale et polarimétrique) sont recouvertes de végétation semblable à nos lichens et à nos algues. En outre, certaines régions changent nettement de couleur avec les saisons martiennes : il y a passage d'une teinte bleuâtre à une teinte rougeâtre.

Ce qu'on sait de Mars

— Et cela se reproduit périodiquement ?

M. Pecker. — Oui. De la même manière, de Mars on doit voir la Terre changer d'aspect selon les saisons.

Ce qu'on peut arriver à savoir de Mars est en effet assez remarquable.

Il y a aussi des arguments qu'on a donnés contre l'existence de la vie sur d'autres planètes et qui peuvent être, dans certains cas, réfutés. On a dit, par exemple, qu'il était impossible autour d'étoiles très chaudes, de trouver de la vie parce que le rayonnement ultra-violet, très important, détruirait la vie. Eh bien ! l'argument ne me paraît pas convaincant, parce que sur la Terre, le rayonnement ultra-violet du Soleil, s'il n'y avait pas les couches d'ozone de l'atmosphère, détruirait en grande partie la vie sur la Terre ; or, ces couches d'ozone sont produites en partie par cet excès de rayonnement ultra-violet du Soleil. Donc, contre l'excès de rayonnement ultra-violet lui-même, l'atmosphère terrestre a constitué une autodéfense. Il est très possible que quelque chose d'analogue se soit produit sur des planètes tournant autour d'autres étoiles que les étoiles de type solaire. Mais il est vrai, le nombre d'étoiles de type solaire est tellement grand que cela suffit, sans plus, à étayer l'idée que la vie n'est pas un phénomène singulier dans l'univers.

— Ce qui frappe l'imagination populaire, c'est la « possibilité » pour des « Martiens » de nous ressembler. Automatiquement, lorsque nous supposons l'existence de Martiens ou de Vénusiens, nous les considérons comme des surhommes. Nous avons une espèce de complexe d'infériorité interplanétaire. Mais, étant donné que pour juger de la vie sur d'autres planètes nous sommes obligés d'avoir recours à des critères humains et terrestres, je pense pour ma part que ce Martien ou ce Vénusien dont notre imagination suppose l'existence ne sera jamais qu'un homme. La notion de surhomme ne serait-elle donc parfaitement absurde ?

M. Pecker. — On a tendance, en effet, à attribuer aux Martiens les « propriétés » que nous voudrions avoir nous-mêmes. C'est un peu le « superman » de la science-fiction.

La vie et la pensée

— Ce qu'on recherche, c'est sa propre perfection. On donne à l'homme un miroir dans lequel il peut projeter cette perfection. Il a tendance à le faire et le fait d'autant plus volontiers que le miroir est très séduisant : le cosmos, l'immensité, la réussite technique...

M. Pecker. — Moins on connaît de choses sur tout cela, plus facilement on est séduit !

— Il faudrait savoir les critères — même d'imagination — par lesquels on peut définir ce surhomme, cette créature qui accomplirait une espèce d'homme réalisé.

M. R. Wurmser. — Dans ce domaine, nous appellerons toujours surhomme quelqu'un qui sera un peu mieux que ce que nous sommes. Mais imaginer un être vraiment différent de nous, je crois que nous avons beaucoup de peine à le faire.

M. Pecker. — Ce serait un surhomme qui arriverait à réaliser ce que nous pouvons concevoir...

— ...et surtout ce que nous souhaiterions être. Autrement dit, ce Martien ou ce Vénusien supposé n'est qu'une version moderne de toutes les aspirations métaphysiques de l'homme.

M. Pecker. — C'est peut-être une des raisons pour lesquelles beaucoup de savants sérieux ne se lancent pas dans cette voie-là. Ils n'aiment pas se lancer dans la métaphysique.

— Quels seraient les critères de cette créature supérieure ? Ils ne pourraient être qu'intellectuels. Or, nos modes d'intellection sont forcément limités. En conclusion, nous pouvons dire ceci : nous pouvons attendre de pied ferme les Martiens et autres habitants des planètes autres que la Terre ; nous sommes prêts à ne pas les reconnaître s'ils ne correspondent pas à ce que nous attendons d'eux, ou — s'ils nous ressemblent — à considérer qu'ils sont sûrement nos frères.

M. Pecker. — Lorsque des savants (notamment M. Wurmser) parlent de vie sur les autres planètes, ils pensent « vie », mais « vie » avec comme critère celui de l'autoreproduction ; ils ne pensent pas « pensée ».

— Au contraire, le grand public pense automatiquement à des gens qui construisent des bombes atomiques, qui écrivent des poèmes, etc., etc.

M. Pecker. — C'est la grosse différence entre le point de vue de l'homme de la rue et le point de vue du savant.

MADAME EXPRESS

Supplément 8 pages pratique

Cette semaine Mme Express a :

● ***Visité*** le « nouveau libre service de chaussures » qui vient d'ouvrir sur les grands boulevards. Grâce à un ingénieux système de présentoirs double face (un côté donne sur la vitrine, l'autre sur l'intérieur du magasin), les clientes ont à portée de la main près de cinq cents modèles classés par prix (la gamme va de 3.990 francs à 9.990 francs selon le type des chaussures), et dont la plupart se répètent dans des tailles et des coloris différents. Un seul coup d'œil suffit donc à choisir modèle et couleur. Ensuite, on essaye un pied pour être sûre de la pointure et il n'y a plus qu'à demander une vendeuse pour que la vente soit terminée. Si on n'achète pas, personne n'essaye de vous « raccrocher », ce qui est fort agréable et fort rare chez un chausseur. (Armelle, 22, bd des Italiens.)

● ***Rafraîchi*** ses connaissances en droit privé, commercial et politique en lisant un gros volume de 450 pages : « Les institutions françaises, racontées aux Français » par Emmanuel Blanc. La lecture suivie peut paraître aride, bien que la loi fasse parfois sourire (par exemple, un étranger ne peut être ni administrateur d'une coopérative agricole ni employé dans un casino) mais un index alphabétique à la fin du livre en fait un ouvrage de référence très pratique pour toutes sortes de formalités et pour fixer des notions un peu vagues. (Ed. de Minuit, 1.800 francs.)

● ***Equipé*** un évier simple d'un bac à double compartiment en matière plastique, pourvu d'un astucieux système de vidange qui permet un renouvellement continu de l'eau de rinçage. Malheureusement, ce bac n'existe qu'en une seule taille, un peu insuffisante pour une vaisselle moyenne : 10 ou 15 cm. de plus sur la longueur et la largeur ne nuiraient pas. (3.100 francs. Marque « Gilac ». Grands magasins et dépositaires.)

● ***Noté*** qu'il lui faudrait renouveler sa carte d'identité avant le 1er janvier 1960. A cette date, toutes les cartes délivrées avant le 1er janvier 1956 seront en effet périmées. Pour obtenir la nouvelle carte nationale d'identité (qui permet entre autres d'aller dans presque tous les pays européens sans passeport) les formalités ont d'ailleurs été considérablement simplifiées. Les nouvelles cartes seront délivrées par les commissariats de police à Paris ou les mairies dans les autres villes :

— à tout âge ;

— sans l'assistance des deux témoins précédemment obligatoires;

— sur simple présentation du livret de famille s'il est postérieur au 1er décembre 1950, et de trois photos d'identité. Les célibataires et les personnes mariées avant le 1-12-1950 devront fournir les extraits de naissance habituels. Pour justifier le domicile : une quittance de loyer ou d'assurance ou des allocations familiales, ou de paiement d'impôt ou de prestations de la Sécurité sociale et même une simple note récente de gaz-électricité. Une précaution : ne pas attendre la fin de l'année pour s'en préoccuper afin d'éviter une longue attente.

● ***Envié*** les femmes anglaises et américaines qui ont à leur disposition des laveries automatiques où l'on se contente de mettre des machines à laver à la disposition des ménagères. Celles-ci peuvent apporter leur linge, faire fonctionner elles-mêmes les machines et attendre en bavardant qu'il soit lavé puis essoré.

Dans une laverie de ce genre, installée à Midford (petite ville de l'Oregon) 21 machines tournent ainsi sans interruption de 6 heures du matin à 7 heures et demie du soir, six jours par semaine. Pour 30 cents (environ 150 fr.) le linge de la famille est lavé et essoré. Aucun supplément n'est demandé pour le savon. A quand une installation de ce genre en France ?

(Dambier.)

Des chandails et des hommes. *(Voir pages V et VI.)*

● ***Confectionné*** un dessous de nappe emboîtant, destiné à protéger le vernis d'une table de repas ronde.

Elle a taillé dans un molleton épais, un grand rond d'un diamètre de 25 cm supérieur à celui de la table. Ce rond une fois coupé a été bordé d'un large galon lavable posé à cheval et piqué à la machine. A l'intérieur de cette bordure un élastique ; le protège-table mis en place ne glisse pas, mais, grâce à l'élastique, il peut se mettre et s'enlever facilement.

● ***Installé*** ses plantes vertes dans leurs quartiers d'hiver, en remplaçant leurs pots habituels par des pots en matière isolante, qui préserveront la terre d'une évaporation trop rapide. Double avantage : il suffira d'arroser les plantes tous les huit ou neuf jours pour garder un degré d'humidité satisfaisant, et la matière isolante les protégera, quand le froid sera revenu, de l'action desséchante du chauffage. (A partir de 320 francs. Existe également en jardinière pour trois plantes : 1.050 francs - Rayon « jardinage » du Printemps.)

● ***Appris*** d'un ébéniste que la brosse en chiendent était l'instrument idéal pour entretenir les meubles cirés, en particulier les meubles rustiques ornés de sculptures, qu'il convient de ne pas encaustiquer trop souvent au risque de les encrasser.

ENQUÊTE

Panier de la ménagère en main

La viande se hache, le lait se cache.

DEUX problèmes à l'ordre du jour sur le front de la rentrée alimentaire : la viande (hachée) et le lait (rare). Sur le plan économique, la situation de ces denrées est alarmante. Mais quelles en sont actuellement les répercussions sur l'approvisionnement familial ?

Pour le savoir, Madame Express a envoyé une enquêteuse, panier de ménagère en main, dans différents quartiers de Paris, et a interrogé plusieurs maîtresses de maison dans les grandes villes de France.

Voici comment se présentait la situation à la fin de la semaine dernière :

La viande

● RUE DU ROCHER : Pas de bifteck haché tout préparé ou reconstitué. Mais une machine surmontée d'un écriteau : « Pour viande hachée, exclusivement réservée à cet usage » (certaines machines servent également pour les « chairs à saucisse »).

Mme Express. — Je voudrais un bifteck haché de 150 gr.

LE BOUCHER. — D'accord. Je vais vous préparer un bon petit cocktail avec des « trognons » de morceaux de choix ; un peu de collier par-ci, un peu de bavette par-là, et un soupçon de macreuse. Ça fait 135 fr. (*ce cocktail, assez coûteux (900 fr. le kilo) s'est révélé très mangeable*).

● RUE DE LÉVIS : Exposés sur un étal, un grand choix de biftecks hachés et reconstitués entre deux minces feuilles de cellophane. Prix variant de 60 à 100 fr. selon le poids :

Mme Express. — Ils sont pris dans quel morceau ?

LE BOUCHER. — ???

Mme Express. — Est-ce du collier, de la bavette ?

LE BOUCHER (*péremptoire*). — C'est du bifteck (*le « bifteck », bon marché, s'est révélé médiocre*).

● RUE CLER. — Grande épicerie à succursales multiples. Dans un plat, de petits morceaux de viande que l'on hache devant vous. Prix : 695 fr. le kilo.

(Pris dans des chutes de rosbif, ce bifteck s'est révélé excellent).

Dans la même rue, remarqué à un étal un répugnant amalgame : c'était de la macreuse (hachée). Très bon marché : 479 fr. le kilo. Très immangeable aussi.

● BANLIEUE EST : Pas de bifteck haché tout prêt.

LE BOUCHER. — Je vous hache tout ce que vous voulez, ma petite dame.

Madame Express désirait de la bavette, elle coûtait 850 fr. (le kilo).

Une rapide enquête en province (Montpellier, Colmar, Tours, Angers, Clermont-Ferrand) a prouvé que l'opération « viande hachée » n'avait pas encore de grandes répercussions... Les journaux locaux en font cependant état. Mais la viande étant souvent médiocre en province, les ménagères ont pris l'habitude de ne choisir que des morceaux de premier choix — entiers — et de manger beaucoup de poisson pour pallier les dépenses excédentaires.

● CONCLUSION : A Paris, un certain intérêt s'est créé autour de l'opération. Mais l'affirmation de M. Drugbert : « Grâce à l'opération viande hachée, nous gagnerons ensemble la bataille des prix » se révèle assez fausse. Un mauvais bifteck haché est bon marché, un bon bifteck haché — taillé dans le filet (de 898 à 1.800 fr. le kilo), ou dans l'araignée (1.200 fr. le kilo) ou dans la bavette (de 800 à 1.100 fr. le kilo) — est cher. La question se pose alors : si l'on tient à manger de la bonne viande, pourquoi la faire hacher ?

Le lait

La situation du lait n'est pas dramatique. Madame Express, en une matinée, a demandé timidement à une dizaine de crémiers parisiens d'avoir l'obligeance de bien vouloir lui vendre du lait. Elle s'est retrouvée à midi à la tête de six bouteilles et 4 berlingots...

Cependant, de nombreuses ménagères se plaignent, certaines mères de famille manquent de lait pour leurs enfants, des épiciers refusent quelquefois de servir ne serait-ce qu'un demi-litre à des clients « de passage ». Il semble que ces restrictions soient plus l'effet d'un freinage des arrivages et de la distribution du lait importé (de Hollande notamment) que d'une carence véritable ; il n'y a pas lieu de s'affoler et de lyncher les livreurs laitiers (un incident de ce style s'est produit dernièrement dans le XVII[e]). Certains épiciers semblent également en profiter pour « forcer » un peu les achats de leurs clientes. En province, tout paraît calme...

A Paris, il suffit en fait de prendre quelques précautions :

1° Prévoir un tube ou une boîte de lait condensé pour les « jours sans ».

2° Toujours acheter (ou du moins retenir) son lait le matin. C'est à 7 heures du soir que l'on risque de trouver le stock épuisé, jamais à 9 heures du matin.

3° Si par hasard un crémier ne vous allouait qu'un berlingot d'un demi-litre et que vous ayez besoin de plus, ayez la patience de « pousser une pointe » jusqu'à un autre crémier qui vous vendra un autre demi-litre, etc.

L'approvisionnement en lait de la région parisienne n'a donc pas semblé alarmant à Mme Express ; mais au cours de son enquête, le 15 octobre, elle a eu la surprise de se voir demander 38 fr. pour un berlingot d'un demi-litre. Le même berlingot valait 37 fr. la veille. La crémière n'ayant pu lui fournir d'explications, Madame Express a décidé d'interroger le secrétariat d'Etat aux Affaires économiques. Voici la réponse à l'énigme :

« Depuis le 1[er] octobre dernier, le prix du demi-berlingot de lait est fixé dans le département de la Seine à 37,50 fr. Mais les vrais nouveaux francs n'étant pas encore frappés, et, a fortiori, *les centimes non plus, les Affaires économiques ont décidé de mettre le demi-berlingot à 37 fr. pendant la première quinzaine du mois, et à 38 fr. pendant la seconde. Les ménagères, au bout du compte, auront donc payé 37,50 fr. leur berlingot quotidien. »*

Cela semble compliqué, mais il fallait y penser.

MAISON

Pour vivre au ras du sol

Il ne suffit pas de s'asseoir par terre, encore faut-il y être bien.

LES multiples expositions japonaises présentées à Paris au printemps dernier ont lancé dans le grand public une mode déjà exploitée par certains décorateurs très modernes : celle de vivre à ras du sol.

Les jeunes mariés ou célibataires dont les ressources sont aussi chichement mesurées que l'espace vital, n'ont été que trop heureux de simplifier à l'extrême l'ameublement de leur (souvent unique) pièce d'habitation, celle-ci allant de la modeste chambre de domestique au studio acheté à prix d'or dans un immeuble moderne à larges baies (en passant par tous les intermédiaires tels que : chambres chez des parents, logements semi-meublés, etc.).

On pose l'électrophone, les cendriers, le téléphone à terre. On s'assied sur des coussins-matelas autour d'une table plus que basse, ou d'une cheminée servant utilement de « barbecue ». Une orgie de plantes vertes, un appareil d'éclairage amusant et... le tour est joué.

Si d'aventure une personne plus âgée est conviée, il lui reste la possibilité de s'asseoir sur le divan-canapé, ou sur des coussins empilés les uns sur les autres.

Les vêtements, vaisselle, papiers, chaussures et autres objets usuels se camouflent dans un placard, derrière une cloison légère de papier ou de raphia, ou derrière un rideau.

Les moins jeunes ont souvent adopté à leur tour les coussins de sol, comme sièges de secours.

Mais l'aménagement d'une pièce « à la japonaise » demande dans son extrême simplicité à être combiné avec soin.

Nu, simple, blanc, dépouillé, le décor doit son harmonie aux seuls coussins multicolores et au tapis.

Le divan :

Le divan qui sert de lit la nuit et de canapé le jour se place le long du mur principal. Il doit être aussi bas que possible : 40 cm. du sol au maximum, y compris le matelas.

Trois coussins unis ou boutonnés servent, le jour, de fond au canapé. Leurs dimensions : environ 65×35×10 cm. d'épaisseur.

L'ensemble, dessus de divan et coussins de fond habillés d'un même tissu uni, met en valeur une multitude de coussinets multicolores destinés à soutenir la tête ou les reins de ceux qui aiment leur confort.

Les coussins de sol :

Les coussins de sol, « pièce de résistance », doivent être grands. Au minimum 60×60×10. La bonne dimension étant, si la pièce le permet, 60×75×10 cm.

Ils doivent être habillés solidement, velours, toile à store, tweed, ottoman ou moquette de laine et gainés de préférence des deux côtés pour pouvoir être utilisés alternativement côté pile ou côté face. Reliés deux par deux par une étroite charnière de même tissu, ils deviennent fauteuil de sol adossés à un mur, ou poufs, posés l'un sur l'autre.

Pour vous les procurer, vous avez le choix entre trois solutions :

1° Les acheter déjà confectionnés ou à vos mesures dans une maison spécialisée (coussins intérieur Dunlopillo 60×60×10, recouverts toile ou velours, 15.800 fr. *Primavera*).

(A partir de ce prix et de ces dimensions de base, Primavera se charge de toutes commandes spéciales.)

2° Demander à un tapissier ou à un matelassier de confectionner des petits matelas sans bourrelets, aux bonnes dimensions, qui peuvent être rem-

OYO présente son soutien-gorge bustier, sans armature, **totalement extensible.** OYO : maintien parfait. OYO : liberté totale des mouvements. Fabriqué en France sous licence américaine Breathinbra. Meilleurs spécialistes et grands magasins.

IMPERMANTEAU LEMPEREUR

vous présente
sa collection

IMPERMANTEAU

Liste dépositaires sur demande à LEMPEREUR - 5, Rue Royale, Paris

IMPERMANTEAU LEMPEREUR

réclamez dès aujourd'hui dans les grands magasins ou chez les dépositaires de votre quartier le

mitoufle
IMPERIAL

aussi fin que des bas,
aussi pratique qu'un collant, le

mitoufle

habille d'une seule pièce de la taille à la pointe des pieds.

CREATION : BONNETERIE DE TERONIER

JACQUES FATH

parfums
rouge à lèvres
vernis pour les ongles

Une formule révolutionnaire !...

" LE PRESQUE PRÊT A PORTER "
de
Pierre Clarence
9, rue S[t]-Florentin

une Collection sensationnelle
de MANTEAUX SPORT
en POIL DE CHAMEAU, TWEED, PRINCE DE GALLES
à partir de 30.000 francs

PRÉSENTATION TOUS LES JOURS A 15 h. 15
OPÉ 09-88 et 50-88
OUVERT LE SAMEDI JUSQU'AU 14 NOVEMBRE INCLUS

plis de laine et crin, de kapok, ou plus modestement de crin végétal. Ils peuvent se charger ou non de les recouvrir avec un tissu de votre choix.

C'est la solution économique pour ceux qui pourraient posséder un matelas inutilisé.

Une adresse : Ganero, 58, rue de la Pompe, Paris (16e).

3° Demander à un « transformateur » agréé par la Société Dunlopillo de vous couper un morceau de caoutchouc cellulaire aux dimensions que vous lui désignerez. Vous pourrez : soit le prier de gainer ce petit matelas, soit faire vous-même ce travail facile. (Courtais, 19, rue Daru, Paris-8e).

A noter : en vous adressant à Dunlopillo, magasin d'exposition, 80, rue de Courcelles, Paris (8e), vous pourrez connaître le transformateur le plus proche de votre domicile.

A titre indicatif : un coussin de Dunlopillo nu, 60×60×10, vaut environ 8.000 fr.

Les sols :

Le sol d'une pièce à la japonaise doit, pour que l'ensemble soit confortable, être recouvert d'un tapis, moquette ou carpette. La sécheresse du poil de vache convient admirablement à ce genre de décor.

Les accessoires :

Attention à l'emplacement des accessoires.

● L'éclairage doit être placé bas. S'il s'agit d'applique, 1,50 m. de la base de l'applique au sol.

S'il s'agit de lampadaires 1,20 m. à 1,40 m. environ.

● Les tables basses : la bonne hauteur varie de 30 à 35 cm., suivant qu'elles sont placées plus ou moins près du divan.

● Les plantes vertes disposées en « jardin » plus ou moins japonais sont posées au sol ou suspendues à une hauteur ne dépassant pas un mètre.

● Les cendriers à même le sol non seulement se doivent d'être de dimensions respectables, mais encore faut-il qu'ils soient stables et lourds pour ne pas risquer d'être renversés.

Vu à Paris :

● Un lampadaire japonais composé d'un piètement de fer peint surmonté d'une lanterne en papier plastifié plissé. 11.250 fr. et 14.750 fr. suivant taille de la lanterne. (*Galeries Lafayette*).

● Un lampadaire nain trois pieds de fer forgé terminés par des boules de cuivre. Abat-jour en forme de poire, en plastique blanc lavable. Poignées pour le transporter. Interrupteur au pied : 24.300 (*Claude Tabet, 213 bis, boulevard Saint-Germain*).

● Une très bonne table basse : 34 cm., plateau de plastique stratifié satiné mat noir ou blanc monté sur piètement fer rond peint noir mat, signée Charlotte Perriand : 22.000 fr. (*Steff Simon, 145, boulevard Saint-Germain*).

● De charmants petits tabourets ronds en bois massif ciré, noir ou naturel. Ils peuvent servir de sièges ou de guéridons à la bonne hauteur pour les coussins. Prix : 6.000 fr. (*Steff Simon, 145, boulevard Saint-Germain.*)

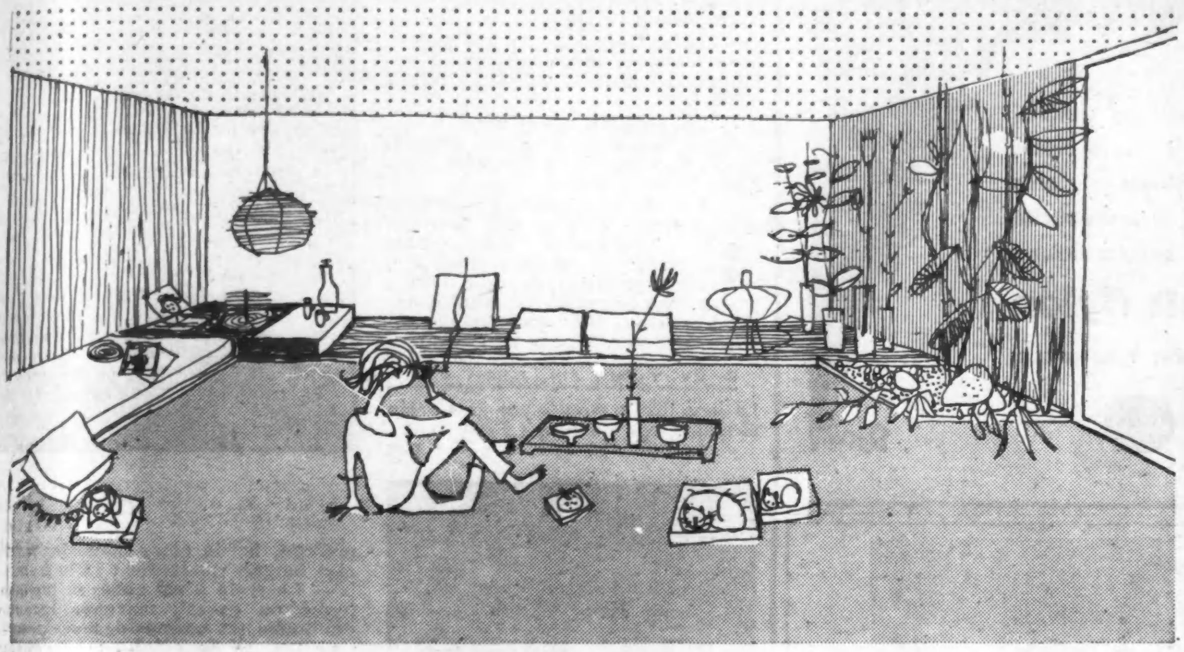
Dans cette même maison, des « briques de verre » Saint-Gobain utilisables en cendriers. 900 francs.

● Une table « Hong-Kong » avec pieds en fer forgé et *deux* plateaux de rotin. Ronde : 6.000 francs. Rectangulaire très allongée : 7.000 francs. (*Dario, 260, rue Saint-Honoré.*)

● Une table basse en olivier « naturel ». Plusieurs tailles et plusieurs formes toutes conditionnées par le dessin du bois : à partir de 8.000 francs. (*Les Landiers, 113, rue de Courcelles.*)

● Un pouf rond en jonc tressé avec anse latérale : 4.500 francs. Tabouret-trépied, dessus en jonc tressé, pieds de bois : 4.000 francs. (*Dario, 260, rue Saint-Honoré.*)

ATTENTION ! Pour vivre à ras du sol, mieux vaut porter le pantalon ou la jupe large qu'une étroite jupe de tailleur qui entrave les mouvements, s'abîme rapidement, et manque de pudeur.



Le Japon a la française.

MODE

Un vêtement fonctionnel

● ***Pour renouveler un style, les femmes empruntent leurs chandails aux hommes.***

POUR les femmes, le chandail n'est pas plus « à la mode » que l'imperméable quand il pleut ou le maillot de bain au bord de la mer. En fait, il est devenu depuis cinq ans le vêtement de jour fonctionnel de toutes les femmes entre 10 et 100 ans.

Madame Express s'est livrée cette semaine à une petite enquête dans les bureaux du journal : sur dix-huit femmes présentes, seize portaient un chandail et deux une robe. Sur les seize en chandail, treize le portaient simplement avec une jupe et trois en guise de chemisier sous une veste de tailleur. Le pourcentage doit être à peu près le même dans toute la France. Le pull-over a définitivement tué la robe de huit heures du matin à sept heures du soir.

Mais les femmes se lassent vite de ce qui devient évident ; aussi les fabricants ont-ils été obligés à un constant effort de renouvellement pour recréer chaque année les tentations et éviter la monotonie. Nous avons vu se succéder l'ère des cols roulés, des encolures ras-du-cou et des polos, la passion du noir, des teintes vives et des pastels, le règne de la laine ultra-fine, des longs poils et des mélanges de matières premières.

Cet hiver, pas de révolution. Les fabricants, n'ayant pas prévu à temps le triomphe de la tunique, ne lanceront sans doute que l'année prochaine les chandails ultra-longs. Mais pour celles que tente cette ligne longue et souple, un recours : les chandails d'homme. Les deux modèles que nous avons photographiés en page 4 et 5 cette semaine sont en vente dans des boutiques pour hommes. Les mêmes matières, laine, tweed et laine chinée, toutes deux très à la mode, existaient également dans des tailles de femmes, mais ils ne nous ont pas semblé suffisamment vastes pour accentuer encore le côté confortable de ces laines « sport ».

Le chiné gris et blanc vaut 7.000 francs environ. (*Marque Rodier, en vente à Paris chez Dampierre, 97, avenue Victor-Hugo.*) (*Photo page 4.*) Le tweed beige amande et corail : 12.600 francs. (*Marque Eram, en vente à Paris chez Palu-Sports, 11, rue de Miromesnil.*) (*Photo page 5.*) Le même modèle pour dames est en vente chez *Corolles, 7, rue de Sèvres.*

(*Voir également l'article « Hommes ».*)

En dehors des laines « sport », quelques tendances cependant se font jour dans la mode de cette année :

● Recherche d'une plus grande douceur : le lambswool (mélange de laine et angora) ne se trouve plus seulement dans les chandails importés.

● Disparition des poils longs : le mohair est encore très en vogue, mais à poil ras ou mélangé à la laine.

● Généralisation des jupes : presque toutes les marques ont mis au point des jupes de laine, doublées ou non, mais strictement assorties aux chandails. L'ensemble fait alors complètement l'usage d'une robe.

● Vogue des twin-sets : beaucoup de femmes s'étant aperçues qu'un seul chandail n'est pas assez chaud en hiver et que deux chandails superposés de couleurs différentes sont rarement élégants.

● Gamme de tons éteints et surtout retour, après trois ans, du gris, surtout dans les chinés.

Voici une sélection de twin-sets et d'ensembles que proposent cette année les grandes marques et les boutiques spécialisées de Paris. Elle vous permettra de vous rendre compte des prix suivant les qualités de laine et les matières employées. Presque toutes les marques que nous citons ont des dépositaires dans les principales villes de France. Il est donc assez facile à celles qui n'habitent pas Paris de se les procurer.

Twin-sets

● En laine fine, pull ras du cou, petit boutonnage dans le dos, manches trois-quarts entièrement diminuées, fine bordure. Cardigan classique ras du cou, même bordure, manches longues diminuées. Petits boutons nacre assortis. Existent en vingt coloris, dont vert mousse, dragée, tilleul, bleu ciel, noir, parme, etc., et chiné gris clair et amande. 9.900 francs (jupe assortie non doublée : 6.750 francs). (Modèle « Timwear », chez tous les dépositaires, et *Galatée, 73, rue de Passy ; Arthème, 215, faubourg Saint-Honoré.*)

→

LORÈNE

Créations exclusives

66, Av. VICTOR-HUGO

PAS 43-33

L'ADAP-TABLE

REGLABLE... INCLINABLE... DEMONTABLE

L'ADAP-TABLE sert à la fois à déjeuner, lire, écrire et travailler au lit ou dans un fauteuil. C'est aussi la plus pratique des tables de lit ; elle peut se transformer en table-bar roulante et reste toujours dans le style de votre mobilier.

Plateaux (60×40 cm.) en FORMICA, ébénisterie ou acier laqué (nombreux coloris).

Documentation gratuite sur demande :

Etablissements KÖLL

13, rue d'Alsace - TOULOUSE - CA. 73-81

Bureau de Paris : 17, rue de Marignan ELY. 78-73

Utilisateurs de Mazout

Les Ets Rollet, fabricants du « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le Diablotin-Mazout, liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger, et économise 10 à 12 % du combustible. En vente chez tous les droguistes.

FEMMES PETITES

enfin des modèles créés pour vous

« PRÊT A PORTER »

38 - 40 - 42

à l'intention des moins de 1 m. 60

Geneviève CORNE

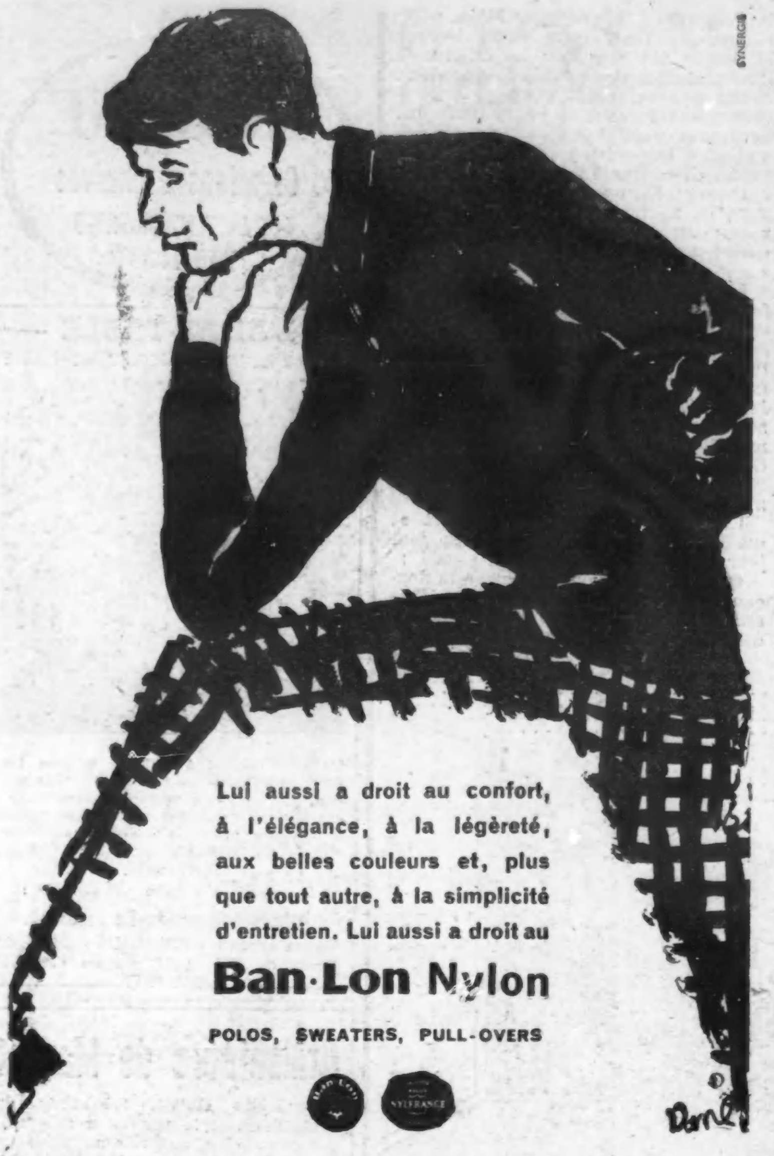
21, rue la Boétie - ANJou 68-64

Vison ? voyons WEIL

FOURRURES

4, rue Sainte-Anne

(angle av. de l'Opéra)



● En lambswool (mélange laine et angora), pull ras du cou, manches courtes diminuées, jersey très fin. Encolure et poignets à côtes. Cardigan ras du cou, manches longues. Existe en bleu ciel, rose, chiné gris clair, gris moyen, anthracite, beige. Le pull : 6.500 francs ; le cardigan : 7.500 francs ; le twin-set : 11.900 francs. (*Modèle Altmann, chez tous les dépositaires, et Florence, 14, avenue Victor-Hugo.*)

● En mohair fin, point de jersey lâche, pull ras du cou, petit boutonnage dans le dos, manches courtes diminuées raglan. Cardigan classique, ras du cou, manches longues, ou veste à col chemisier rond, boutons recouverts de tricot assorti. Coloris chinés : gris, beige, tilleul, ciel, paille. Le pull : 8.500 francs ; le cardigan ou la veste : 12.500 francs. (*Exclusivité Griffith, 78, avenue Kléber.*)

Les ensembles

● En laine mérinos, « fully fashioned ». Jupe droite montée à côtes sur gros grain élastique. Non doublée : 5.500 francs. Trois formes de haut.

— Le pull décolleté en « V », bordure fantaisie, manches longues entièrement diminuées, poignets à côtes : 5.900 francs.

— Le cardigan à col rond, même bordure fantaisie, manches longues, petits boutons de nacre assortis : 6.900 francs.

— Le polo fermé par un petit bouton dissimulé sous le col. Manches longues : 5.900 francs. Existe en trois coloris unis : anthracite, vert mousse, vert d'eau et trois coloris chinés : gris perle, bleu ciel, marron glacé. (*Modèle Geda, chez tous les dépositaires, et Lerys, 99, rue de Passy.*)

● En mohair fin, jersey lache.

La jupe droite montée sur gros grain élastique, non doublée : 8.200 francs.

— Le pull décolleté en « V » peu profond, bordé côtes fantaisie, manches longues diminuées : 7.200 francs.

— La veste à col rond, se portant fermé ou ouvert, manches longues diminuées, six boutons de nacre assortis, bordure de côtes au bas de la veste : 10.200 francs.

Coloris chinés : corail, vert pâle, bronze, bleu pâle, bleu marine, gris moyen, marron glacé. (*Modèle Korrigan, chez tous les dépositaires, et Yolande Claudié, 2, rue Franklin.*)

Poil de ch…
Ultra-ch…

Laine et mohair chiné.
Ultra-mode.

● En jersey « cotes de cheval » :

La jupe droite entièrement doublée, montée sur gros grain, avec fermeture à glissière : 12.500 francs.

— Le pull décolleté en « V » très profond, manches longues montées, poignets droits : 4.300 francs. Se porte avec plastron et poignets de jersey blanc : 2.700 francs. Trente coloris unis, dont prune, violet, mousse, vison, gris, bleu ciel, etc. (*Modèle Bess Art, chez tous les dépositaires, et Sweaters Bazaar, 83, faub. Saint-Honoré.*)

● En shetland : La jupe droite montée à côtes sur gros grain élastique, entièrement doublée de faille.

— Le pull décolleté en « V », col rabattu à côtes, manches longues entièrement diminuées. Existe en rouge, bleu ciel et chiné beige et anthracite. Les deux pièces : 18.000 francs. (*Modèle Altmann, chez tous les dépositaires, et Florence, 14, avenue Victor-Hugo.*)

● En mohair fin ou mohair laine et soie (même prix, très épais) : La jupe droite montée sur gros grain élastique, entièrement doublée : 10.700 francs. Quatre formes de haut.

— Le pull décolleté en « V », manches trois-quarts montées, poignets droits : 8.100 francs.

— Le polo sans boutonnage, manches montées : 8.100 francs.

— La veste décolletée en « V »,

Combinaison en Elastiss Hélanca de J. LEONARD et Cie à gros pied de coq fantaisie bleu marine et roy

CREATION

P'TIT PIERRE

EN VENTE :

AU PRINTEMPS Paris — A LA BOULE D'OR Le Havre
AU LOUVRE Paris — AU PRINTEMPS Nancy, Lille
AUX DEUX PASSAGES Lyon — Rouen, Bordeaux et Versailles

sitaires et Amy Linker, 46, faubourg Saint-Honoré.)

Le style « tailleur »

● EN ALPACA ET SHETLAND CHINÉS.

La jupe droite, entièrement doublée, montée sur gros grain élastique, avec fermeture à glissière : 18.900 francs.

— La veste avec col angora amovible ou contrasté, boutonnée au ras du cou. Sept boutons gros grain assortis. Manches longues diminuées raglan. 16.900 francs. (Se fait avec col assorti : 14.700 francs.)

— Le pull ras du cou, col rond et lien d'angora noué sous le col : 14.500 francs.

Coloris : anthracite, marron, lie de vin foncé, bronze, noir, gris clair. *(Exclusivité Griffith, 78, avenue Kléber.)*

● EN LAINE MÉRINOS FINE, point « nid d'abeille ». *Importation italienne.* La jupe droite montée à pinces, sur gros grain élastique. Fermeture à glissière. Entièrement doublée.

— La veste tailleur classique, col entièrement gansé de tricot ton sur ton, deux poches à rabat. Manches trois quarts diminuées, boutons de nacre assortis, boutonnières faites à la main.

Existe en châtaigne, vert foncé, beige, amande, paille, rose, bleu roi, ciel, chiné anthracite. Les deux pièces : 35.000 francs. *(Modèle Isolabella, chez tous les dépositaires, et For You, 380, rue Saint-Honoré.)*

● EN ALPACA point de jersey lâche et épais. La jupe droite, montée sur gros grain élastique, entièrement doublée.

— La veste à col chemisier rond, se portant ouvert ou fermé, col et patte de boutonnage en côtes fines. Manches longues diminuées raglan. Boutons fantaisie ton sur ton. Forme droite, bordure à côtes.

Existe en quatre coloris chinés : figue, aubergine, prune, anthracite. Les deux pièces : 37.400 francs. *(Modèle Naka, chez tous les dépositaires, et Corolles, 7, rue de Sèvres.)*

HOMMES

Mi-gilet, mi-pardessus

● *Le chandail, roi des villes et roi des champs.*

LE chandail pour homme, réservé jusqu'à ces dernières années aux tenues de sport et de campagne, fait désormais partie de la garde-robe masculine « de ville ».

Cette année, le pull-over de laine très fine a détrôné à la fois le gilet fantaisie (d'une fantaisie parfois douteuse) et le pardessus de demi-saison.

Il est évident qu'un pull-over porté sous une veste, très suffisamment chaud entre saisons, laisse les mouvements beaucoup plus libres et... coûte moins cher qu'un pardessus, même modeste. La raison du succès des chandails de ville est double :

1) Les fabricants français et étrangers ont mis au point des laines super-fines et des tissages machine très souples ;

2) La mode étant aux décolletés très ouverts en forme de « V », on peut les mettre et les enlever facilement.

A l'intention de ceux qui envisagent l'achat d'un pull-over, voici quelques suggestions pratiques :

Comment choisir

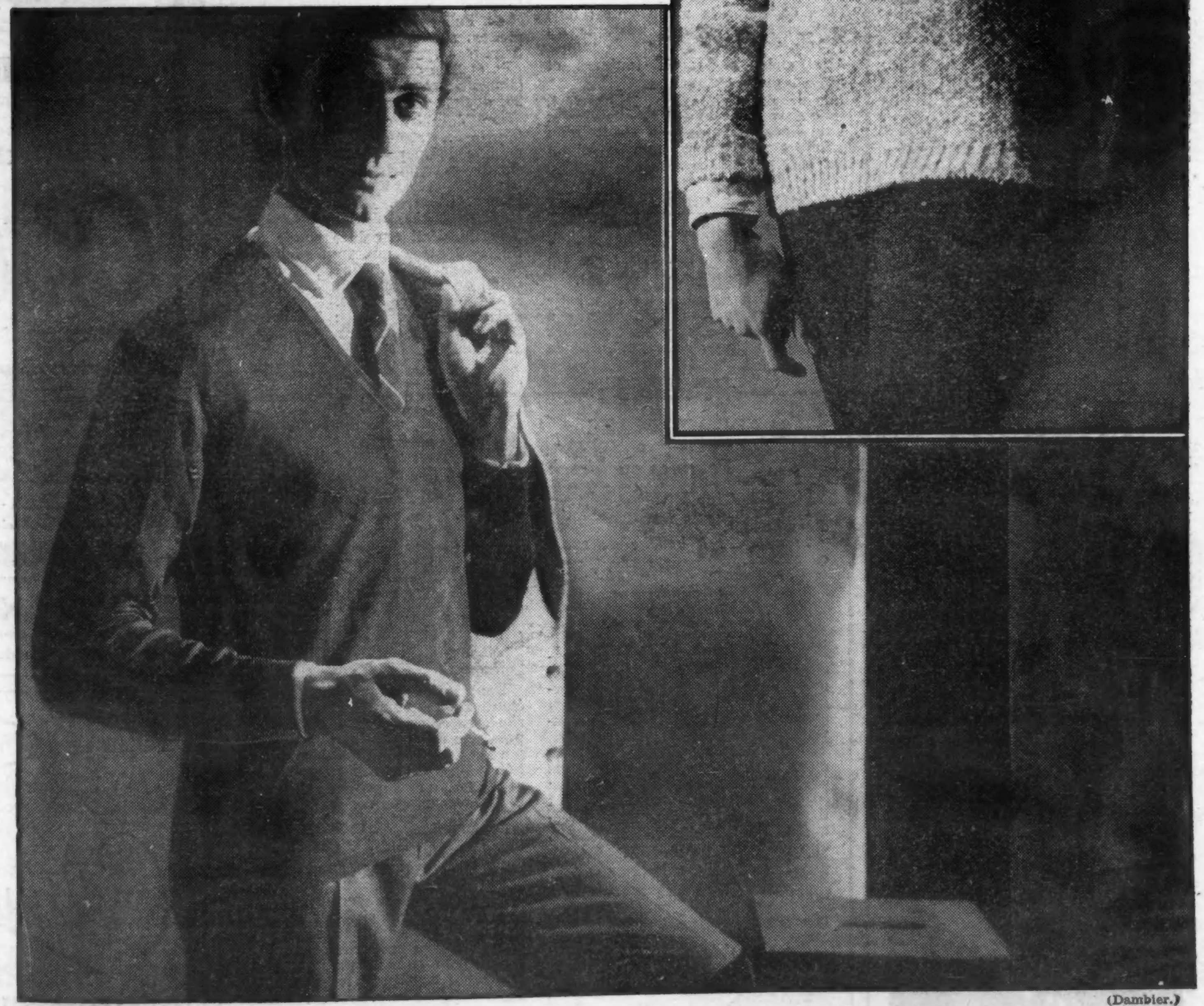
La première condition qui détermine le choix d'un chandail est l'usage auquel il est destiné. Les dix qualités d'un bon pull-over de ville :

● FINESSE, d'abord, pour prendre un minimum de place sous la veste.

● SOUPLESSE, caractéristique des modèles de qualité. Plus un lainage est souple, moins il se déforme plus il fait long usage et est agréable à porter.

● COULEURS HARMONIEUSES, avec le ton du (ou des) complet avec lequel il doit être porté.

→



(Dambier.)

LUI : LAINE FINE. *Ultra-souple.*

ELLE : TWEED DE LAINE. *Ultra-confortable.*

FOURRURES
Renel
LE SPECIALISTE
DU VISON
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of tax

JEAN VERAL
16, avenue de l'Opéra
OPE. 89-53

Belfast
MANTEAU
de VILLE
et de
PLUIE
en drap de cocher imperméable
(*nombreux coloris*)
29.500 fr.

Manteaux
Alpaga du Pérou
Poil de chameau véritable
et le plus grand choix
d'ensembles
Bettina
chez
RAMUZ
281, RUE SAINT-HONORÉ
(ANGLE RUE CAMBON)

FLORENCE
14, AVENUE VICTOR-HUGO
vous présente
le plus grand choix de
CASHMERE
et
LAMBSWOOL
avec
sa collection complète de
JUPES

Style confortable
et élégant
ROBES ET ENSEMBLES
EN TWEED-
MOHAIR
safino

→

● SOMBRE, pour ceux qui travaillent assis. Le frottement répété du bord de la table a vite raison des coloris trop clairs.

● LONG DE MANCHES, pour les frileux et pour les heureux qui ont un métier leur permettant d'enlever leur veste au bureau.

● GRAND ET LARGE, pour être chic. Un chandail étriqué est toujours un peu ridicule. Malheureusement, en France, les hommes très grands ou un peu corpulents ont du mal à trouver des modèles à leur taille, surtout lorsqu'ils n'habitent pas une très grande ville.

● BIEN COUPÉ, c'est-à-dire à mailles « diminuées » à l'emmanchure, pour lui permettre de bien emboîter l'épaule. Diminué également au bord du décolleté en pointe, pour lui éviter de « bâiller ».

● CHINÉ, pour être tout à fait à la mode de la saison (qualité qui offre en outre l'avantage d'être peu salissante).

● LAVABLE, de préférence. Le nettoyage d'un pull-over pour homme coûte chez un bon teinturier environ 400 francs.

● CHAUD, évidemment !

Sport et campagne

Un bon chandail de sport et de campagne doit être chaud, souple, grand de taille, bien coupé. Quand au reste, c'est affaire de goût.

A noter cependant que certains modèles en « lambswool » importés d'Angleterre, s'ils sont choisis dans un coloris sobre (gris foncé chiné par exemple), peuvent être portés à la fois à la ville avec col et cravate et à la campagne avec un foulard de cou. Le « polo shirt », par contre, même s'il est en mohair, shetland ou soie naturelle, chic et commode en week-end parce qu'il évite la chemise tout en restant élégant, est importable en ville lorsqu'on a passé l'âge d'être étudiant.

La mode

Les coloris à la mode sont : tous les tons foncés chinés, tels que les marron, verts, prune, etc.

Le marine et le gris, toujours, et le noir, de nouveau.

Le décolleté en « V », très ouvert, laissant voir largement la chemise et la cravate, surtout s'il s'agit d'un modèle à porter avec un complet un tant soit peu habillé.

Ce qu'il faut savoir

● Un chandail se range bien plié dans une armoire ou une commode et non pas suspendu sur un cintre qui déforme inévitablement le tricot.

● Les laines, même de très belle qualité, ont quelquefois tendance à faire des petites « bourres » (certaines fibres synthétiques aussi). Il suffit de bien brosser le vêtement avec une brosse dure pour les enlever.

Prendre cette précaution avant de faire laver un pull-over.

Vu à Paris

● Pull-over d'importation italienne, en laine super-fine, travaillée en tissage super-souple, dont les manches diminuées sont montées avec deux pinces raglan emboîtant parfaitement l'épaule. Décolleté en « V » très ouvert. Existe en uni ou chiné. Prix : 9.200 francs. (*Jack Romoli, 38, avenue Victor-Hugo.*)

● Pull-over sans manches (pour remplacer le gilet) en laine alpaca extrêmement fine, travaillée en mailles shetland extensibles dans les deux sens. Spécial pour tenue habillée, en bleu marine. Prix : 8.500 francs. (*Elysées-Soiries, 55, Champs-Elysées.*) (*Voir photo page* 1.)

● Pull-over mailles jersey laine fine et souple, décolleté en pointe, manches diminuées. Tous coloris, mais particulièrement réussi en noir. Prix : manches longues, 6.500 francs ; sans manches, 5.950 francs. (*Mortimer, place Saint-Philippe-du-Roule.*) (*Voir photo page* 5.)

● Chandail italien forme chasuble, tombant droit sur le côté, sans bords côtes ni à l'encolure ni en bas. Entièrement diminué, bien coupé. Laines tous coloris. Prix : 7.950 francs. (*Mortimer, place Saint-Philippe-du-Roule.*)

● Pull-over « lambswool » d'importation anglaise, classique, très souple, peut être porté sous la veste du complet par un homme mince. Elégant à la campagne. Uni ou laine chinée. Prix : 8.500 francs. (*Rómoli, 39, avenue Victor-Hugo.*)

● Pull-over laine et cachemire d'importation anglaise, décolleté en pointe, existe en vert anglais, cannelle, beige clair, gris. Prix : manches longues, 11.500 francs ; sans manches, 8.500 francs. (*Fabriqué par St Andrew's Cashmere pour Old England, 12, boulevard des Capucines.*)

● Pull-over manches longues, décolleté en « V », bord côtes, véritable poil de chameau, extrêmement chaud. Prix : 8.500 fr. (*Elysées-Soieries, 55, Champs-Elysées.*) (*Voir photo page* 4.)

● Polo shirt alpaca et mohair, mailles shetland extensibles dans les deux sens, existe en grège, marine, gris et bleu ciel. Prix : 12.900 francs. (*Marque Eram, en vente chez Monty, 23, avenue Victor-Hugo.*)

● Polo shirt en soie naturelle très lourde, extrêmement élégant. Bon modèle d'importation italienne, existe en divers coloris, mais est particulièrement réussi en noir. Prix : 14.900 francs. (*Romoli, 39, avenue Victor-Hugo.*)

● Chandail encolure ronde et col dit « Stresa » qui peut se porter à l'extérieur et le transforme en polo shirt, ou à l'intérieur invisible, ce qui laisse l'encolure nette. Tous coloris unis et chinés. Prix : 7.700 francs. (*Création Carven, chez Bérel, 12, rue de Sèvres.*)

RECETTES :

● CORDON BLANC

Pommes au kirsch

6 pommes (moyennes),
1 verre à madère de kirsch (ou d'eau-de-vie),
7 cuillerées à bouche de sucre en poudre,
2 ou 3 œufs,
2 cuillerées de lait,
30 gr. de beurre.
Préparation : 15 minutes.
Cuisson : 30 à 35 minutes.

Vous coupez les pommes en tranches minces (après les avoir pelées). Vous les mettez dans une terrine et vous jetez dessus le kirsch (ou l'eau-de-vie). Puis vous recouvrez avec le sucre en poudre.

Vous laissez reposer jusqu'au soir. Alors, vous battez les œufs avec le lait, et vous mélangez avec les pommes. Vous versez le tout dans un plat beurré, vous parsemez quelques noisettes de beurre, et vous faites cuire à four moyen.

● CORDON BLEU

Gratin de poulet aux pâtes

Des restes de poulet,
200 gr. de coquillettes,
75 gr. de fromage râpé,
3 tomates,
50 gr. de beurre,
Sel, poivre, noix muscade,
1 feuille de laurier.
Préparation : 15 minutes.
Cuisson : 20 minutes.

Voici un excellent moyen d'accommoder des restes de poulet et d'en faire un plat complet.

Vous enlevez les os, vous coupez finement la peau et vous coupez la chair en lamelles.

D'autre part, vous faites cuire les coquillettes, sans oublier de mettre une feuille de laurier dans l'eau de cuisson. Egouttez, salez, poivrez et mettez un peu de noix muscade.

Dans le fond d'un plat à gratin, étendez une couche de fromage râpé, quelques noisettes de beurre, puis une couche de coquillettes, le poulet, une autre couche de coquillettes, les tomates crues coupées en rondelles, une couche de fromage et le reste du beurre.

Vous faites gratiner à four chaud de 15 à 20 minutes.

Recette de luxe :
150 gr. de champignons.
100 gr. d'olives.
2 saucisses de Francfort.

Si vous désirez allonger ce plat, mélangez aux coquillettes les saucisses coupées en petites rondelles, les champignons préalablement passés au beurre, et les olives dénoyautées.

SUZANNE ET HENRIETTE.

LE PLUS SELECT
PULL-OVER
est signé :
Bettina

CHEZ
Arthéme
Le plus grand choix de
PULLS - ENSEMBLES
ROBES - TAILLEURS
en jersey et tricot
Toutes les meilleures marques
215, *Faubourg-Saint-Honoré*
(*face salle Pleyel*)

Style confortable
et élégant
ROBES ET ENSEMBLES
EN BOUCLETTE
DE MOHAIR
safino

triomphe
du
Mohair
TRICOTS
Corolles
7, RUE DE SÈVRES

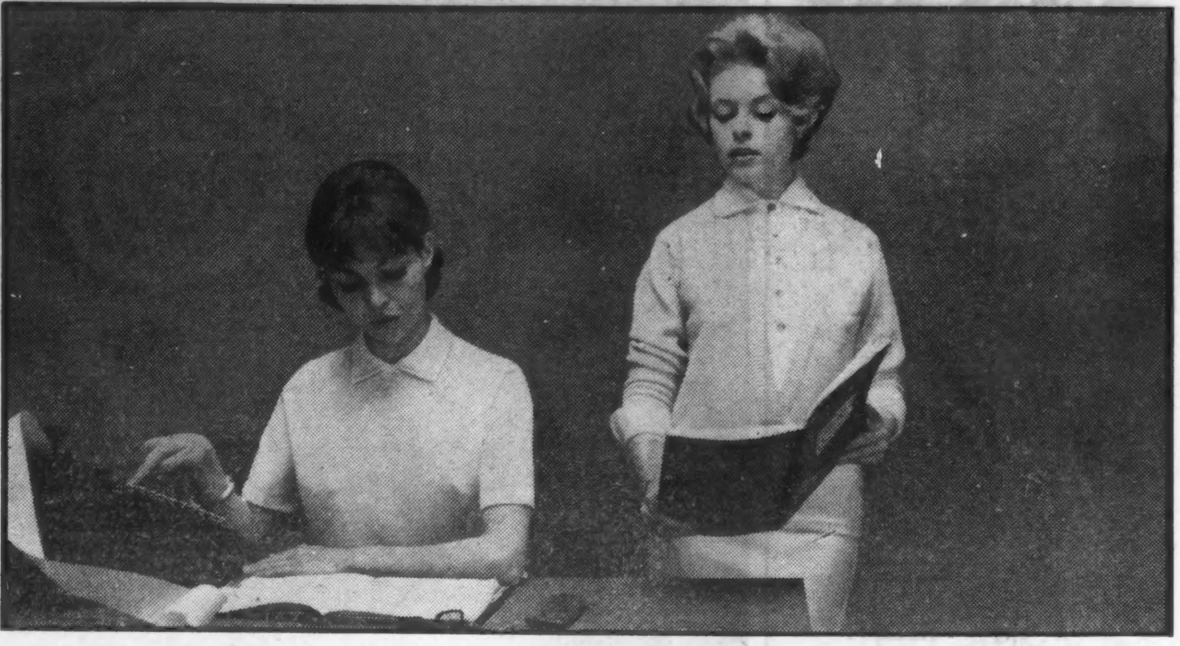
Tous les Tricots et Ensembles
en mohair, cashmere, soie, etc.
DANS LES MARQUES
CERVINO - KORRIGAN - RODIER
TIMWEAR - TRICOSA - SATOR, etc.
sont en vente chez :
DAMPIERRE
97, avenue Victor-Hugo
et FRANCÈS
18, avenue Victor-Hugo
Les Spécialistes du Tricot

TOUS LES TRICOSA
CHEZ
Célimène
14, RUE DE L'ANCIENNE COMÉDIE
PARIS

VERSION MODERNE DE LA ROBE

SAVEZ-VOUS que les Parisiennes et les Cannoises ont le même goût, que les Alsaciennes préfèrent les manches trois-quarts et que les Normandes aiment les chandails ras du cou ? Savez-vous que l'Angleterre importe des tricots français et que l'on porte, malgré la chaleur, des chandails à Beyrouth et à Dakar ?

Cette petite géographie du goût et de la mode a été établie et contrôlée grâce aux 2.000 dépositaires des tricots Bess Art qui, installés dans chaque quartier de Paris, dans chaque importante ville de France et dans une dizaine de capitales étrangères, décèlent mieux que n'importe quel sociologue les habitudes et les désirs des femmes.



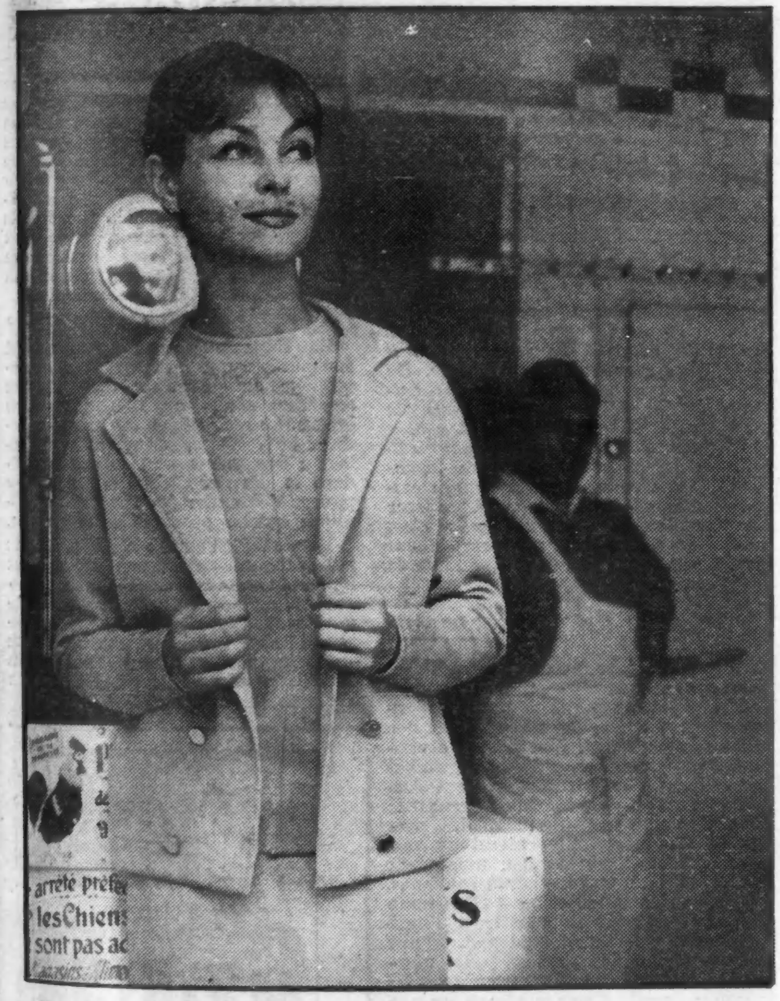
POUR LE BUREAU.
Confortables comme un chandail.

Les mêmes exigences

Mais ces tendances régionales sont en fait assez limitées et l'on s'aperçoit que dans leur ensemble, les Françaises, suivant de très près les courants de la mode, partagent presque toutes les mêmes exigences vestimentaires. Quelles sont-elles ?

En matière de mode, comme en beaucoup d'autres domaines, les Françaises sont remarquablement équilibrées. Elles savent faire la juste part entre la fantaisie et le classique, leurs envies et la raison. Pour elles, un achat judicieux est celui qui réunit trois qualités essentielles : être à la mode, tout en restant d'un prix raisonnable et en leur offrant un maximum de garanties quant à la qualité.

C'est parce qu'ils répondent à ces trois impératifs que les tricots Bess Art produisent chaque année plus de 800.000 pièces dans leurs ateliers parisiens groupant deux cents ouvrières spécialisées.



POUR FAIRE VOS COURSES.
Coupé comme un tailleur.

Travaillés en « coupé-cousu », les modèles Bess Art peuvent se permettre de suivre de très près les édits de la couture. Col traité en biais, marinières amples et confortables, manches kimono qui soulignent l'épaule sans engoncer, jupes montées à pinces, souplesse parfaitement répartie qui suit la ligne du corps, les cent modèles de chaque collection (il y en a deux par an) sont construits comme des robes. Ils évitent ainsi l'uniformité désespérante des chandails tricotés directement à la machine et permettent par conséquent aux femmes de concilier leur goût du confort, que seul un chandail peut procurer parce qu'il suit les mouvements sans jamais les entraver, avec leur désir d'élégance.

Trente-cinq coloris

Mais, en plus de l'extraordinaire variété de ses formes, Bess Art met à la disposition des femmes, pour « personnaliser » leur élégance, une gamme de trente-cinq coloris différents. Chaque modèle étant réalisé dans chaque coloris, si l'on essaie de faire le calcul, on s'aperçoit qu'il se vend ainsi chaque saison près de 7.000 types de chandails Bess Art différents. C'est une véritable assurance contre l'uniforme, et il faudrait une machine électronique pour calculer quelle chance a une femme X de rencontrer dans la ville où elle habite une femme Y portant le même chandail qu'elle.

Les coloris les plus en vogue cette saison : taupe, chocolat, nacre, mousse, frêne, médoc et amarante.

Mais il ne suffit pas qu'un vêtement soit tentant par sa forme et son coloris, encore faut-il qu'il soit à la portée de vos moyens. Grâce à sa production massive, Bess Art peut se permettre des prix très abordables, sans transiger sur la qualité de ses matières premières ou la perfection de sa finition.

Quelques exemples :

● POUR LE BUREAU : un pull col chemisier, strict mais parfaitement coupé : 2.900 francs (notez en particulier sur tous les modèles Bess Art la couture d'épaule située dans le dos et qui évite par conséquent les « bosses » de carrure). Un très beau pull en côtes de cheval avec encolure en V très grand qui se porte avec un plastron à col polo et une paire de manchettes amovibles, que l'on peut ainsi adapter sur n'importe quel autre pull-over ou cardigan à la place d'un chemisier souvent encombrant.

Pull, plastron et manchettes : 7.300 francs.

Le pull seul : 4.500 francs. (*Photo ci-dessus.*)

● POUR FAIRE VOS COURSES : un ensemble cardigan croisé à double boutonnage et jupe droite. Grâce à la veste à boutons de métal, il peut remplacer un tailleur de lainage et se porter soit avec un petit pull sans manches ras du cou en même jersey, soit avec un chemisier classique.

Les trois pièces : 17.500 francs.

(Une idée utile : chaque modèle Bess Art comportant des boutons est vendu avec un bouton de rechange.) (*Photo de gauche.*)

● POUR SORTIR : le lamé est très à la mode cette année, il est la version la plus passe-partout des tissus précieux. Le modèle photographié ici, grâce à sa coupe classique, peut être porté aussi bien pour aller au cinéma que pour une soirée beaucoup plus habillée. L'ensemble jupe droite et veste : 24.900 francs. Le petit pull assorti : 5.500 francs. (*Photo de droite.*)

Multiplier l'élégance

Ce n'est pas par hasard que les modèles Bess Art photographiés ici sont tous présentés avec une jupe. En effet, pour multiplier par deux l'élégance de ses modèles, Bess Art propose pour chaque coloris de sweater deux modèles de jupes strictement assortis : une droite et une plissée. Les jupes droites, montées avec quatre pinces et entièrement doublées de satin assorti, « tombent » à la perfection et ne valent que 9.900 francs. Mais la grande trouvaille réside dans les jupes plissées. Réalisées dans un jersey indéplissable et rigoureusement indémaillable, elles se coupent à la longueur désirée sans avoir besoin d'ourlet. Il suffit de prendre des ciseaux et de découper le tissu, elles ne bougeront jamais. Attention, simplement, à couper droit ! Ces jupes plissées sont extrêmement bon marché : 4.900 francs. Elles sont toutes montées sur un gros grain élastique.

Cette page spéciale est présentée par les Ets Bess Art, 15, rue Martel.

Dernière exigence des femmes : la solidité et la durée. Sur ce plan, les chandails Bess Art offrent toute garantie. Le jersey très serré dans lequel ils sont coupés est fabriqué directement par la maison avec des laines de première qualité. Leur montage « coupé-cousu » supprime tout risque de les voir se déformer au lavage et ils tiennent beaucoup mieux que les pulls tricotés sur machine qui ont une fâcheuse tendance à se relâcher s'ils ont une grosse maille ou à feutrer s'ils ont une maille serrée.

Un détail amusant : les seules réclamations parvenues à la maison Bess Art depuis plusieurs années, concernant la lavabilité de leurs chandails, émanaient des clientes qui avaient lavé leurs tricots dans leur machine à laver ! Mais, bien entendu, aucune de celles qui liront ces lignes ne se laisserait entraîner à une pareille folie.

Un conseil, cependant, qui vous permettra, après lavage, de redonner l'aspect du neuf à votre chandail ou à votre jupe plissée : les suspendre quelques minutes, à moitié secs, au-dessus d'un bain bouillant, la vapeur « regonflera » la laine.

Déjà le printemps

Mais si vous êtes actuellement préoccupée par vos ensembles d'hiver, Bess Art pense déjà à sa collection du printemps et de l'été prochains. De merveilleuses surprises vous seront réservées avec les premiers beaux jours ; deux d'entre elles sont assurées de remporter l'adhésion unanime des jeunes : la chemise en jersey de coton (version moderne du chemisier de soie italien qui n'est malheureusement pas à la portée de toutes) et les jerseys de coton fleuris.

Et ce n'est pas tout...

POUR SORTIR.
Elégant comme une robe.

LA SALLE DE CLASSE.
La prochaine fois, ça ira mieux !

(Eve.)

ESSAIS

Une leçon de maquillage

● ***Dix heures et dix mille francs pour étudier un visage.***

« A*TTENTION, serrez bien cette bande autour des cheveux, dégagez votre visage...* »

Devant moi un arsenal de pinceaux, de crayons, de fards, semble incarner mon ignorance de cette science précise qu'est le maquillage.

Il est midi, nous sommes à l'Institut de Visagisme Fernand Aubry. Les cours professionnels viennent de s'achever et la leçon de « visagisme individuel » commence. Elle a lieu à l'heure du déjeuner ou le soir de 19 h. à 21 h.

J'ai été envoyée « anonymement » par le journal pour faire un essai, parce que, de l'avis général, j'étais la plus mal maquillée du bureau.

Six jeunes femmes attentives, installées devant des coiffeuses de bois, sont venues, comme moi, dans l'espoir d'apprendre (en cinq séances de deux heures) à tirer le meilleur parti possible de leur visage.

La tâche est délicate, les monitrices pleines de patience. La mienne remplit des coupelles, y trempe de petites éponges rondes et m'explique : « *Celles-ci sont imbibées de lait démaquillant, ici vous avez un produit pour les yeux, ici un autre pour les lèvres.* » J'efface ce qui reste du maquillage de ce matin (un maquillage de non-initiée, qui me fait honte). L'opération semble facile, familière même. Eh bien ! non : « *Ne passez jamais en appuyant sur les paupières inférieures, c'est un endroit très fragile... Massez toujours le visage en remontant, le cou en descendant* ».

Je m'applique. Ça y est, mon visage est « déshabillé ». Le « Maître » vient d'entrer et, les mains dans les poches de pantalon, l'air concentré, commence son « cours » en marchant de long en large.

« *Madame, avec quoi vous démaquillez-vous d'habitude ? Du coton ? vous avez tort, il faut employer des éponges. De l'eau ? celle de Paris est calcaire, très mauvais pour la peau ! Avant d'embellir, bien sur, il faut soigner et, pour soigner, détruire quelques légendes : beaucoup de femmes emploient des astringents, le soir après le démaquillage : c'est une grave erreur, ils empêchent la peau de « vivre » pendant la nuit.* »

Des « trucs »

Après les conseils de démaquillage, quelques indications sur le « pré-maquillage » puis sur le maquillage proprement dit. Là, les règles générales ne suffisent pas, il faut passer à chaque cas particulier, c'est-à-dire à chaque visage. Fernand Aubry vient s'asseoir auprès d'une élève, il regarde attentivement ses traits, réfléchit, puis parle. Chaque femme entend un verdict sincère ; son visage, puisqu'elle est là, pose un ou plusieurs problèmes. Quelle en est la solution ? D'un coup de crayon gras, le « Maître » l'indique : ici un sourcil prolongé, là une lèvre accentuée, ailleurs une pommette estompée. Nos visages, dont les traits viennent d'être schématisés, ressemblent maintenant à des pages d'album à colorier. A nous d'intervenir. Comme ma propre intervention est plutôt timide, ma monitrice intervient : elle épile, puis colore le sourcil gauche en suivant le tracé prévu...

« Oui, oui, j'ai compris. »

« *Alors, faites l'autre* ».

Crayon en main, j'attaque. Mais ce crayon, qui semblait inoffensif dans sa main, se révèle, dans la mienne, beaucoup plus gras qu'il n'en avait l'air. J'ai maintenant l'œil charbonneux, j'efface vite et recommence, pendant que ma « conseillère » a le dos tourné. La seconde expérience est meilleure. J'attends le verdict :

« *Non... regardez-vous de profil, la ligne descend et elle est trop continue. Procédez par petites touches, et surtout apprenez à tailler votre crayon en biseau : le bout ne doit pas être pointu mais plat et mince.* » C'est un « truc ». Il y en a d'autres : un « truc » pour agrandir l'œil, un autre pour dessiner la bouche. De « truc » en « truc » je termine mon maquillage ; la technique est bonne, mais la pratique manque encore : je peux facilement repérer dans ce maquillage mes propres « interventions ». Mais mon professeur est encourageant :

« *La prochaine fois, ça ira mieux.* »

La seconde séance est en effet consacrée à une « répétition » du maquillage classique, mais en utilisant une base sèche au lieu d'une base grasse. Le maquillage du soir sera étudié à la troisième séance et le maquillage « fantaisie » à la quatrième. Pendant la dernière leçon, chaque élève pourra demander à « revoir » la technique qu'elle possède le moins bien.

Pour moi « l'essai » a été fructueux : j'ai beaucoup appris pendant ces deux heures. Les « services commandés » ont souvent du bon. Et le visage épanoui mais l'esprit perplexe, je me demandai, en repartant, sur quel poste de mon budget j'aurai prélevé les 10.000 fr. nécessaires à l'acquisition de cette science.

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Ariane Misraki, Marie-Louise Pittoors, Suzanne et Henriette.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

LE MARIAGE CE N'EST PAS DROLE...

● ***Cent cinquante photos ont été réunies dans un album par le photographe américain Richard Avedon. Voici, vus par lui, quatre couples célèbres.***

PRESENTANT Richard Avedon, Truman Capote, qui commente ses photos publiées dans l'album intitulé « Observations », écrit : « *C'est un homme qui a le don du regard* ». Parlant de son art, Richard Avedon dit : « *Je déteste les appareils photos. Ils me gênent, ils s'interposent tout le temps. Je voudrais pouvoir travailler avec mon seul regard.* »

Richard Avedon est photographe de vocation : à dix ans, il

(*Suite en page 27.*) →

Annabel et Bernard Buffet.

Le duc et la duchesse de Windsor.

A voir, écouter, lire, savoir...

cinéma

Autopsie d'un meurtre : le spectacle d'un procès à l'américaine disséqué par Preminger. (voir page 37.) (*Madeleine*, OPE 56-03 ; *Mercury*, BAL 75-90.)

Le Destin d'un homme : l'enfer des camps nazis vu par un prisonnier russe. (Voir page 36.) (*Biarritz*, ELY 42-33.)

Deux Hommes dans Manhattan : Jean-Pierre Melville dans le labyrinthe new-yorkais. (Voir page 37) (*Marignan :* ELY. 92-82, *Français :* PRO. 33-88.)

La Mort aux trousses : Cary Grant, Eva Marie Saint et James Mason lancés par Alfred Hitchcock à travers l'Amérique. (*Avenue*, ELY 49-34 ; *Lord-Byron*, BAL 04-22.)

Ossessione : de Luchino Visconti. La première grande manifestation du néo-réalisme italien (1942) encore inédit en France. (*Cinéma d'Essai-Caumartin*, OPE 81-50).

Kinopanorama : sur trois écrans géants, un vrai voyage en U.R.S.S. Un commentaire lourdaud, mais une étonnante démonstration technique (60, *avenue de la Motte-Picquet*, FON. 50-50.)

Babette s'en va-t-en guerre : le premier film de Brigitte Bardot à recommander (essentiellement) aux moins de seize ans. Ne pas rater le court-métrage : Histoire d'un poisson rouge. (*Rex*, CEN. 83-93 ; *Normandie*, ELY. 41-18 ; *Moulin-Rouge*, MON. 63-26).

Certains l'aiment chaud : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Ermitage*, ELY 15-71).

Le Pigeon : petite chronique de la cambriole dans les faubourgs de Rome. Humour et gentillesse. (*Broadway*, ELY 24-89).

Les Liaisons dangereuses 1960 : du bon Vadim, ni plus, ni moins. (*Marivaux*, RIC 83-90 ; *Colisée*, ELY 29-46).

Le Visage : le dernier film d'Ingmar Bergman : magie noire et raison dans la Suède du XIXe siècle. (*Studio Publicis*, BAL. 76-23 ; *Vendôme*, OPE. 97-52.)

Les Fraises sauvages : cueillies par Bergman au vert paradis des amours enfantines. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

Passez muscade : un excellent burlesque américain qui enchantera les « aficionados » (*Pagode*, INV. 12-15).

Hiroshima mon amour : le film le plus important de la saison, mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Studio de l'Etoile*, ETO 19-93 ; *Agriculteurs*, TRI 96-48).

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Plaza*, OPE 74-55 ; *Ciné-Panthéon*, ODE 15-04.)

Les 400 coups : l'histoire d'un enfant inadapté, un film qui vient du cœur. (*Rio Opéra*, RIC. 82-54 ; *Folies*, BOT 23-00.)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Palais des Fêtes*, ARC 77-44 ; *Vanves-Ciné*, SUF 30-98.)

Le Beau Serge : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Studio 28*, MON 36-07.)

Les Cousins : une vie de bohème 59 — imparfait et savoureux. (*Convention*, VAU 42-27 ; *Royal-Passy*, JAS 41-16 ; *Ternes*, ETO 10-41, etc.)

La Strada, Les Nuits de Cabiria : deux Fellini déjà classiques, et les deux meilleurs rôles de Giulietta Masina. (*Studio Cujas*, ODE. 89-22, *Studio Parnasse*, DAN. 58-00.)

En quatrième vitesse : un policier « atomique » signé Robert Aldrich. (*Studio Bertrand*, SUF 64-66.)

Rio Bravo : un western de Howard Hawks qui vous emporte au grand galop. (*Les Reflets*, GAL 99-91).

Henry V : un film remarquable. Scénario et dialogues de William Shakespeare, mis en scène et interprété par Laurence Olivier. (*Quartier-Latin*, DAN 84-65.)

Drole de drame : un Carné-Prévert burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines*, ODE 39-19).

Boudu sauvé des eaux : l'inquiétant génie de Michel Simon dans un des meilleurs Renoir. (*Ranelagh*, AUT. 64-44.)

Rendez-vous de juillet : la jeunesse d'après guerre guettée par Saint-Germain-des Prés et analysée par Jacques Becker. (*Champollion*, ODE 51-60.)

Quai des Brumes : Gabin et Morgan dirigés par Carné. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

Jeux interdits : orchestrés par René Clément, des jeux d'enfants qui font pleurer les grandes personnes. (*Studio du Val-de-Grâce*, ODE 35-32.)

siné-sélection

expositions

Art musulman : au 7e étage du Pavillon de Marsan, trois salles remises à neuf, avec des tapis restaurés par Robert de Calatchi. Une exposition très réussie. (*Pavillon de Marsan*, 107, rue de Rivoli.)

Ecole de Paris eptp : un passionnant gala de catch pictural. (*Galerie Charpentier*, 76, fg St-Honoré.)

Instants végétaux : la jeune peinture et la jeune poésie peuvent encore s'exprimer « à la bonne franquette ». (*Le Soleil dans la tête*, 10, rue de Vaugirard.)

Barbara Kwasniewska : un Miro polonais, tragique en plus. (*Galerie des Beaux-Arts*, 11, rue des Beaux-Arts.)

Man Ray : le photographe enfin vengé par le peintre. (*Rive droite*, 23, fg Saint-Honoré.)

Lemesle : des « paysages » qui valent les « fonds » flamands. (*Galerie du Dragon*, 19, rue du Dragon.)

Mubin : instants de la lumière (*Durand*, 19, rue Mazarine.)

Reynold Arnould : une preuve monumentale des possibilités esthétiques à partir de l'industrie moderne. (*Pavillon de Marsan*, 107, rue de Rivoli.)

Biennale de Paris : 42 pays, 1.000 peintres de moins de 35 ans. (*Musée d'Art Moderne*, 11, avenue du Président-Wilson, jusqu'au 25 octobre.)

Enluminures flamandes : sous le bon mécénat de Philippe le Bon. (*Bibliothèque Nationale*, 58, rue Richelieu.)

Dessins de jeunesse : les « grands barons » de l'art moderne dessinaient diablement bien, il y a soixante ans. (*Bateau-Lavoir*, 16, rue de Seine.)

Eloge de la matière : Dubuffet, Knapp, Tumakin, charme composé du bitume et de la ferraille. (*Galerie Saint-Germain*, 202, bd Saint-Germain.)

R. E. Gillet : gouaches lyriquement décoratives. (*Ariel*, 1, avenue de Messine.)

Roel d'Haese : un « sculpteur au trait », des fouillis inspirés dans la grande tradition. (*Claude Bernard*, 5, rue des Beaux-Arts.)

Pougny : jeunesse d'un grand peintre. (*Coard*, 36, avenue Matignon.)

Tapisseries : nouveau procédé plus économique et séduisant. (*La Crémaillère*, 5, bd Malesherbes.)

théâtre

Franca Valeri : beaucoup de femmes en une. (Voir critique page 36.) (*Petit Théâtre de Paris.*)

Les Petits-Bourgeois : Gorki adapté par Adamov : une réussite très honorable. (*Œuvre.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». Jacques Dufilho est un merveilleux farceur et Jacqueline Gauthier sensible et drôle. (*La Bruyère.*)

Falstaff et **Henry IV** : Shakespeare mis en images par Roger Planchon. Du drame et de la comédie. A voir, à discuter. (*L'Ambigu*).

livre pratique

La Cuisine de bébé, par le docteur et Geneviève Hamelin. Le résultat de l'expérience « conjuguée » d'un mari médecin et de sa femme, mère de famille expérimentée. C'est la première fois qu'on rassemble en un seul volume les recettes simples qui permettent de varier les menus d'un nourrisson, condamné, autrement, aux éternelles et fades purées de légumes. Le livre contient aussi les recettes de régime classiques que le médecin a rarement le temps d'expliquer aux mères affolées. (Ed. Pierre Horay, 1.350 fr.)

télévision

Jeudi 22 octobre à 21 h. 35 : « A vous de juger », l'actualité cinématographique commentée par François Chalais, réalisation Jean-Paul Sassy.

Vendredi 23 octobre à 12 h. 30: « Discorama », une émission de Denise Glaser et Pierre Brive, présentée par Jean Desailly, avec les comédiens du Français qui viennent d'enregistrer « Le Mariage de Figaro », Gilbert Bécaud, Henry Salvador, etc. Réalisation Jean Kerchbron.

Vendredi 23 octobre à 20 h. 35 : « En votre âme et conscience », une émission de Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet et Claude Barma : « L'Affaire Barataud ». Charles Barataud, riche propriétaire de Limoges, fut accusé le 12 janvier 1928 d'avoir assassiné un chauffeur de taxi et d'avoir, après son arrestation, abattu d'un coup de revolver un de ses amis... Pourquoi, malgré toutes les présomptions qui pesaient sur lui, Charles Barataud n'a-t-il pas été condamné à mort ? Avec Georges Lannes, Jean Brassat, Pierre Garin, Paul Bonifas, etc. Réalisation Jean Prat.

Samedi 24 octobre à 20 h. 35 : « Samedi soir », Pierre Tchernia et François Chatel présentent Colette Renard, Poiret et Serrault, Robert Rocca et Jacques Grello, Petula Clark, etc., dans une émission de variétés... sans thème.

Samedi 24 octobre à 22 h. 15 : « La Sirène de brume », court métrage d'Alfred Hitchcock, avec Barbara Bel Geddes et Michael Rennie. Une jeune Américaine donne une réception à l'occasion de ses fiançailles avec un ennuyeux et riche jeune homme ; au cours de la soirée, elle rencontre un étranger et rompt ses fiançailles. Quelques jours plus tard, elle va faire une promenade en mer avec son bel étranger, mais le brouillard se lève...

Lundi 26 octobre à 21 h. 45 : « A l'envers du décor », une émission d'actualité théâtrale de Max Favalelli, François Gir, Paul-Louis Mignon et Lise Elina. Quatre nouveaux spectacles parisiens seront présentés : « Electre », de Giraudoux, à la Comédie-Française, avec Robert Hirsch et Pierre Dux, « Bon week-end, Monsieur Bennett », à la Gaîté-Montparnasse, avec Michel Vitold, Henri Guisol et Denise Grey : « Le Vélo devant la porte », au théâtre Marigny (adaptation de Marc-Gilbert Sauvajon) ; et enfin « Portraits de femmes », par Franca Valeri.

Mardi 27 octobre à 20 h. 35 : « Les Loups », de Romain Rolland, réalisation de Marcel Bluwal, avec André Valmy, Michel Etcheverry, Jacques Castelot, Jean-Loup Philippe, etc.

Mardi 27 octobre à 22 h. : « Les grands interprètes ». Bernard Gavoty présentera en direct de l'église Sainte-Clotilde Jean Langlais, organiste. Jean Langlais interprètera des œuvres de César Franck, Charles Tournemire, Louis Vierne, etc.

Mercredi 28 octobre à 22 h. 10 : « Lectures pour tous », une émission de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes, avec Nicole Védrès et Max-Pol-Fouchet.

occasions

Je propose

- **Affaire exceptionnelle**, beau manteau vison sauvage, taille 44. Téléphoner entre 9 et 15 h. à BAL. 09-15.
- **Machine à laver** la vaisselle Westinghouse, importée des U.S.A. Complètement automatique. Vidange par pompe, séchage par minuterie en 45 minutes. Alimentation en 110 volts 50 périodes. Alimentation en eau chaude à 70° Cumulus. 1 m.×0 m. 60×1 m. 10. Tél. 926-19-94. M. Riedel.
- **Etat neuf**, œuvres de Balzac, 10 volumes reliés, « Club Français du Livre ». Œuvres de Shakespeare, 4 volumes sur 7 plus suite souscription, édition bilingue reliée « Formes et reflets ». OBS. 49-19.
- **Canapé-lit** Ducal 2 places, élégant et confortable. Tél. M. Dupleix, OBS. 49-19.

GALERIE DU COLISEE
40, rue du Colisée
16 octobre - 7 novembre
PAYSAGES DE
GERMAINE REY
Exposition permanente :
Chase Gallery - NEW-YORK

GALERIE CHARPENTIER
ÉCOLE DE PARIS
1959
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS
DEYROLLE
PEINTURES

LA HUNE
ROBERT HELMAN
170, boulevard Saint-Germain

Galerie Bernard
8, rue Jacques-Callot
JAQUENOUD
Du 22 octobre au 16 novembre

Galerie ARIEL - 1, av. de Messine
R. E. GILLET
Gouaches du 6 au 31 octobre

HENRI MICHAUX
du 21 octobre au 21 novembre
Galerie Daniel CORDIER - 8, rue de Miromesnil

GALERIE FURSTENBERG
4, rue Furstenberg
BILL COPLEY
PEINTURES - 20 oct. - 4 nov.

Galerie Denise RENE - 124, rue La Boétie
ART ABSTRAIT CONSTRUCTIF
PEINTURES - SCULPTURES - TAPISSERIES

GALERIE ART VIVANT - 72, boulevard Raspail - LIT. 99-61
DEVOUCOUX

Galerie Camille RENAULT
133, boulevard Haussmann - BAL. 98-25
PERRÉ
Jusqu'au 31 octobre

GALERIE MAEGHT
CHAGALL
LEGER
MIRO

Georges Braque et sa femme.

...MAIS ÇA DÉPEND POUR QUI

Marilyn Monroe et Arthur Miller.

(*Suite de la page* 25.)

couvrait les murs de sa chambre de photos de Muncaczi, Steichen, Man Ray ; possesseur d'une « boîte », il tentait de rivaliser avec ces maîtres en photographiant Rachmaninoff, qui habitait l'immeuble de ses grands-parents. Il a aujourd'hui trente-six ans, il travaille pour « Life » et pour « Harper's Bazaar », il est le mieux payé des photographes américains et le plus imité.

S'il ne dédaigne pas de s'intéresser à une scène de rue, Avedon est avant tout un portraitiste. Ses modèles ont nom : Chaplin, Hitchcock, Cocteau, Picasso, Chanel, Bardot, Armstrong, tout ce que le monde artistique compte de célébrités et de mythes. Lorsqu'il en parle, au milieu de photos jonchant le sol, il dit : « *Parfois, je pense que toutes mes photos sont des photos de moi-même.* »

« Observations », Simon and Schuster, New York
Copyright 1959, Richard Avedon et Truman Capote.

MÉDECINE

Où en sont les greffes ?

● *Rosie Maurel fait le point dans un domaine où la chirurgie vient de réussir deux grandes « premières ».*

Depuis le début de l'été, notre collaboratrice Rosie Maurel était, ainsi que quelques journalistes spécialisés, informée de l'opération tentée et réussie par l'équipe du professeur Hamburger à l'hôpital Necker : une greffe du rein entre deux faux jumeaux : MM. André et Georges Siméon.

Le 23 septembre, le professeur Hamburger lui demandait de n'en rien dire avant la publication de sa communication officielle dans la « presse médicale ».

Cette communication étant prévue pour le samedi 17 octobre, « L'Express » paraissant le jeudi, nous nous sommes inclinés, laissant à la presse quotidienne le privilège d'annoncer la nouvelle au public.

Jean Eparvier l'a fait dans « France-soir » avec toute la compétence et les détails nécessaires. Les autres quotidiens ont suivi. Nous ne reviendrons donc pas sur l'histoire de cette greffe.

Mais à la lumière des communications faites il y a quelques semaines à Munich, lors d'un symposium international sur les greffes d'organes, Rosie Maurel va tenter ici d'éclairer le problème biologique général posé par les greffes et un aspect précis de ce problème, révélé par une autre expérience, celle du professeur Albert, de Liège.

Le succès de la greffe du rein de M. André Siméon sur son frère Georges Siméon, jumeaux hétérozygotes (1), est sans conteste une remarquable réussite, tant sur le plan chirurgical — car la greffe d'un organe entier très vascularisé est une intervention délicate — que sur le plan biologique. La survivance du rein greffé prouve qu'a été surmonté l'obstacle majeur qui s'opposait jusqu'ici à la réussite des greffes homologues (2) : la production par l'organisme d'anticorps qui s'attaquent au greffon étranger et l'éliminent.

Cette réussite signifie-t-elle que le problème des greffes d'organes soit désormais résolu ? Tout dépend de l'importance respective qu'il convient d'attribuer aux facteurs qui ont empêché la mise en route des processus de défense dans l'organisme et la destruction du greffon. Si la réussite de la greffe est due aux deux premières séries de causes invoquées par le professeur Hamburger lui-même dans sa communication, ces conditions pourront être recréées chez des individus non jumeaux et les greffes réussiront. Ce sont :

1) La faiblesse extrême de l'organisme du malade, dont les défenses sont très atténuées dans les graves affections rénales (on sait, depuis les travaux de l'Américain Merril, que les greffes tiennent plus longtemps chez les urémiques) ;

2) L'irradiation totale (obtenue dans ce cas particulier par cobaltthérapie) qui empêche la production d'anticorps par les tissus responsables des réactions immunologiques.

Les jumeaux et les autres

Si la réussite, au contraire, est due au fait particulier qu'il s'agit de jumeaux — même « faux » — la portée de l'expérience est limitée.

« *Le problème crucial, dans notre cas,* écrit le professeur Hamburger, *comme dans celui opéré par l'équipe de Merril au début de cette même année* (3) *est de savoir dans quelle mesure la gemellarité peut endosser la responsabilité de la tolérance du transplant. Problème crucial, car si dans nos deux observations le donneur et le receveur doivent être considérés simplement comme des frères, nés à la même date, mais génétiquement aussi dissemblables que des membres quelconques d'une même fratrie, se trouve effondré du même coup pour la première fois le mur qui paraissait s'opposer jusqu'à présent à toute transplantation homologue durable. Si, au contraire, la gemellarité est intervenue, nos observations perdent beaucoup de leur intérêt général.* »

Parmi les nombreux travaux présentés à Munich, deux séries de recherches très voisines, celles du biologiste anglais Medaward, de l'Institut National de Londres, et celles du professeur Albert, de Liège, et son équipe, apportent des éléments de réponse intéressants à la question soulevée par le professeur Hamburger.

Créer la tolérance

Les travaux des biologistes britanniques et belges entrent dans le cadre d'une série d'expériences qu'en termes accessibles au profane, on peut résumer ainsi :

Profitant de ce que les défenses immunologiques sont inexistantes chez l'embryon et très faibles chez le nouveau-né dans les premières heures qui suivent la naissance, on peut tenter d'« habituer » l'organisme à des antigènes étrangers, qu'il « reconnaîtrait » par la suite et contre lesquels il ne se défendrait plus.

Le biologiste Medaward a tenté l'expérience sur des souris.

Sa technique consiste à injecter à un souriceau, dans les premières heures ou les tout premiers jours qui suivent sa naissance, des cellules de rate fraîche en suspension provenant d'une souris adulte d'une autre souche. Par la suite, *les bébés souris devenus adultes sont parfaitement tolérants à des greffons prélevés sur des souris de la souche ayant fourni les cellules qu'on leur a injectées après leur naissance.*

Des injections intraveineuses de sang du futur donneur, réalisées dans des conditions analogues, confèrent aussi à l'animal une certaine tolérance à des homogreffes, moins spectaculaire cependant que celle obtenue avec les cellules de rate.

Les bébés rhésus

Ce sont pourtant ces dernières expériences qui ont été reprises par le professeur Albert, de Liège, et son équipe, sur des chiens. Mais au lieu d'injecter de petites quantités de sang, les biologistes belges ont pratiqué des exsanguino-transfusions sur les chiots. *Les greffes provenant des chiens donneurs de sang prennent sur les chiots devenus grands comme s'il s'agissait d'autogreffes, c'est-à-dire de morceaux de leur propre peau.*

Le professeur Albert avait une idée précise en entreprenant de telles expériences. On n'a aucune chance de trouver des êtres humains ayant reçu dans le ventre maternel ou à leur naissance des injections de cellules de rate. Mais il existe des enfants exsanguino-transfusés : ce sont les « bébés rhésus », qui naissent atteints d'un ictère hémolytique et que seule une transfusion de sang immédiate et totale peut sauver. Le professeur Albert n'eut pas de peine à retrouver des ex-bébés rhésus et leurs donneurs. Il en eut davantage à convaincre les parents de la portée scientifique de l'expérience à laquelle il leur demandait de soumettre leur enfant : recevoir une greffe de peau de son ex-donneur.

Enfin, le 14 juin 1958, on enlevait, sur l'épaule d'un enfant né le 21 octobre 1951 et exsanguino-transfusé quarante heures après sa naissance, un fragment de peau totale (épiderme et derme) de 1,5 sur 0,6 cm, et on greffait à la même place un morceau de même proportion de la peau de l'ex-donneur.

Au lieu d'être rejetée dans un délai plus ou moins bref, comme toutes les homogreffes de peau (rappelons que chez l'homme seules les autogreffes de peau sont possibles, les autres jouent un simple rôle « protecteur » avant d'être éliminées), la greffe a tenu. Au 40ᵉ jour, un poil noir avait poussé ; au 58ᵉ jour, il y en avait trois. Au 81ᵉ jour, il n'y en avait plus qu'un, mais la greffe, un peu abîmée au début sur les bords, avait tenu. Si elle ne s'était pas comportée exactement comme une autogreffe, elle en était très proche. Depuis cette date, trois autres enfants de six et sept ans, ex-bébés rhésus, *ont été greffés dans les mêmes conditions avec la peau de leur ex-donneur. La réussite fut complète dans deux cas sur trois.*

Des parrains biologiques

Peut-on tirer des expériences du professeur Albert une conclusion pratique, c'est-à-dire envisager de « conditionner » systématiquement dès leur naissance des enfants en vue de leur permettre en cas de nécessité de supporter un jour une greffe d'organe (car il n'y a aucune raison pour qu'elle se comporte autrement que les greffes de peau, les seules différences venant de difficultés chirurgicales désormais vaincues).

Lui-même l'envisage. En « habituant » par des injections de sang, dont la quantité minima reste à déterminer (car il ne s'agirait pas, bien entendu, de transfusions totales), l'organisme de l'enfant à un ou plusieurs donneurs, on lui donnerait en quelque sorte des « parrains biologiques » qui fourniraient plus tard, en cas de besoin, le greffon susceptible de le sauver, avec toutes les chances que ce dernier soit supporté. Ce procédé n'est qu'un palliatif, certes, mais en attendant qu'on ait isolé la substance spécifique susceptible de s'opposer au conflit antigène-anticorps qui détruit le greffon — « cet antigène sûrement complexe et instable, écrit Medaward, qui permettrait la transplantation sans accident » — il peut n'être pas dénué d'intérêt pratique, étant donné la bénignité de l'intervention initiale. On vaccine contre les maladies : pourquoi ne vaccinerait-on pas *pour* les greffes ?

C'est précisément cette sorte de « *vaccination* » qui intervient peut-être entre les faux jumeaux. En effet, dans les conditions d'une grossesse double, il peut se produire entre les deux fœtus, même s'ils sont génétiquement différents, des échanges sanguins qui les placent dans des conditions de bienveillance réciproque vis-à-vis des tissus l'un de l'autre et favorisent la tolérance à une greffe éventuelle. Etait-ce le cas pour les frères Siméon ? On ne peut pas l'affirmer. Leur groupe sanguin était différent, la greffe de peau faite de l'un sur l'autre, quoique rejetée tardivement au 25ᵉ jour, n'a pas survécu. La question reste donc en suspens.

« *Seuls les essais ultérieurs,* concluons-nous avec le professeur Hamburger, *permettront de dire si une tolérance analogue à celle que nous avons obtenue chez les frères Siméon peut être constatée lorsque le degré de parenté est le même et la gemellarité absente.* » Dans ce cas, d'autres greffes pourraient réussir de frère à sœur, de mère à enfant, après irradiation totale. Mais si les échanges sanguins réalisés avant la naissance ont joué un rôle prépondérant, les greffes qui ne posent pas de problèmes biologiques entre vrais jumeaux pourront être étendues avec des chances de succès aux faux jumeaux, mais pas aux autres membres de la famille.

ROSIE MAUREL.

(1) *Hétérozygotes :* provenant de deux œufs distincts. Ce sont des « faux jumeaux ». Les vrais jumeaux, nés du double développement d'un œuf unique au départ, sont dits homozygotes.

(2) *Greffes homologues :* une greffe est dite homologue quand le greffon est prélevé sur un individu de même espèce. Dans les autogreffes, le greffon est fourni par l'individu lui-même ; dans les hétérogreffes, le greffon provient d'espèces différences, animales, par exemple.

(3) Il s'agit de la greffe du rein entre jumeaux hétérozygotes, Andrew Riteris (donneur) et John Riteris (receveur), réussie pour la première fois au monde à l'hôpital de Boston en février 1959 par le Dr Merril et son équipe.

UN LOUVRE "NEUF" VOUS ATTEND...
quinzaine de la mode masculine (3ᵉ étage)

au Louvre
PLACE DU PALAIS-ROYAL - PARIS

et dans nos rayons transformés, nouvelle formule "PRESELECTION" offrant à l'homme pressé un choix complet, précis, rapide.

✻ ESCALATOR
desservant tous les étages

Magasins ouverts le Lundi de 13 h. 30 à 18 h. 30

19.990 Fr

Superbe pardessus 7/8ᵉ dernière création, en très belle draperie pure laine, chaine blanche à chevrons manches montées. 40 au 52.

DEVANT LE LOUVRE, *un parking facile !*

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● ***De quoi parle la jeune littérature ? D'amour entre un prêtre et une abbesse ; de collaboration entre Juifs et nazis; du déchirement entre l'Est et l'Ouest ; de l'enfer de la drogue.***

SEMAINE calme.

La présence à Paris de Vladimir Nabokov (« Lolita ») est passée jusqu'à présent inaperçue, pour la plus grande satisfaction de l'intéressé.

La disparition du comité de lecture des Editions Del Duca (Pierre de Lescure, Maurice Druon, Robert Merle) s'est effectuée sans grands remous. Il semble que M. Del Duca souhaite ralentir la production romanesque de sa maison et activer la publication de documents et de témoignages.

(Keystone.)

ALFRED KERN.
Un problème de sincérité.

Pas de nouvelle « bombe » parmi les romans de la dernière livraison avant les prix (il ne manque plus que le nouveau Blondin, « Un singe en hiver »), mais de l'avis général, le niveau est bon.

∴

CE sont un professeur d'allemand, un juriste et un fonctionnaire qui fournissent cette semaine à la littérature deux des romans qui retiennent l'attention.

Le professeur a 40 ans. C'est Alfred Kern. Un regard aigu dans un visage sans angles, des gestes lents, une voix bien posée.

Il publie « L'Amour profane ». 250 pages dans la tradition classique. (Son précédent roman, « Le Clown », en avait 550).

Sujet rude. « L'Amour profane » est celui qui naît entre « *un prêtre qui a perdu la foi et retourne à la religion par lâcheté et l'abbesse du couvent, une femme remarquable, d'une grande noblesse, qui a fait quelque chose de sa foi et de ses idées* ».

Alfred Kern ajoute : « *Ce n'est pas une histoire érotique, et j'espère que l'on n'y trouvera pas matière à scandale. Le héros, à la fois humilié et attiré par cette femme, essaiera de la séduire en utilisant les armes de l'Eglise : il feindra d'avoir la foi.*

« *J'ai choisi le cadre de la religion, parce que l'un de mes problèmes est celui de la parole et de la sincérité, de la parodie, et l'Eglise est un cadre rigide où chaque mot est pesé.* »

Le style d'Alfred Kern : « *J'étais un peu confus d'avoir utilisé les armes de la théologie pour contrarier cette femme (...) Mais intimement, je ne pouvais renoncer à ma colère, ni à ce plaisir étrange : la voir tourner sa bague autour du doigt. N'était-ce pas une scène de ménage ? Elle venait de se quereller avec son Dieu !* ».

∴

LE juriste, Marc Saporta, a 36 ans, tempes argentées et, dans un visage souriant, les yeux noirs de son « Furet ». C'est le premier roman qu'il signe de son vrai nom. Il a publié une œuvre de jeunesse sous pseudonyme et des livres de droit international qui font autorité dans le monde entier. (Voir page 30 l'article de Jacques Howlett.)

∴

LE fonctionnaire, Edouard Axelrad, 41 ans, a la stature et le visage impérieux de l'homme d'action. Résistant, déporté comme F.T.P. Après la guerre, chef de cabinet de Jean Sainteny à Hanoï. Il a dédié son livre, « L'Arche ensevelie » à la mémoire de son frère, mort en déportation.

Son sujet : la collaboration. Son héros : un Juif qui, pendant la guerre, dans le cadre d'un ghetto polonais, devenu chef de la communauté, « collabore » dans l'intérêt des siens, croit-il.

Œuvre d'imagination, mais dont les précédents (le ghetto de Lodz, celui de Vilno) sont historiques.

« *J'ai voulu montrer*, dit l'auteur, *que le pouvoir joue toujours contre l'individu. Il doit y avoir à l'intérieur du pouvoir un germe bactéricide qui atteint l'homme. J'ai vécu cette histoire dans un camp, et j'ai eu un autre exemple en Indochine, lorsque j'étais chargé de recruter les élites du pays pour la mise sur pied de l'administration vietnamienne. Ces hommes que je choisissais parmi les purs (il me fallait un an pour les convaincre), une fois au pouvoir se désagrégeaient à une vitesse incroyable.*

« *Il y a bien sûr, aussi, le fait que, pris entre deux feux, l'homme ne pouvant satisfaire ni un camp ni l'autre, se raccroche à cette arme qui lui donne raison : le pouvoir...* »

L'autre roman de la saison, différent dans le propos, mais également consacré à l'histoire des Juifs, « Le Dernier des Justes », d'André Schwarz-Bart, publié il y a six semaines, a déjà atteint le tirage de 38.000 exemplaires.

∴

EN Allemagne, c'est « Mutmassungen über Jakob » (Hypothèses sur Jakob), le roman d'un jeune homme de 25 ans, Uwe Johnson, qui bat tous les records de vente.

Jakob est un employé qui a quitté l'Allemagne de l'Ouest pour l'Allemagne de l'Est. Mais son amie est restée à l'Ouest, où elle travaille à la radio.

La police demande à Jakob de l'utiliser pour obtenir des informations.

Les révoltes de Poznan et de Budapest, les incertitudes d'un intellectuel communiste, le drame, enfin, d'un jeune Allemand qui refuse de voir le Mal d'un côté — Est ou Ouest — et le Bien de l'autre, composent non seulement un livre poignant, mais le premier du genre.

∴

UNE récente déclaration de Faulkner (publiée par « Newsweek) lui fait écho :

« *Le communisme enterrera peut-être le capitalisme, mais l'humanité les enterrera tous les deux. Il y aura toujours une poignée d'hommes qui se refuseront à admettre l'échec ; et qui croiront encore que les problèmes de l'humanité peuvent être résolus. Le dernier bruit que l'on entendra sur cette terre indigne sera la discussion de deux êtres humains essayant de lancer un engin interplanétaire et se querellant sur la direction à prendre.* »

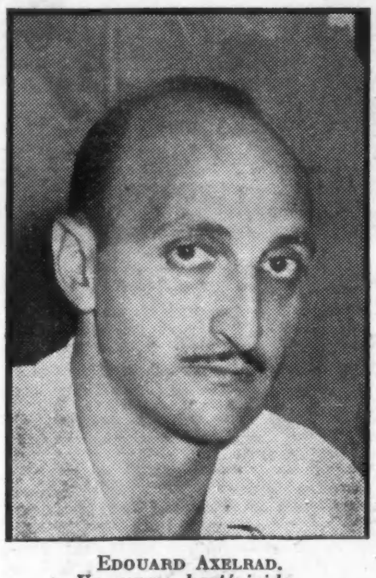
Un grand roman de Faulkner, « le Hameau », œuvre ancienne mais inédite en France, sera publié en novembre.

∴

C'EST d'un autre enfer qu'émerge William Burroughs. Visage gris, yeux gris, complet gris, William Burroughs est un rescapé de la drogue. Son livre est le témoignage cru d'une expérience poussée jusqu'à l'extrême limite. Il fait partie des écrivains de la « Beat Generation », et dans les milieux littéraires new-yorkais, on parle de lui comme d'un Céline américain.

« *Je me suis réveillé*, dit-il, *à l'âge de 45 ans, d'une maladie qui a duré 15 ans (...) Le marchand de drogues ne vend pas son produit au consommateur, il vend le consommateur à son produit. Il n'améliore ni ne simplifie sa marchandise. Il dégrade et simplifie le client. Il paie son personnel avec de la drogue. La formule de base du virus du « Mal » est dans la drogue. Le visage du Mal, c'est toujours celui du Besoin Total. Un drogué est un homme dont le besoin de la drogue est total. Il ne connaît ni limite ni contrôle. Dans le langage du Besoin Total, « Vous ne feriez pas cela ? » devient « Oui, vous le feriez », oui, vous mentiriez, tricheriez, dénonceriez vos amis, voleriez, feriez n'importe quoi pour satisfaire ce besoin total.*

« *Au bout du chemin de la drogue, j'ai pu être guéri par un traitement découvert par un médecin anglais : l'apomorphine. Je vivais alors dans une chambre à Tanger, je n'avais ni pris un bain, ni changé, ni ôté mes vêtements depuis un an, si ce n'est pour planter une aiguille dans la peau grise, fibreuse, pareille à du bois du drogué à son dernier stade... Le problème de la drogue est le problème médical n° 1 du monde d'aujourd'hui. Puisque mon livre traite d'un problème médical, d'une maladie, il est nécessairement brutal, obscène et dégoûtant. La maladie a souvent des détails repoussants qui ne sont pas faits pour les gens à l'estomac fragile...* »



EDOUARD AXELRAD.
Un germe bactéricide.

WILLIAM BURROUGHS.
Un besoin total.

Un critique américain a écrit à propos de Burroughs, dans la « Saturday Review » : « *...Le livre contient sans aucun doute un certain nombre de mots de quatre lettres, mais de telles obscénités — si obscénité il y a — sont inséparables de la construction et de l'effet global de ce message moral... Burroughs est non seulement sérieux dans le dessein qu'il poursuit, c'est aussi un écrivain d'une grande puissance et d'une grande intégrité artistique engagée dans une recherche profonde des valeurs morales fondamentales.* »

Les lecteurs français auront peut-être l'occasion de découvrir son livre « The Naked Lunch » (« Le repas nu ») puisque Gallimard envisage de le traduire.

Dans l'immédiat, interdit aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, « The Naked Lunch » sera édité en France, en anglais, par Maurice Girodias, qui n'en est pas à une audace près.

C'est lui, en particulier, qui a édité en anglais, à Paris, la traduction de « Notre Dame des Fleurs » de Jean Genêt, traduction qui lui vaut d'être poursuivi en justice.

Divers écrivains de langue anglaise avaient adressé aux autorités françaises une proclamation contre cet acte de censure. L'avis d'André Malraux, tel qu'il l'a exprimé dans une lettre adressée au Pen Club anglais : « *Me souvenant que c'est à Paris que purent être publiées autrefois certaines œuvres littéraires importantes qui n'avaient pu trouver asile dans leur propre pays, je partage avec vous le sentiment que les mesures frappant l'édition anglaise de certains textes ne sauraient dépasser en sévérité celles qui concernent la version française des mêmes ouvrages...* »

A.-M. V.

LA NEF

• Contre le désespoir
par JEAN AMROUCHE

• Du côté de l'espérance
par FRANÇOIS MITTERRAND

LA NEF - 100 p. 250 fr. est en vente dans tous les kiosques
Abonnements : 26, rue Vernet - PARIS

ROMANS

« Le Furet », par Marc Saporta

● *Une épingle, une lettre et un oreiller.*

L'ORIGINALITE et le charme de ce livre (1) sont faits paradoxalement de la rencontre ironique et réussie d'emprunts divers : la technique du récit procède d'un parti pris visuel ; quant au contenu, c'est celui des histoires bien connues des lecteurs et lectrices de la presse du cœur : un monsieur s'éprend d'une jolie secrétaire, laquelle, après quelques mois d'une liaison apparemment heureuse, reprend sa liberté, ce qui met le monsieur au désespoir et l'amène au suicide.

Cela constitue un roman raconté à partir des objets qui ont jalonné l'aventure amoureuse du personnage dont la présence est imposée au lecteur en creux, c'est-à-dire en somme au plus près, puisque la technique du récit nous invite à voir les choses comme il les voit et à penser à leur propos comme lui-même est amené à le faire.

Le parti pris des choses

L'auteur divise le temps qu'il décrit en une vingtaine de moments dont chacun est caractérisé par un objet — une épingle pour tenir la coiffure, un oreiller, une lettre y tiennent par exemple un certain rôle. Ces objets ne sont pas exactement des symboles (quoique l'épingle à cheveux de la femme aimée joue quelque peu ce rôle), ce sont des signes à quoi la conscience de l'homme s'affronte au cours d'un devenir dont le sens est loin de lui être clair. Aussi bien le narrateur ne cesse-t-il de supputer, à propos de ces signes matériels, l'activité et les intentions d'autrui. (Dans les huit premières pages du livre, je relève vingt et une expressions probabilistes du type « sans doute », « il se peut »...) C'est qu'en effet le sens des choses n'est pas univoque : d'une porte, on peut dire qu'elle est ouverte ou fermée, mais dans certaines circonstances, si c'est une femme qui l'a laissée dans l'une ou l'autre de ces positions, voilà que, pour le témoin concerné par cette femme, vont foisonner les possibles interprétations de son geste. Et c'est ici évidemment que Marc Saporta se sépare des théories de Robbe-Grillet, « Le Furet » est une œuvre « anthropomorphique », les objets y sont gros d'intentions, ils sont porteurs de toutes les attitudes humaines imaginables, ils signifient. Dans ce roman, on ne nie pas la psychologie, on se contente de la transposer dans les objets ; autrement dit, ce sont ceux-ci qui sont occasions de vie intérieure. Le parti pris des choses chez Marc Saporta ne procède pas d'exigences métaphysiques, mais plutôt d'un souci d'exactitude dans la description psychologique. Ce récit constitue, en somme, un long monologue intérieur. La transcription de la vision des objets est d'ailleurs discontinue, rapide ; elle n'a pas l'insistance et la minutie quelque peu inquiétantes d'un « voyeur » ou d'un « jaloux » robbe-grilliste.

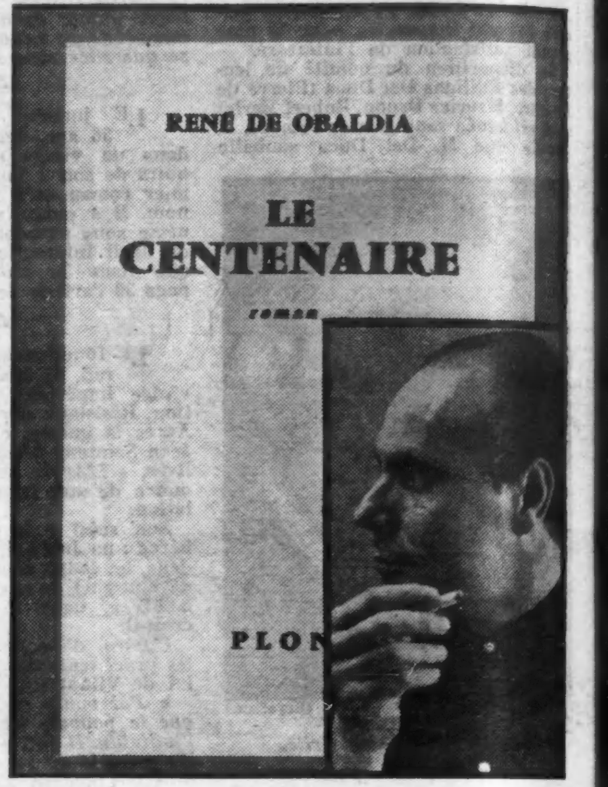
Le titre du livre, lui-même, « Le Furet », montre encore la volonté de signification du romancier. La technique employée ne trouve-t-elle pas dans l'évocation de ce jeu sa justification ? « *Dans la vie, les objets jouent au furet avec les hommes. De l'un à l'autre, l'homme passe, a passé par ici, repassera par-là... Mais il n'échappe jamais à la corde...* »

Enfin, cette psychologie tentée du côté des choses donne souvent au récit un tou savoureux : peines de cœur, attentes, étreintes, projets de suicide et suicide effectif, objectivement décrits, sont désarmorcés du même coup du sérieux qu'ils impliquent. L'ironique distance oblitère l'émotion, la sérénité de l'espace modéré, le pathos du temps ; nous sommes bien au jeu du furet, excités et souriants, et ne sommes-nous pas aussi, comme dans la vie, actifs, résolus, quoique menés par les choses, mystérieusement ?...

JACQUES HOWLETT.

(1) Aux Editions du Seuil. 188 pages, 650 francs.

Marc Saporta.
Un néo-Robbe-Grillet.



René de Obaldia.
Un anti-Minou.

« Le Centenaire » par René de Obaldia

● *Un vieux schnoque baroque.*

« *JE suis un vieillard sec, un coup de trique à la face du ciel. Ni barbe ni moustache, mais des cheveux de premier communiant, légèrement enneigés, disposés en couronne.* » Ainsi se présente le héros du dernier roman de Obaldia: « Le Centenaire » (1). A vrai dire, il n'est pas tout à fait centenaire ; ses cent ans, il les aura dans treize ans, mais il est tellement sûr de les avoir que tout se passe comme s'il les avait déjà.

Par peur du gâtisme, pour garder une précision redoutable à sa pensée, pour s'obliger à une discipline salutaire, et surtout parce qu'il est bien évident que, si l'on meurt, c'est par manque de mémoire, le vieux schnoque achète des cahiers d'écolier qu'il couvre de son écriture. Il se remet sans cesse en mémoire. C'est le seul onanisme qui lui soit resté possible.

Ce qui ne signifie pas que l'aïeul inflige à son prochain son journal intime — « *sa thermogène, ses furoncles, sa température, ses couverts, sa Mésopotamie.* » Il entend seulement ne pas se perdre de vue : à cet âge, on perd tout, c'est bien connu. Le vieux ne raconte pas, il parle, il se parle, il nous parle. Il parle comme on amorce une pompe, et tout remonte, pêle-mêle, avec des bulles, des borborygmes, de brusques jets, de belles coulées d'eau, des paquets de boue, des hoquets, des silences. Et comme le vieux a décidé de se parler, de nous parler, à voix nue, rien ne sera camouflé de cette baroque résurgence enchevêtrant ce qui est, a été, sera, aurait pu être, pourrait encore être, en une succession de scènes, de réflexions, poèmes, anecdotes, discours, notes et notules, sur lesquels flottent des débris de dialogues, des phrases soudain claironnées par les fanfares de la mémoire et contemporaines de la « petite culotte courte ».

Chère vieille vague

Il faut d'abord remercier Obaldia : il nous propose un héros devenu littérairement rarissime, le Burgrave. Nous marchons sur les nymphettes et les faunets, les zazies, les minous, les lolitas, les lolitos. Plus rien ne nous est étrange, des angoisses métaphysiques consécutives à la première bouillie, des vertiges du morveux communiant, des aspirations bouleversantes du collégien torturé par ses boutons, de la miochette amoureuse de son pépé. Mais, précisément : nous ne savons plus rien des pépés. Obaldia lève enfin l'étendard d'une saine révolte, celle des vestiges. Qu'est-ce donc que cet animal extraordinaire dont on ne parle plus (est-il si dégoûtant ? en a-t-on honte ?) et qu'on appelle un « vieux » ? « Le Centenaire », c'est d'abord la réponse du berger à la bergère : la vieillesse renvoyant la balle à la jeunesse (et la plus jeune des deux...) c'est la contrepartie de Drouet. L'anti-Minou.

Ne nous attendons pas à l'exposé d'une sagesse bâtie au soir d'une vie, à l'inventaire des trésors d'une expérience. Ce centenaire a beaucoup vécu, comme il est naturel ; il a donc beaucoup à dire. Mais il est terriblement malicieux. Il porte son squelette avec une obstination guillerette, qui ne laisse pas d'inquiéter un peu. Son écriture ne tremble pas, elle danse, et *méfiez-vous de son écriture dansante.* Nous voilà prévenus.

Obaldia emploie la vieillesse au fignolage d'une révolte, d'une protestation active qui convainquent plus que celles de la jeunesse, dont la révolte se fonde surtout sur une soif d'absolu, une naïveté qui doivent beaucoup à l'ignorance, les chiots sont adorables quand ils gémissent ouah ouah, mais on sait bien, hélas ! que cette « maladie » des jeunes passe avec une toute petite dose de temps. Le centenaire, lui, a tout son temps, par devant par derrière. Il a même l'éternité devant lui.

Notre vieux schnoque, donc, par flashes (dont quelques-uns sont « back » — il faut bien que mon vocabulaire prouve que je suis dans le mouvement), ne nous cache pas ce qu'il pense du siècle qu'il achève de grignoter : « *Le brouillard, des feux, des signaux en déiresse. Partout l'incommensurable bêtise — les jugements* ». La surdité est bien commode, elle repose de la bêtise publique et permet, en obligeant les autres à répéter, de souligner combien ils parlent pour ne rien dire. Si seulement on pouvait faire la sourde oreille à la mort.

Il faut se rendre à l'évidence : le vieux schnoque n'arrête pas de *foudroyer nos habitudes*. De penser, de raisonner, de voir. Il est un scandale permanent. C'est dire qu'il est poète. Et grand poète. Il est permis de penser à Rimbaud (« *Les étoiles t'encerclent et pointent vers ton chef leurs*

(1) Ed. Plon, 241 pages, 690 fr.

JULES ROMAINS
de l'Académie française
HOMMES MÉDECINS MACHINES
La vie et la mort au temps des machines
Flammarion

vient de paraître
raymond aron
la société industrielle et la guerre
plon

LE NOUVEAU ROMAN

« ...Je réunis la documentation pour mon roman qui se passera dans une de salle de bains. »

épées incalculables, on entendait les bœufs forcer le crépuscule », etc., on voudrait tout citer), et à Lautréamont : « *Prospérité à l'Intrépide ! Au Mineur Ecarlate ! voici le Tenancier Clandestin, le Voyeur Serré, le Bailleur de Fonds, le Double Constipé, l'Observateur des Bornes liquides, le Séquestré Lapidaire, l'Edifiant Ramoneur, le Piqueniqueur des Deux, le Gentleman-Farmer, le Calcul Intégral, le Ramasse-miettes Forcené* », etc. Mais Obaldia a derrière lui une œuvre suffisamment importante (« Les Richesses Naturelles », « Tamerlan des Cœurs », « Fugue à Waterloo », sans compter son œuvre dramatique, « Le Défunt » et « L'Azote ») pour ne plus avoir de références, si glorieuses soient-elles.

Dans « Le Centenaire », la démarche poétique est essentielle au propos du livre : elle est fondée sur le tohu-bohu de la mémoire. Obaldia feint d'embrouiller tout — en fait, juxtapose, avec un savant irrespect qui devient la source d'un lyrisme violent, les divers éléments de son kaléidoscope. Ce méli-mélo qui donne l'apparence de la confusion, est le contraire de la confusion. Rien de plus précis que cette façon de jouer de toutes les possibilités d'un mot, d'une expression (tête de lard, tête de turc, tête droite, tête gauche, tête-à-tête, tête-à-têtes) de passer, avec une rapidité d'où jaillit la cocasserie, du sens propre au sens sale, du figuré au sans figure, au défiguré.

Si bien que, très vite, la jonglerie cesse d'être un jeu vertigineux (sans cesser d'être profondément réjouissante) pour devenir un exercice grave, quasi périlleux, semblable à celui des fous à marotte qui, sous le couvert de leurs grimaces, sortaient à leur roi ses quatre vérités.

Livre qu'on serait tenté d'avaler d'une traite, comme un vin de vigueur. Ce serait dommage. Sachons faire durer nos plaisirs. Il faut déguster « Le Centenaire » : c'est une gourmandise. Une récompense aussi : pareille lecture se mérite. Nous jouissons alors des minuties de la complicité.

JEAN-LOUIS BORY.

VIENT DE PARAITRE

EDITIONS

PRÉSENCE AFRICAINE

24-25. - Numéro spécial de PRESENCE AFRICAINE (tome I)

Premiers rapports et résolutions
2e Congrès des Ecrivains et Artistes noirs
Rome 25 mars - 1er avril 1959

1.200 fr.

En vente : 42, RUE DESCARTES, PARIS (Ve)
ODE. 57-69

● *L'automne d'une star.*

« Un Eté en Brière », par Paul Guyot.

LE « prière d'insérer » nous prévient d'emblée que le dernier livre de Paul Guyot : « Un Eté en Brière » (1), est une entreprise de « démystification ».

Qu'un journaliste doublé d'un romancier éprouve de temps à autre une légitime satisfaction à briser quelques idoles, voilà qui est fort louable. Ici, l'iconoclaste a pris pour cible la *star*. Non pas la vedette florissante, à l. pointe de son succès, au sommet de sa forme, mais l'actrice à peine vieillissante, à peine usée, qui vient juste de passer le cap : il y a quelques années, elle valait encore cinquante millions par film ; désormais, elle n'en vaut plus que quatre ou cinq. Il lui faut éviter d'aller à Saint-Trop', où triomphe l'Autre — la jeune rivale. Elle est sur le bord de la dépression nerveuse, mais ne veut pas encore s'avouer pourquoi. Elle est sans doute la seule à ne pas *savoir*. De façon plus ou moins hypocrite, elle rêve d'un bonheur calme et conjugal sans se dire — pour l'instant — qu'il ne lui reste plus rien d'autre à espérer.

Mais son mari, peintre de talent, a d'autres amours en tête. Les gens qui entourent la vedette n'adorent en elle qu'une certaine image du succès et de la beauté et ne tarderont pas à lui tourner le dos. Et l'héroïne elle-même commence à se demander si sa renommée — cent fois plus étendue sans doute que celle de son mari — n'est pas bien peu de chose auprès de la gloire d'un peintre.

Tout cela a pour toile de fond les manœuvres de quelques soldats américains armés d'un canon atomique, aux prises avec les habitants de la Brière, les menus faits divers du pays, où braconniers, ouvriers et gendarmes forment un petit monde pittoresque. Un j urnaliste, Hugues Laroche, qui ne sait plus très bien s'il reste là pour le canon ou pour la vedette, ou encore pour son plaisir, fait la liaison entre tous ces personnages divers, se moquant de chacun et surtout de lui-même, changeant de ton, de sujet et de style selon les circonstances, avec autant de détachement que d'ironie, de sorte que le lecteur finit par se demander si, à tout prendre, le livre de Paul Guyot n'est pas tout le contraire de ce que prétend le « prière d'insérer » : ...une agréable mystification.

Il est toujours dangereux pour un journaliste de choisir pour héros un collègue : la facilité de menace. Paul Guyot avait prouvé, avec « Les Bois du Nord », ce beau roman sur la décadence d'une certaine bourgeoisie, qu'il peut faire beaucoup mieux.

T. L.

(1) Ed. Calmann-Lévy, 302 p., 960 F.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

SAGAN
dans les
Cahiers des saisons

Le numéro d'automne des CAHIERS DES SAISONS, dirigés par Bernard FRANK et Jacques BRENNER, offre un sommaire qui déconcertera les beaux esprits férus d'écoles et de chapelles, mais réjouira tous les passionnés de bonne littérature : le premier acte d'une pièce inédite de FRANÇOISE SAGAN « UN CHATEAU EN SUEDE » voisine avec des poèmes de Michel BUTOR, Thomas MANN côtoie BALZAC, Alfred KERN et Angus WILSON retrouvent Jean-Louis CURTIS et Jean FREUSTIÉ.

Et les écrivains du « Journal de Bord » échangent en toute liberté des propos amers et plaisants sur l'actualité artistique.

JULLIARD

les Nouveautés

collection " J'AI VU VIVRE "...

Claude Orcival

J'AI VU VIVRE L'U.R.S.S.

● Au moment où d'importantes négociations conduisent le monde libre et le monde communiste à vivre côte à côte en bonne intelligence, ce livre constitue un précieux guide.

Claire Goll

UN AMOUR AU QUARTIER LATIN

● Deux mondes, deux conceptions du " Mal du Siècle " s'affrontent dans ce livre : la latine et la germanique.

collection " VOICI LA FRANCE "

Michel Ragon

LA PEINTURE ACTUELLE

● Un livre extrêmement documenté qui se lit comme un roman.

une nouvelle collection HORIZON LIBRE

dirigée par Max-Pol Fouchet

consacrée aux textes étrangers

LE LABYRINTHE DE LA SOLITUDE

par Octavio Paz

traduit du mexicain — L'âme du peuple mexicain.

LE RETOUR D'ANSEL GIBBS

par Fréderick Buechner

traduit de l'américain — Un livre qui passionne par ses péripéties et retient par sa hauteur morale.

DE LA LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

— un document implacable

LE PROCÈS DE NUREMBERG

Ses suicidés, ses pendus, la vie et la mort des seigneurs du nazisme

ÉDIT. BUCHET/CHASTEL

Une importante rentrée littéraire...

Jean Anglade
LE FILS DE TIBERIO PULCI.

"A la veille des élections législatives en Italie, Tibério Pulci, leader communiste, fait venir de Moscou, dans un but de propagande, son fils unique, Porfirio, demeuré dans la capitale soviétique pour y terminer ses études. Tableau de mœurs romaines auquel s'oppose la vision fugitive de quelques scènes moscovites, le tout brossé avec tendresse et humour, et beaucoup de vie."

(Nouvelles Littéraires)

Jacques Bureau
TROIS PIERRES CHAUDES EN ESPAGNE

"Je dirai aux membres des jurys littéraires qu'ils ont le devoir, absolu et sans appel, de couronner ce roman. Ensuite, s'ils ne m'écoutent pas, je les assassinerai tous. Je me consolerai facilement de mon petit forfait : je m'exilerai sur la Lune pour relire, dix siècles durant, TROIS PIERRES CHAUDES EN ESPAGNE."

ALAIN BOSQUET (Combat)

★

Paul Chaland
QUAND VIRGINIE PLEURAIT

C'est une histoire d'amour et une histoire de brigands qui pourrait se lire comme un conte. "Il était une fois une jeune fille nommée Virginie qui vivait nue sur un plateau désert de Provence". Et puis le brigand rencontre la jeune fille. C'est alors le roman de la vie, de notre vie, qui commence. Et soudain on est atteint au cœur, douloureusement.

★

Bernard Clavel
L'ESPAGNOL

Pablo, réfugié espagnol brisé par la guerre, arrive au printemps 1939 dans un village du vignoble du Jura. Peu à peu, il s'attache à cette terre qui lui redonne le goût de la vie, et met toute sa joie à la faire fructifier, poursuivant une œuvre de paix au milieu d'une guerre qui ne le concerne plus.

★

André Guillot
LA FILLE AUX ARCS-EN-CIEL

Gosses des rues diaboliques, commerçants effarés, clochards ironiques, tout le "petit monde" de la Ciboule, dépeint avec la verve savoureuse d'un Marcel Aymé, cherche à se débarrasser de Cécile, assistante sociale ingénue et extravagante.
"M. André Guillot mène l'histoire sur un rythme à bousculer un empire."

(Figaro Littéraire)

★

Claude Longhy
LE GOUT DES SOURCES

Avec un son neuf qui tranche sur l'œuvre déjà si riche et si humaine de Claude Longhy, ce roman raconte avec tendresse et retenue l'amour d'un homme de trente ans pour une adolescente à qui il révèle les vraies richesses de la vie et la poésie des forêts et des sources.

★

Alain Moury
L'AFFAIRE D'UNE NUIT

"Un début plein de promesses et d'autorité."
KLEBERT HAEDENS (Paris-Presse)
"La vie d'un couple où les dangers de la médiocrité, pourrait encore s'appeler ce livre dont les caractères sont admirablement dessinés. Il y a à l'arrière plan de ce livre un manuel, destiné aux femmes, des dangers à éviter auprès des hommes."
BERNARD GEORGE (Elle)

★

François Ponthier
LES BEAUX GESTES

"François Ponthier a su faire tenir, en deux heures fourmillantes, toute la complexité d'une destinée humaine."
RENÉ LALOU (Nouvelles Littéraires)
"On sent chez lui ce bonheur d'écrire, cette sorte de plaisir à raconter une histoire qui transparait à chaque ligne."
MATTHIEU GALEY (Arts)

★

Silvagni
L'EAU DU MARIGOT

Silvagni bouscule tout : le langage comme la bienséance. Il est chargé de cette dynamite : une vie d'homme jusqu'à la gueule... Il bouscule et il bouleverse, révélant l'écrivain le plus extraordinaire de ce temps.
"On pense à Cendrars et aux grandes pages africaines de Céline."
ROGER GRENIER (France-Soir)

★

Roger Stéphane
UNE SINGULIÈRE AFFINITÉ

L'histoire d'"une amitié quotidienne, faite de silences et de mystérieuses communications" qui lie pendant les quinze journées historiques de mai 1958, un avocat de gauche et un jeune homme désinvolte, étrangement détaché des événements qui bouleversent la France.

chez
Robert Laffont

Lettres

PHILOSOPHIE

Gabriel Marcel

● ***Musicien, dramaturge et philosophe itinérant, le maître de l'existentialisme chrétien est à la recherche d'une communion supérieure.***

EPRIS de musique au point que, jeune homme, il envisagea sérieusement de s'y consacrer tout entier; créateur d'une importante œuvre théâtrale, expression dramatique de ses vues métaphysiques ; grand lecteur de romans (il dirige chez Plon la collection « Feux Croisés »), Gabriel Marcel s'est imposé à l'attention des philosophes dès la parution en 1927 d'un ouvrage au titre insolite : « Le journal métaphysique », continué plus tard dans « Etre et Avoir », puis récemment dans « Présence et Immortalité » (1). Il n'est pas d'usage, il peut même paraître contraire à l'idée qu'on se fait de la méditation philosophique de la présenter ainsi sous la forme discontinue d'une pensée poursuivie au jour le jour, ancrée par conséquent dans l'existence de celui qui médite et sollicitée sinon informée par les événements qui affectent celle-ci. Une telle pensée qui ne se déploie pas d'emblée dans la sphère abstraite des concepts a pu être dite existentielle (notons qu'en cette année 1927 paraissait le livre de Heidegger « L'Etre et le Temps ») en ce sens qu'elle ne naît pas tout d'abord d'un effort pour dépasser son enracinement temporel et charnel, mais au contraire d'une fidélité à cette situation de l'être incarné à laquelle il faut ajouter, dans le cas de Gabriel Marcel, la dimension, si l'on peut dire, de l'immortalité.

Le bien-aimé

Un autre caractère de cette pensée liée à l'existence, c'est son essentiel inachèvement. Elle répugne naturellement au système, c'est-à-dire à l'arrêt, à la fixation en un tout constitué et définitif.

On a pu parler justement à son propos de philosophie itinérante (2), Gabriel Marcel lui-même a titré l'un de ses livres : « Homo Viator ». Il faut voir dans cette idée d'itinéraire bien plus qu'une méthode mais encore la condition même de l'homme : celui-ci est engagé dans un voyage que les déterminations historiques et la mort elle-même ne sauraient limiter. Métaphysique d'un voyage, entendons d'un voyage intérieur que creuse une perpétuelle interrogation, cette pensée que de très aventureuses pérégrinations outre-tombe ne rebutent pas, trouve dans le risque qu'elle accepte à la fois son ouverture, son tourment et sa fragilité.

En dépit de la conscience des conflits et des obstacles, la vertu d'espérance anime cet itinéraire, et la religion chrétienne à laquelle le philosophe a adhéré vers 1929 contribue à le baigner de confiance et d'amour. Aussi bien l'existentialisme chrétien de Gabriel Marcel ne présente-t-il pas à première vue l'allure résolue et progressiste de l'existentialisme de Jean-Paul Sartre. Schématiquement on pourrait avancer que si la vision de J.-P. Sartre est celle d'un mal-aimé, celle de G. Marcel est celle d'un bien-aimé. Ils n'ont pas la même expérience originelle du regard ; Sartre connaît le regard de l'être exposé et par suite sur la défensive, Marcel celui du regard confiant de l'être en sécurité. Le regard pour l'un est une prise, pour l'autre il est un don et une consolation. Sartre se tient à distance, il y gagne en puissante intellectualité, Marcel est dans une position d'abri, il y gagne en présence, penser pour lui n'est pas prendre une vue sur... c'est être avec, et la vie par excellence s'appelle consonance. Il y a chez Sartre une recherche de la vie authentique dans laquelle la lucidité joue un rôle éminent, il y a chez Marcel l'espoir d'une communion supérieure, d'une unité par-delà les conflits et les contradictions que la raison technicienne dénonce et qu'elle œuvre péniblement à résoudre, il y a chez lui, plus loin que les clartés partielles nées des exercices de la raison, l'espérance d'une lumière unitaire et l'idée d'une pensée poussant au plus profond des approches concrètes que leur plénitude et leur présence authentifient.

Problème et mystère

Il ne s'agit pas pour Gabriel Marcel de constituer un savoir objectif de type scientifique, il abandonne les *problèmes* aux techniciens et scrute quant à lui le *mystère*, c'est-à-dire cet ordre de questions comme l'existence, la mort ou l'immortalité où il y va de nous-mêmes dans la solution qu'on leur donne. Nous sommes engagés dans ces questions, et les aborder en termes objectifs, impersonnels, prendre par rapport à elles, une distance trop grande, ce serait les défigurer. La recherche philosophique ne tend donc pas à expliquer, elle se présente plutôt comme un dévoilement, comme une

(A.D.P.)

GABRIEL MARCEL.
Il ne s'agit pas d'expliquer.

thérapeutique de la vision. Tout se passe comme si, ayant des yeux et ne sachant plus voir, le penseur avait à purifier sa vision, c'est-à-dire à s'efforcer de retrouver un état d'accueil, de *disponibilité*.

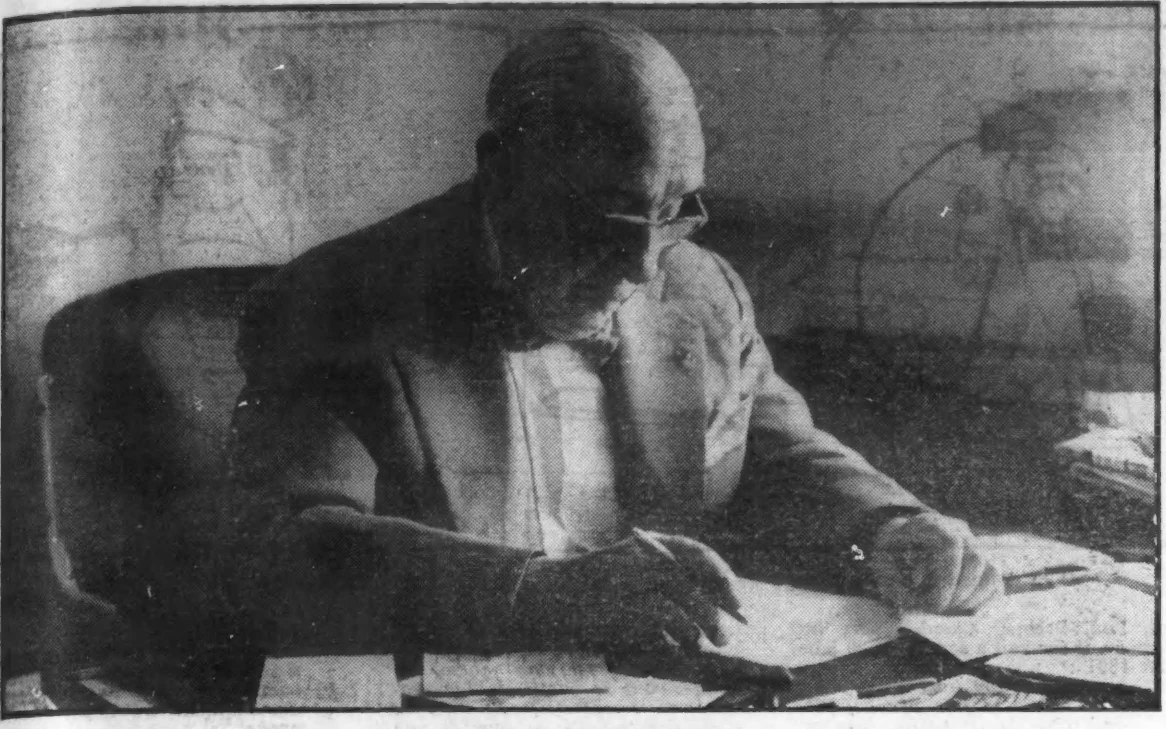
Qu'est-ce que cette disponibilité par laquelle nous participons à l'être ? Elle naît d'un effort de désappropriation, d'une exigence de non-possession, d'une libération par rapport aux acquisitions du matérialisme technique que guide le savoir objectif. Gabriel Marcel distingue en effet deux ordres : *l'être* et *l'avoir* dont on peut dire que l'un est vérité et amour, tandis que l'autre — quoi qu'il en soit de ses prestiges — n'est au mieux que vérité partielle et dégradée, principe d'aveuglement, d'éloignement, et procède des tendances égocentriques de l'homme. Bref, la vie, l'ouverture sont du côté de l'être, l'avoir c'est l'errance et la mort.

L'accumulation, la capitalisation dans l'ordre de l'avoir peut donner l'impression de la richesse, ce n'est en fait que pauvreté : la somme des vérités ne fera jamais la Vérité.

Inversement, la simplicité dans l'être correspond à la plus grande plénitude. Ce paradoxe est celui de l'amour, de la charité : je peux tout savoir sur un être sans pour autant le connaître vraiment, c'est-à-dire sans l'aimer, mais celui qui aime sait tout de l'autre sans l'avoir jamais appris. De plus, qui accumule dans l'avoir reste pauvre, car on n'accumule que des objets, et leur total n'est jamais exhaustif ; en revanche, qui

(1) Edités respectivement par Gallimard, Aubier, Flammarion (Homo sapiens).

(2) « Un philosophe itinérant : Gabriel Marcel », par Marie-Madeleine Dary, Flammarion, 350 pages, 1.475 francs.



Emile Servan-Schreiber.
Le droit de vote ne suffit plus.

donne tout par amour entre au royaume de la surabondance.

Nous voyons donc l'allure de cette pensée : elle tend à la vérité selon la ligne sensible et, pourrait-on dire, musicale d'un consentement et d'une détente intérieurs, elle est un appel à la lumière, une prière adressée aux Lumineux, une exigence jamais reniée mais qui doit tendre à s'oublier elle-même dans le mouvement de la nostalgie de plénitude qui l'anime. Elle est invocation et ouverture. Elle ne vise pas au triomphe temporel de l'homme : ce n'est pas un humanisme; elle se situe dans l'espérance d'une communion des âmes libérées, dans la chère patrie de la grâce et de la félicité. Il semble bien que dans son aboutissement extrême la philosophie de Gabriel Marcel dépasse la sphère du jugement, et que le mode de connaissance qu'elle évoque ressortisse à la poésie et à la mystique. Novalis, écrivant que la philosophie est un mal du pays, un désir de se retrouver partout chez soi, ne la définit-il pas dans son intention profonde ?

Trahison par en haut

Servie par une langue parfaitement maîtrisée, par le don incontestable d'aborder d'un œil neuf, et combien vivifiant, l'interrogation philosophique, cette œuvre très belle n'échappe-t-elle pas cependant aux hommes ? N'est-elle pas étonnamment démunie en face des problèmes de l'action ? Et cet existentialisme ne connaît-il pas des difficultés semblables à celles de l'idéalisme que par ailleurs il récuse ? N'est-il pas coupable de cette « trahison par en haut » dont le philosophe lui-même s'inquiète ?

Sans doute y a-t-il chez Gabriel Marcel l'idée, qui est aussi morale, d'un engagement absolu de la pensée à l'être, mais la contrepartie n'en est-elle pas un désengagement par rapport à l'Histoire ? J'invoque l'invisible et pendant ce temps le visible crie sa souffrance ou simplement se tait écrasé de misère. Pourquoi faudrait-il sacrifier à l'*être* tant d'hommes dont le plus grand malheur est d'*avoir* si peu ? L'essentiel, dit le philosophe, ne se possède pas. Certes ! mais à ceux qui ne possèdent presque rien que donnent les quelques privilégiés que la grâce a élus ? Une philosophie de l'amour, une philosophie de la communication avec autrui ne doit-elle pas au moins vouloir tout d'abord et concrètement la justice, le contrat raisonnable, et la véritable humilité n'est-ce pas enfin d'accepter les très quotidiennes médiations de l'*avoir* ?

J. H.

VOYAGES

« L'U.R.S.S. 28 ans après » par Emile Servan-Schreiber

● *Que lit donc, dans son coin, la servante de Kiev ? Et où est l'avenir de la liberté ?*

La première équipe de journalistes occidentaux autorisée à parcourir la Russie soviétique, fut, en 1931, une équipe française. Elle en rapporta un numéro spécial du magazine « Vu » : « L'U.R.S.S., cette inconnue ».

Vingt-huit ans après, cet été, l'un des membres de cette équipe est retourné en Russie pour y découvrir quel chemin cette grande inconnue avait parcouru à travers tant d'années de drames et de bouleversements. Il nous le montre avec la fidélité d'un appareil enregistreur. Mais ce qu'il ne comptait pas nous montrer, et que le lecteur découvre, en le suivant, c'est le chemin parcouru par l'auteur. Là est l'originalité, le fait révélateur de ce livre (1).

(1) Plon, 192 pages, 690 francs.

Son auteur est un produit et un pilier du capitalisme. Né avant le siècle il était, dès avant la guerre de 1914, un exemple de réussite « à l'américaine ». Ayant commencé à travailler à 16 ans dans une fabrique où, entre autres travaux, il devait ramasser les bouts de ficelle abandonnés pour en faire des pelotes, il était moins de dix ans plus tard à la tête d'un journal : « Les Echos ». Ce journal qui est, aujourd'hui, le vice-doyen de la presse française (après « Le Figaro ») défend depuis cinquante ans le libéralisme économique. Il est lu par les « patrons », et pour ainsi dire seulement par eux. Il cherche à les informer, à les aider. Il est en France ce qu'est le « Wall Street Journal » aux Etats-Unis. Un rouage de la machine du progrès capitaliste.

L'auteur du livre, directeur des « Echos », je me trouve en situation de le connaître aussi bien que possible, ou le moins mal possible : c'est mon père. Et si je me permets de présenter son livre à nos lecteurs, c'est que je suis sans doute mieux à même de mesurer ce que représente le bilan de ce deuxième voyage en U.R.S.S.

Une immense culture

En 1931, mon père concluait sa première enquête selon le schéma classique à l'Ouest, par ces lignes :

> *« Nous n'avons pas en France les mêmes raisons de renoncer au bénéfice de nos libres institutions. Elles ont leurs inconvénients, qui peuvent être amendés, car elles ne sont pas immuables, mais elles ont fait leurs preuves et ont permis jusqu'ici de faire face à toutes les situations, même aux plus tragiques.*
>
> *« L'accoutumance à un avantage finit par en faire perdre la notion. La « liberté chérie » fut surtout chantée par nos pères à l'époque où ils l'appelaient de tous leurs vœux. Aujourd'hui elle fait partie intégrante de notre existence et nous n'avons guère le loisir d'y penser. Mais il nous suffit de franchir les frontières de l'U.R.S.S. pour que notre amour atavique, un peu assoupi, se réveille à nouveau... irrésistiblement ! »*

Depuis, il s'est appliqué à défendre et à consolider cette liberté, convaincu de son efficacité supérieure. Il l'a fait, m'a-t-il semblé, avec un esprit ouvert — mais toujours à l'intérieur de ce cadre : le libéralisme économique.

Au cours d'innombrables débats, campagnes et articles, il a montré les vertus de la concurrence et du marché, face aux menaces et aux dangers de la « planification autoritaire ». Entre M. Pinay et les technocrates, il est avec M. Pinay.

Puis il retourne, à 70 ans, en U.R.S.S., et il regarde. Nous avons aujourd'hui devant les yeux le rapport de ce voyage.

Je laisse aux lecteurs du livre le soin d'y découvrir ce que le journaliste y a enregistré : la reconstruction des villes, le marché noir, l'état archaïque des routes et l'alignement imposant des Tupolev, l'intégration des Républiques musulmanes, la pratique de l'avortement, la comparaison du nombre des portraits de Staline et de Krouchtchev, les réponses d'élèves de classes élémentaires à des questions sur la France, etc. Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de mon père comme reporter.

Nous en arrivons à la liberté. Où en est le directeur du quotidien patronal et l'ami de M. Pinay ?

> « *J'ai connu,* écrit-il, *la génération sacrifiée. Je viens de faire connaissance avec celle qui commence à revivre. Elle est enfin sur le chemin des satisfactions du standard de vie, du confort, et du relâchement de l'étreinte policière.* »
>
> Mais surtout : « *J'ai touché du doigt ce que je considère comme l'essentiel de ce que les Soviétiques ont acquis depuis* 1931 : *une immense culture... la montée impressionnante de la culture, dans l'austérité,* de 200 *millions d'hommes.* »

Il a vu partout la passion d'apprendre. Les Universités, les Académies, les ingénieurs, les écoles du soir et parmi d'autres, cette jeune servante de Kiev :

> *« Un soir, j'étais dans un hôtel de Kiev, un peu en avance pour le dîner. La servante, peu débordée par le service, lisait un livre, debout.*
>
> *« Un roman de série noire, sans doute ? » pensai-je. Comme nous avions échangé quelques mots d'anglais : « Will you show me your book ? » lui dis-je.*
>
> *« C'était une brochure pour apprendre l'anglais en vingt leçons. Elle m'explique qu'elle fait les thèmes et les versions et qu'elle les envoie pour corriger à une école par correspondance. Le tout est gratuit, sauf la poste.*
>
> *« Hasard ? Exception ? Non, c'est là un cas normal dans un régime où l'étendue des connaissances est la seule issue pour gravir les échelons sociaux. La culture est à la fois passe-temps et gagne-pain.*
>
> *« Elle est aussi apaisement de la soif de connaissances et satisfaction d'amour-propre. Elle est une promotion morale et matérielle. »*

La planification

Et sans prendre appui sur aucune idéologie (il dirait : sur aucun préjugé) il cherche comment se produit, pratiquement, la promotion matérielle et culturelle de tout ce peuple. Il trouve d'abord, à la base, inévitable, *la planification* ; puis l'association de l'ensemble de la collectivité au déroulement du plan.

> *« L'exemple de l'U.R.S.S. doit nous inspirer, tout au moins dans l'art d'intéresser la nation entière et spécialement la jeunesse à la connaissance et à la réalisation du plan et à l'expansion en général. »*

Culture des masses, expansion planifiée, intérêt collectif. Le reporter ne s'arrête pas là, il s'engage dans la voie que lui ouvrent ses observations. Il y cherche la liberté, qui était en 1931 un fil directeur si solide pour les comparaisons et les jugements. Nous voyons alors sous nos yeux s'opérer une passionnante évolution :

> *« La liberté est fragile pour un individu comme pour un peuple, s'ils n'ont pas le moyen de la conserver.*
>
> *« Ce moyen peut-il être à lui seul le droit de vote, combien illusoire dans ses effets ?*
>
> *« Mieux que ce simulacre de puissance, l'instruction — la vraie, qui assure la culture et la technicité les plus étendues — est la garantie principale de l'indépendance nationale, et, par voie de conséquence, de la liberté de chacun. »*

Si l'avenir de la liberté n'est plus assuré en Occident par le seul droit de vote ; et si commencent à apparaître en Union Soviétique certains fondements d'un épanouissement nouveau de l'homme ; alors bien des choses sont remises en question et nous devons faire sur nous-mêmes un effort radical pour re-créer une société. Au soir d'une vie entourée de bonnes certitudes, mon père n'hésite pas à les mettre en doute, sans crainte, confiant dans un avenir où il voit « *l'Occident et l'U.R.S.S. travailler ensemble à la recherche d'un équilibre plus efficace et plus humain* ».

J.-J. S.-S.

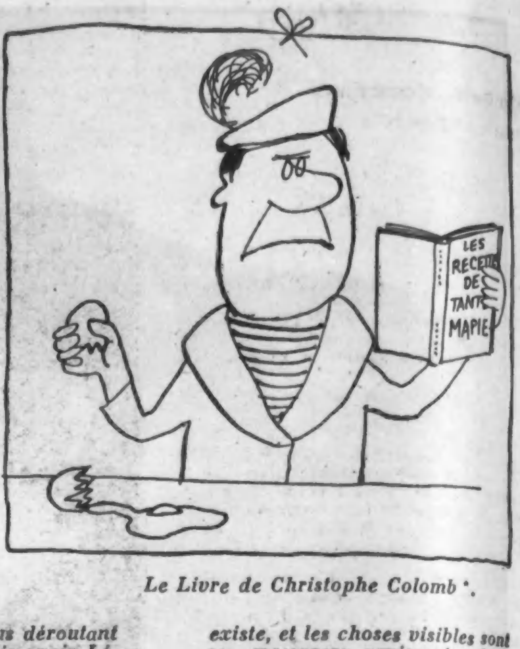
GENEVIÈVE GENNARI
journal d'une bourgeoise
Un roman qui a la présence d'une histoire vraie.
MADELEINE CHAPSAL (L'Express)
Un cri qui doit être audible pour tous.
JEAN CATHELIN (France-Observateur)
Je ne trouve pas de mots pour dire toute mon admiration pour certains cris absolument uniques.
M. DE DIEGUEZ (Combat)
Roman - 810 fr — GRASSET

TÊTE D'OR

Claudel jugé par ses contemporains

● *Maeterlinck : « Des routes qu'un joaillier fou a pavées de pierreries ». M. Claudel père : « La trame est puérile... Ton style n'est pas clair. »*

Le Pain dur ou Le partage de midi*.



Le Livre de Christophe Colomb*.

Il y a soixante-dix ans, un jeune diplomate de 24 ans écrivait un long poème dramatique et le publiait anonymement.

« *Il craignait avec cette littérature bizarre d'être mal noté dans la Carrière* » (1).

Cette semaine, c'est avec cette « littérature bizarre » que le très officiel « Théâtre de France » a inauguré son existence devant les plus officiels représentants de la République... et de la Carrière. En dépit du vœu de Jean-Louis Barrault, il y avait de l'habit et de la décoration jusqu'aux cintres.

L'œuvre, c'est « Tête d'or ». L'auteur, c'est Claudel.

Tête d'or*.

Lors de sa publication à la Librairie de l'Art indépendant, « Tête d'or » passa totalement inaperçue. Quelques mois s'écoulèrent avant qu'une brève note de Pierre Quillard, autre jeune auteur de la Librairie, signalât dans « Le Mercure de France » « *ce drame étrange et visionnaire* ».

La première critique de l'œuvre, on la doit à un fonctionnaire des Finances, Louis-Prosper Claudel, père de l'auteur. Il écrivait à son fils le 20 janvier 1891 :

« *J'ai lu ton livre :*

« *Je ne te fais pas compliment sur la 1re partie. Elle ne me plaît pas du tout.*

« *La seconde me paraît procéder d'une autre inspiration. Il y a dans la 1re mais surtout dans la seconde de très grandes beautés de style, un souffle vraiment poétique qui force l'attention et l'intérêt. D'aucuns passages m'ont paru admirables, d'autres... je m'abstiens de t'en parler.*

« *Voilà mon impression qui a été très forte, c.-à-d. très émue. Ton genre par alinéas ne me déplaît pas.*

« *Je serais bien aise de lire une critique sincère. L'affabulation, la trame me paraît puérile. La broderie est terne et monotone par places, elle brille, par endroits, par des éclats superbes. Ton style n'est pas toujours clair : les fautes d'orthographe fourmillent. Il y a des images empoignantes. Quoi qu'il en soit, je l'ai lu avec intérêt, d'un bout à l'autre. Je le relirai.* »

Silence et indifférence accueillirent la publication anonyme de « Tête d'or ». Silence voulu par Paul Claudel, « d'une modestie quasi divine » selon Pierre Quillard. Silence dont plus tard, dans ses « Mémoires improvisés », il convint cependant qu'il avait souffert, parce que, appartenant à cette « curieuse race » que sont les écrivains, il avait à la fois le goût « de la publicité et celui du mystère ». Du couvert de cette « modestie », Claudel avait d'ailleurs envoyé quelques exemplaires de « Tête d'or » aux grands littéraires de l'époque. Et ceux-ci ne s'y trompèrent pas.

Le Soulier de satin ou Le Père humilié*.

Dès le 21 décembre 1890, Maeterlinck lui écrivait :

« *Vous êtes entré dans ma maison comme une horrible tempête ! J'ai parcouru bien des littératures, mais je ne me souviens pas d'avoir lu livre plus extraordinaire et plus déroutant que le vôtre. Je crois avoir Léviathan dans ma chambre ! Etes-vous le comte de Lautréamont ressuscité ? Et « Tête d'or » est-elle la tragédie de Maldoror ? Il faudra me pardonner cette lettre. Vous m'avez donné tant de coups de marteau sur la tête ! Et je suis encore tout abasourdi comme un plongeur attaqué par un requin et je rends vos merveilleuses images par les oreilles, par la bouche et par le nez ! Il y a des moments où je vous vois au fond d'un cabanon matelassé, et puis vous faites un petit mouvement, vous dites un petit mot suivi d'un tel torrent de petits mots miraculeux que vous m'apparaissez subitement comme le plus grand poète de la terre ! Que faut-il croire et à quoi faut-il s'en tenir ? Je ne me possède pas encore. Il y a d'énormes poncifs, puis des passages qu'on dirait traduits d'Eschyle par Leconte de Lisle, puis de nouveau la zone immense des miracles ! Des routes qu'un joaillier fou a pavées de pierreries et qui mènent à l'échafaud ou sur la cime unique de l'âme...* »

Un immense besoin de bonheur

Maeterlinck devait, quoique sur un ton plus calme, confirmer cet enthousiasme dans deux lettres adressées à Albert Mockel dans les jours qui suivirent. Ce dernier allait à son tour écrire à Claudel une lettre où quelques critiques se mêlaient aux éloges. Claudel répondit à Mockel, et cette lettre est la seule, contemporaine de « Tête d'or », où il parle de son œuvre.

« *L'idée de ce livre,* écrit le poète, *est : dans la privation du bonheur, le désir seul subsiste. Situation tragique ! J'éprouve un immense besoin de bonheur et je ne trouve pas à le satisfaire parmi les choses visibles. Est-ce refus ou manque ? Mystère qui demande à être exploré avec la torche et l'épée. Là est l'unité de l'ouvrage ; la première partie est la conception du désir ; la seconde, le bond ; la troisième, la consécration (...).*

« *Rien ne m'a paru plus beau que la parole humaine ; c'est pourquoi je l'ai étalée sur le papier, rendant visibles les deux souffles, celui de la poitrine et celui de l'inspiration. J'appelle vers l'haleine intelligible ; le membre logique, l'unité sonore constituée par l'iambe ou rapport abstrait du grave et de l'aigu...*

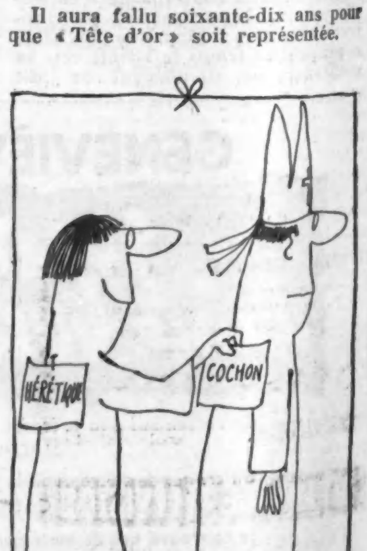
« *J'espère n'éprouver aucun désir de gloire littéraire. Je me tiens assuré que la religion traditionnelle est vraie de tous points. Mon seul effort sera de réveiller l'humanité de sa morne indifférence. La joie absolue existe, et les choses visibles sont ses messagers ravissants, dont il ne faut pas user grossièrement, comme les habitants de Sodome demandaient à se servir des anges...* »

Mallarmé (« *Le Théâtre, certes, est en vous* »), Henri de Régnier (« *Veuillez croire, monsieur, à toute ma sympathie et à de très spéciaux sentiments d'admiration littéraire* ») et Octave Mirbeau devaient être les autres grands admirateurs de « Tête d'or ». Mirbeau avait reçu le livre de Marcel Schwob et c'est à ce dernier que, ne connaissant pas l'auteur, il écrivit, en mars 1892 :

L'Annonce faite à Marie*.

« *Je vous renvoie précieusement « Tête d'or », j'ai lu trois fois ce drame heurté, violent, incohérent et génial ; je l'aime infiniment et l'admire avec passion. Les critiques ? Parbleu, je sais celles qu'on peut faire. Elles ne m'arrêtent pas un seul instant. Elles disparaissent emportées par l'énorme souffle qui anime l'œuvre tumultueuse et belle, « Tête d'or* ».

Il aura fallu soixante-dix ans pour que « Tête d'or » soit représentée.



Jeanne au bûcher*.

(1) Camille Mauclair, selon les « Cahiers Paul Claudel », I, auxquels nous empruntons les renseignements et citations qui suivent.

* Le théâtre de Claudel vu par Siné.

Le Repos du 7e jour*.

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 26...	21 h.	RIGOLETTO	Mercredi 28.	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
Mercredi 28..	21 h.	LE PALAIS DE CRISTAL PHEDRE - ETUDES	Jeudi 29	20 h. 45	ROMEO ET JULIETTE
Vendredi 30.	20 h. 45	LA TRAVIATA	Vendredi 30	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Samedi 31 ..		RELACHE POUR REPETITION	Samedi 31 ..	20 h. 45	LAKME
Dim. 1er nov		RELACHE POUR REPETITION	Dim. 1er nov.	14 h. 30	ROMEO ET JULIETTE

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● *M. Frey veut préserver 1.018.000 personnes de l'immoralité. — Marie Bell est contre le système P.T.T. — Armand Gatti a gagné un siècle en Chine.*

SANS autre préavis que des bruits avant-coureurs, cette semaine le Centre du cinéma a changé de directeur. M. Michel Fouré-Cormeray remplace M. Jacques Flaud, qui lui avait d'ailleurs précédemment succédé.

Tous deux sont fils de peintre. M. Michel Fouré-Cormeray, ancien compagnon de résistance du ministre de la Culture, avait dirigé le Centre de 1945 à 1952, s'attachant alors à soutenir les grosses productions. On lui doit la loi d'aide. En 1952, un autre septennat commençait, celui de M. Jacques Flaud, qui instituait, le 1er janvier 1954, la prime à la qualité. En cinq ans, il fut ainsi distribué 1 milliard 300 millions aux longs métrages et 1 milliard 800 millions aux courts métrages. Cette prime aida tous les nouveaux jeunes metteurs à faire leurs premiers pas. Pendant cette période, le cinéma français, qui était le quatrième du monde, est passé au second rang (promotion établie d'après le montant des contrats de location et des recettes rapatriées), et les recettes des films français à l'étranger, qui représentaient 15 % de la recette globale, atteignent maintenant 50 %.

Actuellement, chaque jour, les films français rassemblent deux millions de spectateurs. Un million en France. Un million hors de France.

M. Flaud a signé des accords d'échange avec plus de vingt pays. Son objectif était d'arriver à distribuer également à l'étranger nos courts métrages et nos films culturels, et à trouver un statut de collaboration entre le cinéma et la TV.

Cette tâche incombe désormais à M. Fouré-Cormeray, dont la nomination est, en fait, le prélude à un changement total d'organisation.

Le Centre était un organisme indépendant, avec son budget autonome, et dont le directeur était libre de ses décisions. Le dessein de M. Malraux est de transformer le Centre en une Direction générale administrative, dépendant du ministère, afin de fortifier l'autorité de l'Etat sur le cinéma. Ce changement de personnes est en réalité un changement de structures (la transformation devrait s'effectuer dans le courant janvier). M. Fouré-Cormeray, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, ancien préfet, a bien la formation administrative requise pour occuper un tel poste.

⁂

PREMIERE des décisions gouvernementales, cette semaine, l'interdiction aux moins de dix-huit ans, décrétée par le ministre de l'Information. On dit qu'il a voulu ainsi se venger du succès des « Liaisons dangereuses 1960 », dont il est le principal artisan, et empêcher le tournage des « Blousons Noirs », le futur film de Franju, en lui enlevant d'avance une partie de son public, exactement 1.018.000 personnes, difficilement reconnaissables à la porte des cinémas. Si l'on peut encore reconnaître les enfants de moins de seize ans, il est impossible de savoir si les jeunes gens qui se présentent à la caisse ont plus ou moins de dix-huit ans. Et la carte d'identité n'est pas obligatoire. Si cette mesure devait être sévèrement appliquée, les films ainsi interdits seraient tout simplement boycottés, car les exploitants, seuls responsables des infractions, refuseraient purement et

(Keystone)
MICHEL FOURÉ-CORMERAY.
Il faut fortifier l'autorité.

simplement ces films « pour ne plus avoir d'histoires ».

Mais un projet est à l'étude qui doit remettre en question et d'une manière mieux étudiée, toute la question des interdictions. En attendant, l'interdiction aux moins de dix-huit ans existera surtout comme une menace.

Menace qui ne pèse pas pour tout le monde. Le paradoxal Chabrol s'en réjouit :

> *« C'est très bien. Avant l'on faisait attention à ne pas choquer. Maintenant, on peut y aller. Vivement l'interdiction aux moins de quarante ans. Alors, on pourra vraiment tout dire. »*

⁂

SPECTACLE au contraire vivement recommandé à tous, « la Marie Bell » (comme dit R. Kanters page 36) a joué la tragédie, cette semaine,

(Charpentier)
ARMANT GATTI.
Il faut avoir de la santé.

comme on ne la joue plus nulle part. M. Malraux était content. Il a donné le signal des applaudissements, qui ont duré plus de dix minutes.

« Un moment suprême, comme après la générale du « Soulier de Satin », dit la Voix (on pourrait surnommer Marie Bell « la Voix », comme Jayne Mansfied est « le Corps »).

A la fois bohémienne et royale, elle porte des cothurnes de lamé et un pantalon de velours côtelé. Un bracelet d'or entoure sa cheville et de terrifiantes griffes recourbées lui servent d'ongles.

> *— Après un tel encouragement,* poursuit la Voix, *je vais essayer de donner un spectacle de tragédie régulièrement chaque jeudi, le jour de relâche de « La Bonne Soupe ». En ce moment, je répète « Bérénice ». Quelle vie ! Je n'ai plus le temps de rien. Le soir, j'en ai marre de Marie-Paule (1). Je mets ma perruque, ma robe et puis, ça y est, c'est parti : je suis Marie-Paule. Je pourrais évidemment me contenter de ce succès. Mais j'aime que ça remue, que le théâtre vive au lieu de ronronner. Et moi, par la même occasion. »*

Là, Marie Bell renverse la tête en arrière, en tirant une longue bouffée de cigarette. Elle fume comme un sapeur.

— Ce n'est pas mauvais pour la voix ?

Regard apitoyé signifiant : « Stupide, dicton populaire. Vous croyez tout ce que vous entendez. » Ou bien : « Est-ce que la fumée peut atteindre mon talent ? »

> *— Non, ce qui est mauvais pour la tragédie, c'est la routine. Pourquoi il n'y a plus de tragédiens ? D'abord parce qu'on ne leur apprend pas. Ensuite parce qu'on les enterre dans le fonctionnariat. Le Théâtre-Français, c'est le bureau des P.T.T. avec la retraite et la prime de bonne conduite. Aucune vraie nature ne se laisse embrigader dans ce régime. Les comédiens sont des fauves. Il ne faut pas les mettre en cage. Il faut qu'ils aient faim*

(Lipnitzki.)
MARIE BELL.
Il faut avoir faim.

> *de temps en temps pour bien rugir. Et puis, au Français, on joue une pièce tous les quinze jours. On entre en scène et l'on s'aperçoit que ce n'est plus le même Hippolyte que la fois précédente. Ainsi le veut une bonne administration, mais le théâtre ce n'est quand même pas de l'administration.*
>
> *Il faut risquer. Personne ne m'empêchera de jouer « Le Balcon » de Genêt. J'aimerais bien monter aussi « La Tosca ». Une pièce superbe. Seulement, j'ai peur que le public attende la musique. Alors, moi, pour le grand air... »*

Et la voix s'enfle, s'élève, éclate, la voix rit.

⁂

LE risque, cette semaine, c'est Jean Vilar qui le prend pour inaugurer comme il se doit son nouveau théâtre d'essai (2) (voir entretien, page 38). Il monte « Le Crapaud-Buffle », une des douze pièces encore inédites (3) et jamais jouées d'Armand Gatti, ce fascinant journaliste qui a traîné dans tous les coins du globe, et dans toutes les salles de rédaction de Paris.

Armand Gatti a trente-quatre ans. Les mots se bousculent dans sa bouche, quand il essaye de raconter sa très dramatique existence. Et ses mains décrivent dans l'air des gestes désordonnés. Cahotiquement, simplement, il décrit les événements qui le décrivent. A douze ans, il était déménageur. A quatorze ans, croque-mort. A cet âge-là, il lit Dostoïevsky, emprunté à la bibliothèque municipale de Monaco, dont il est originaire et il veut devenir poète. A seize ans, il est F.F.I., un des premiers dans le maquis de Millevaches. A dix-sept ans, il est déporté au camp de Lindermann et condamné à construire sous la mer un abri pour les sous-marins allemands.

> *« Je n'ai jamais pu m'habituer à saigner du nez et des oreilles en descendant. »*

Il descend pourtant chaque jour, jusqu'au moment où il s'évade et s'engage dans les Forces françaises.

> *« Là, je n'ai pas compris très bien le règlement. »*

Et il se retrouve rasé au fort de Tarbes.

La guerre est finie, il devient journaliste grâce à un ami d'enfance.

> *« Il n'était pas de la même classe que moi. Nous étions devenus amis parce qu'il reniait sa bourgeoisie en faisant des poèmes, et en crachant par terre. J'ai travaillé dans beaucoup de journaux, mais depuis dix ans, parallèlement, j'ai écrit presque toutes les nuits. J'ai une très bonne santé. Je voulais arriver à traduire au théâtre cette expérience incommunicable de l'univers concentrationnaire et je n'y parvenais pas. Je me disais : ou bien c'est l'expérience qui ne peut pas se traduire, ou bien c'est moi, ou bien c'est le théâtre. Alors, en cherchant, j'écrivais à côté d'autres pièces pour maîtriser le théâtre. J'en ai écrit onze comme cela. Et puis, je suis allé en Chine. J'ai vu le théâtre chinois. Cela a été formidable. J'ai gagné dix ans, un siècle. J'ai eu la preuve que ce que je cherchais pouvait exister. En tout, ce dont je suis sûr, c'est que personne n'y était encore arrivé. La scène de « Grandeur et misère du IIIe Reich », c'est du toc. Même Brecht n'a pas su. J'espère que l'on comprendra ce que j'ai voulu faire dans « L'Enfant rat ».*

Gatti se débat dans la douloureuse expérience dont il se sort à peine. Il a écrit un livre dont le titre est à lui seul un « prière d'insérer » : « Bas-relief pour un décapité ». Il ne le laisse pas encore publier. Il va tourner un film, comme auteur metteur en scène. « L'Enclos n° 3 », l'histoire de deux détenus à Mauthausen, enfermés dans une cellule pour une nuit. Si, au matin, l'un des deux est mort, l'autre aura la vie sauve. Il faut qu'ils s'entretuent...

Parmi les pièces de Gatti, figure encore « Le Nombre ci-gît », histoire d'un soldat qui fusille un homme chaque jour pour se prouver son existence. Bientôt, il en fusille deux par jour, puis trois. Puis il lui faut fusiller à chaque minute, à chaque seconde. L'univers de Gatti est souvent démentiel, horrible. « Le Crapaud-Buffle » est plus poétique. Une légende inca sert de base à une satire politique. Pièce écrite il y a quatre ans, Gatti précise que toute ressemblance avec l'actualité est fortuite.

⁂

TOUTES ces créations théâtrales, beaucoup de nouveaux films dont vous parlent Denis Vincent et René Guyonnet, pages 36 et 37, une actualité parisienne débordante, empêchent J.-F. Chabrun de vous raconter sa visite à la Galerie Charpentier. Il le fera la semaine prochaine.

MICHELE MANCEAUX.

(1) Son rôle dans « La Bonne Soupe ».

(2) Théâtre Récamier.

(3) Bientôt aux Editions du Seuil.

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
37, rue Caumartin OPE. 81-50
POUR la PREMIERE FOIS à PARIS
LE CHEF-D'ŒUVRE DE
LUCHINO VISCONTI
OSSESSIONE
« LES AMANTS DIABOLIQUES »
V.O.

DÉPANNAGE TÉLÉVISION
A DOMICILE DANS LA JOURNÉE
Paris - Banlieue - Dimanches & Fêtes
TÉLÉ-ENTRETIEN PRO. 35-57

BIARRITZ V.O. (Champs-Elysées) ● V.O. LA ROTONDE V.F. (Hauts-parleurs individuels) (Salle climatisée - on peut fumer) ● LA ROYALE V.F. (place Madeleine)
un film de SERGE BONDARTCHOUK
Le Destin d'un Homme
CINEDIS
FESTIVAL INTERNATIONAL de MOSCOU GRAND PRIX

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac :

● ***Je me trompe de chronique. — La boxe : C'en est trop !... — « La Règle du jeu » : nos plaisirs nous dénoncent. — Lorjou : un bruit de fourchette.***

TOUT au long de la semaine, et jusqu'à la soirée de samedi, je fus ce héron au long bec qui fit d'abord le difficile. Il côtoyait une rivière, moi le programme de la Télévision française, et chaque jour je soupirais : « Il n'y a pas là de quoi nourrir une chronique, attendons demain... » Mais aujourd'hui était pire qu'hier.

Nous eûmes bien, vendredi matin, Jean Desailly. Je ne puis célébrer Jean Desailly chaque semaine, quelque cœur que j'y mette. Le soir de ce vendredi, comme j'étais à table, j'entendis à travers la porte retentir dans le salon une voix sèche que je reconnus aussitôt. Grands dieux ! Bidault à Malagar ! Je me précipitai, juste à temps, pour voir le petit homme, à l'échelle du petit écran,

(A.P.)

GEORGES BIDAULT.
Grands dieux !... à Malagar !

trancher (il ose trancher encore !) de cette voix qui demeure cassante, comme du temps où il cassait tout. Et la merveille est qu'il s'en prenne au raccommodeur... Mais pardonnez-moi : je me trompe de chronique.

⁂

BIDAULT disparu, j'étais résolu à tout avaler, et même cette opérette de Willemetz et Messager : « Passionnément ». Un film de Hitchcock devait suivre, qui me consolerait de tout. Ce petit écran, quel filtre redoutable ! Il ne laisse rien passer de la vulgarité d'une œuvre. La bêtise de « Passionnément » grouillait là sous nos yeux, énorme, presque obscène. Voilà donc ce qui assurait la digestion d'un certain public en 1928 (si pareil à un certain public de 1959...). Enfin, me disais-je, il va y avoir Hitchcock.

Eh bien, non : ce fut de la boxe qu'on nous servit. Il est vrai qu'il s'agissait du championnat de France. Un noir, prénommé Michel, mit à mal un blanc, prénommé Marius. Au premier regard, j'avais prévenu ma famille attentive : « Le noir gagnera. » Il gagna en effet, après un combat qui ne fut pas longtemps douteux. Et quand Michel eut gagné, il embrassa

(Press-Sports.)

MICHEL DIOUF.
Marius a perdu.

de tout son cœur ce qui restait de Marius et prononça quelques paroles dans son langage à lui, dont je ne pus saisir que ceci : « On dit que je ne suis pas très intelligent... » Et un gentil sourire illuminait cette sombre face martelée. Là-dessus la speakerine (je cherche sans le trouver l'équivalent en français de speakerine) nous annonça froidement qu'il n'y aurait pas de Hitchcock, et le plus fort fut que le journal télévisé nous transporta dans la seconde à Bruxelles pour assister à un autre combat de boxe ! C'en était trop. Je résolus dans mon cœur de déclarer la guerre à cette télévision, que j'étais las de porter aux nues...

⁂

MAIS samedi soir, je fus désarmé. Quel beau programme ! Le filtre joua encore cette fois pour le triomphe de l'innocent Labiche. Si « La Station Champbaudet » n'a guère surmené la cervelle du téléspectateur moyen, la preuve, du moins, en est faite : Labiche, un peu simplet, n'est jamais vulgaire. Et certes des acteurs vulgaires eussent pu donner le change ; on ne saurait être les farceurs d'une farce plus finement que ne le furent Claude Nicot et Mme Frédérique Ruchaud et tous les interprètes de « La Station Champbaudet ».

⁂

NOUS n'avions pas fini de rire que Jean Renoir apparaissait en « Gros Plan ». Je n'en avais vu aucun depuis celui d'Albert Camus : cette fois-ci, le naturel de Jean Renoir sauva tout, bien que ce naturel

(Bernand.)

JEAN RENOIR.
Le naturel sauve tout.

jouât dans l'artifice : le « Gros Plan » tel que le conçoit Pierre Cardinal appellerait certes des réserves. Ce fut tout de même excellent. Non que je fusse d'accord avec Jean Renoir : il a beaucoup trop flatté pour mon goût ses cadets, les approuvant de pratiquer la « démystification ». Il paraissait donner au mot le même sens qu'eux. Si je rencontre un jour Jean Renoir, que je n'ai pas le plaisir de connaître, je m'efforcerai de lui montrer où sont les mystifiés de l'ère atomique. Je l'obligerai à convenir de ce qu'a de trop simple son idée qu'il suffit d'ouvrir des fenêtres...

Mais laissons cela : il y a ce que dit Jean Renoir et il y a ce qu'il fait et qui est admirable. Le plus rude coup qui ait jamais été asséné à une certaine grande bourgeoisie, c'est la partie de chasse de « La Règle du Jeu », que nous avons revue hier soir. Notre férocité bourgeoise éclate ici ; il s'agit pourtant d'un documentaire. Ces dames et ces messieurs, tous d'une élégance stricte, qui guettent le fusil en main l'innocent gibier débusqué par une armée de rabatteurs en blouse blanche, appartiennent bien à la même espèce ; celle qui applaudit aux massacres de juin, en 1848, aux massacres de 71, celle qui voulait maintenir au bagne un Juif innocent. Ne protestez pas que ce n'est pas du même ordre : nos plaisirs nous dénoncent.

⁂

« LA DAME DE SHANGAI ». Je n'avais point vu ce film célèbre d'Orson Welles. Mais qu'ai-je vu au cinéma ? Quelle commodité que ce morceau de bravoure servi à domicile, pour moi qui n'ai jamais pu me mettre au rythme d'aucun film, qui m'attarde à m'interroger sur les raisons des violences qu'on me montre, et qui, dès le début, perds le fil de l'histoire ! Chez moi, je puis sans vergogne interroger un entourage patient et respectueux : « Qui a tiré ? Pourquoi veut-il le tuer ? Est-ce la même femme que tout à l'heure ? » L'indifférence à l'histoire, même quand on a compris, naît du manque

(R.T.F.)

CATHERINE LANGEAIS SPEAKERINE.
Pas d'équivalent en français.

absolu de crédibilité. Tout ici relève de la série noire la moins évoluée. Quant aux prouesses techniques, elles me touchent peu.

⁂

« PLAISIR DES ARTS ». Aucun plaisir à entendre le peintre Lorjou, non seulement parler, mais manger. Que lui-même demeure invisible n'arrange rien : ce bruit de fourchette (ou de mastication ?) soulève le cœur. Lorjou a sans doute raison d'attacher de l'importance à ce qu'il peint, mais il a grand tort d'en attacher à ce qu'il dit.

FRANÇOIS MAURIAC.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters :

● ***Une nécessité pour l'amateur de théâtre : voir Marie Bell dans « Phèdre ». Un plaisir : voir Franca Valeri.***

MME MARIE BELL est une des très rares actrices qu'on a parfois envie d'appeler « la Marie Bell », comme on dit d'une chanteuse « la Malibran » ou « la Callas » : et c'est bien à une interprétation vocale et plastique du rôle de Phèdre plus qu'à une représentation de la tragédie de Racine que nous sommes conviés (1).

La tragédienne est superbe : elle a la beauté de la voix, celle de l'attitude et du geste ; elle module le rôle avec autant de science que d'émotion, elle en marque avec tact et avec force les articulations et les revirements, elle passe avec une aisance royale d'un bout à l'autre d'un registre très étendu, elle est pathétique, elle est vivante. Parfois, on voudrait lui demander pourquoi ce brusque changement de débit ? Pourquoi soulignez-vous tel mot ? Etes-vous sûre de telle attitude ? Mais ce sont de brèves incertitudes balayées par de grandes joies, et on a envie de dire du jeu de Mme Marie Bell ce que Marcel Proust disait de celui de la Berma dans le même rôle : on ne le voit plus, ce n'est plus qu'une fenêtre qui donne sur un chef-d'œuvre.

La réduction de la tragédie de Racine à un rôle, à un personnage, peut se soutenir : Phèdre n'a affaire en réalité qu'à ses dieux, le Soleil et Vénus. Dans les pages très remarquables de ses « Recherches dialectiques » qu'il consacre à « Phèdre » et à sa mise en scène (p. 195 - 210), M. Lucien Goldmann note que l'on peut jouer le *mélodrame* d'Hippolyte et d'Aricie, le *drame bourgeois* de Thésée ou la *tragédie* de Phèdre, cette dernière solution étant évidemment la bonne.

Comme Massenet

On a malheureusement l'impression que si Phèdre est seule ici, ce n'est pas concerté. Tous les rôles principaux sont tenus par d'anciens acteurs de la Comédie-Française auxquels l'estimable mise en scène de M. Raymond Gérome n'a pas réussi à faire perdre l'habitude de jouer chacun pour soi. M. Chevrier est le meilleur parce que son Théramène est convaincu, mais le Thésée de M. Dacqmine ne l'est guère, et Hippolyte n'a aucune chance de rencontrer Phèdre: Mme Bell joue la tragédie, et M. Paul Guers a l'air d'être au cinéma avec son Aricie.

Le décor ne paraît pas très heureux, et l'idée de ponctuer la pièce et le monologue de Théramène avec une musique concrète de M. Pierre Schaeffer est une idée aussi vaine et aussi snob que pouvait l'être en 1900 celle de commander une musique de scène à Massenet. Et pourtant, toutes ces réserves ne doivent pas prévaloir contre une nécessité pour l'amateur de théâtre, celle de voir Marie Bell dans « Phèdre ».

⁂

La compagnie Jacques Lecoq présente ce mois-ci à l'Alliance Française un intéressant spectacle de mime. On y explore avec beaucoup de persévérance les possibilités de l'expression corporelle. Mais dans le choix de ses arguments, M. Lecoq est mieux inspiré quand il va du côté de chez Tintin que du côté de chez Kafka.

⁂

Seule pendant près de deux heures, sans accessoires, sans changer sa petite robe noire, Mme Franca Valeri (2) fait surgir sur la scène vingt silhouettes de femmes, rien qu'en disant et en mimant de courts monologues. Cet art est au théâtre ce que le dessin est à la peinture, mais que ces croquis intelligents et malicieux de femmes du peuple ou de la petite bourgeoisie sont justes ! Quelle vérité dans l'observation ! Quelle précision et quel humour aussi dans le trait !

ROBERT KANTERS.

(1) Théâtre du Gymnase, le 22 octobre et sans doute d'autres jeudis plus tard dans la saison.

(2) Petit Théâtre de Paris.

CINÉMA

La critique de Denis Vincent :

● ***« Le Destin d'un homme » : une complainte populaire soviétique.***

MIEUX qu'un documentaire ou qu'une étude statistique, « Le Destin d'un Homme », interprété et

PATRICIA HIGHSMITH
Une romancière "cruelle et immorale"
EAUX PROFONDES
MONSIEUR RIPLEY
L'INCONNU DU NORD-EXPRESS
COLLECTION "TRADUIT DE"
CALMANN-LEVY

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
100e
ONCLE VANIA
de TCHEKHOV
par la
Compagnie Sacha PITOEFF
BAL. 00-87

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

7e MOIS D'EXCLUSIVITE
DRÔLE DE DRAME
URSULINES
10, r. Ursulines (5e)
de Marcel CARNÉ

LEE REMICK DANS « AUTOPSIE D'UN MEURTRE ».
Une petite Américaine allumeuse.

(Lipnitzki.)

FRANCA VALERI.
Une petite Italienne malicieuse.

réalisé par Serge Bondartchouk, épi d'or au Festival de Moscou, exprime ce par quoi le Soviétique moyen ressemble et diffère de l'Occidental moyen (1).

Le ton d'abord. Grave, sans trace d'humour, non pas impudique à proprement dire, mais ne craignant point de tracer à gros traits des sentiments simples, forts et universels. L'amour, la peur, la faim, la douleur, la guerre sont là tout crus, comme dans une complainte populaire.

L'homme qui raconte son destin est un menuisier de Voronej, bien grand, bien fort. Quoi de plus simple que d'aimer sa gentille petite femme ? Et ses enfants ? Et d'être fier de son aîné qui est si doué pour les mathématiques qu'il deviendra capitaine, alors que papa restera toujours deuxième classe ? Et quoi de plus naturel que d'avoir le cœur déchiré lorsqu'il faut s'arracher à ce bonheur paisible parce que la guerre a éclaté ?

La guerre. De quel poids elle a pesé sur le peuple russe, quelles cicatrices elle a laissées dans son âme, il n'y a guère de films qui ne nous renseignent sur ce point.

L'homme est un simple soldat. Il sera fait prisonnier. Quoi de plus universel, hélas ! que la souffrance des captifs, le sadisme des geôliers, la misère des camps. Il réussit à s'évader. La guerre se termine. Mais de sa ville, de sa maison, il ne reste que ruines. Sa femme et ses enfants ont été tués dans un bombardement, son fils aîné est mort au front. Alors, l'homme, dépossédé de tout ce qui donnait un sens à son humble vie, adopte un tout petit enfant, orphelin de guerre. La vie recommence. Voilà.

Cela est bien longuement dit. Quelques plans évoquent, dans leur lyrique majesté, les meilleurs moments du cinéma russe. Celui où l'homme, évadé, se réfugie dans un champ de blé et où la caméra, prenant soudain de la hauteur, surplombe la houle d'une mer d'épis. Celui, plus original, où l'homme captif marche vers le bureau du commandant du camp et où la haute cheminée du four crématoire se profile, crachant sa fumée noire sur un ciel quadrillé de barbelés. Mais la technique et le rythme du récit, comme de certaines images, relèvent d'une forme dépassée depuis plus de quinze ans par les cinémas occidentaux. M. Bondartchouk ne nous fait grâce de rien et semble ignorer l'ellipse.

La vertu de la sincérité, jointe à cet art inné du cadrage que les Russes ont manifesté dès leurs premiers films, est telle cependant que quelque chose se brise dans le cœur et se serre dans la gorge devant ces visages, devant ces regards où toute la misère et toute la tendresse du monde semblent réfugiées.

DENIS VINCENT.

(1) Biarritz, Rotonde.

La critique de René Guyonnet :

● *« Deux hommes dans Manhattan » : comment on rate un film américain. — « Autopsie d'un meurtre » : et comment on le réussit.*

COMMENT faire un film américain ? Depuis Astruc, la jeune génération des réalisateurs français tente de résoudre ce problème. Jean-Pierre Melville, nouveau Christophe Colomb, a essayé la solution la plus simple : il est allé faire un film à New-York.

L'idée, semble-t-il, n'était pas mauvaise, puisque « Deux hommes dans Manhattan » (2) est à bien des égards un « film américain ». Il y a la forêt des gratte-ciel new-yorkais, le quadrillage lumineux de leurs fenêtres, les grosses voitures silencieuses dans les rues sombres bordées d'immeubles de brique à petit perron, les néons enchevêtrés, les call-girls, les strip-teaseuses, le whisky, et puis le refus de l'émotion et des effets faciles, la fameuse « sobriété », les personnages désabusés, seuls, durs, égarés dans un monde trop grand, errant dans un labyrinthe où ils croisent d'autres personnages pareillement seuls, avec lesquels les échanges sont aussi brefs qu'illusoires.

Ainsi, incontestablement, Melville a ramené quelque chose de son voyage en Amérique — et des films américains qu'il a vus : une vision personnelle de Manhattan, un ton, une atmosphère à travers quoi passe une certaine vision du monde.

L'étonnant est que cette vision du monde arrive à passer malgré la faiblesse du scénario. Car autant les images et les bruits sont, dans « Deux hommes dans Manhattan », intéressants, autant la dramatisation est simpliste.

(2) Marignan, Français.

Les deux hommes sont deux journalistes, un rédacteur de l'A.F.P. et un photographe de « France-Match » et, dans Manhattan, ils sont en quête du délégué français à l'O.N.U., qui a disparu. « Cherchez la femme », leur dit la secrétaire lesbienne. Et les voilà courant d'un coin de la ville à un autre, puis s'affrontant au nom de deux conceptions du journalisme, l'une noble, l'autre basse, et après s'être boxés, courant de nouveau, l'un après l'autre. Le photographe qui vit dans les « bas-fonds du journalisme » finit par avoir lui aussi un noble sursaut national et il jette dans un égout les photos compromettantes qu'il a prises. La mémoire du délégué français à l'O.N.U. est sauve, et le spectateur se dit qu'après tout, Aurenche et Bost ont quelquefois du bon.

Ce que les jeunes réalisateurs français ne devraient pas oublier quand ils s'inspirent des modèles américains, c'est le soin et le souci de réalisme avec lesquels sont bâtis les scénarios de ces films.

Un souci permanent

Il se peut, par exemple, qu' « Autopsie d'un meurtre » (« Anatomy of a Murder ») (3) lasse le spectateur français, ou même l'irrite par son souci du détail au besoin scabreux, mais quelle vigueur dans la construction de Wendell Mayes, quelle précision dans le dessin des personnages !

Manifestement, ce qui a tenté Preminger dans le best-seller du juge Robert Traver, d'où le film est tiré, c'est la possibilité qu'il lui offrait de reconstituer le *spectacle* qu'est un procès à l'américaine, mais à partir de là, son souci permanent a été de reconstituer ce spectacle dans sa *vérité*.

Le choix de l'avocat Joseph Welch pour tenir le rôle du juge s'explique certes par la publicité que lui a value son duel avec McCarthy, mais seulement parce que cette publicité faisait de lui un interprète possible. Profondément, ce que Welch a apporté à Preminger, c'est moins un atout publicitaire que son personnage même de juriste imprégné pendant plus de trente ans de l'atmosphère des tribunaux. Il n'est que de voir les longs plans dans lesquels Preminger décrit l'arrivée du juge au tribunal, canne à la main et œillet à la boutonnière, pour comprendre sa joie de montrer un authentique spécimen de l'espèce homme de loi.

(3) Madeleine, Mercury.

Par k.-o.

L'affaire retracée par « Autopsie d'un meurtre » se prêtait tout à fait à une dissection des méthodes de la justice américaine.

L'accusé est un lieutenant meurtrier d'un barman qui a violé sa femme. Moralement, son crime peut avoir une « justification ». Mais il lui faut aussi une « excuse légale ». La tâche de l'avocat sera donc de montrer que son client possède l'une et l'autre, c'est-à-dire d'établir d'une part que la jeune femme a bien été violée et d'autre part, que le mari n'était pas en possession de toutes ses facultés à l'instant du crime. Cette démonstration elle-même ne se fera pas dans l'abstrait, mais devant un jury, c'est-à-dire devant douze hommes et femmes ignorants des subtilités juridiques et dont il faut influencer le jugement par tous les moyens, même en posant au témoin des questions irrecevables. *« Comment les jurés peuvent-ils oublier ce qu'ils ont entendu ? »* demande l'accusé à son avocat. *« Ils ne peuvent pas »*, répond ce dernier.

Le procès prend ainsi, devant les jurés-arbitres, l'allure d'un affrontement accusation-défense aussi dramatique qu'un match de boxe, et lorsque à la fin, la défense l'emporte, c'est littéralement par k.o. Ce langage sportif donne le ton d' « Autopsie d'un meurtre » : le débat ne s'élève pas au niveau des grands principes, il est prosaïque, à ras de terre, mais il est toujours vrai, lucide, concret, vivant.

La vérité du spectacle juridique se complète d'une admirable vérité des personnages. Il n'en est pas un, même parmi les simples témoins, qui ne soit caractérisé avec la plus grande précision — par son physique, son accent, ses manies, son comportement. Il faudrait pouvoir parler de chacun dans le détail. Retenons simplement l'accusé, le lieutenant Manion, et sa femme, Laura : elle, petite Américaine désœuvrée, irresponsable, inconsciente, allumeuse, amorale, prête à tomber amoureuse de l'avocat de son mari et restée avec ce dernier seulement par veulerie ; lui, sans grand sens moral non plus, mais plus intelligent, plus amoureux, jaloux, content de voir sa femme s'habiller de façon provocante, mais furieux dès qu'un homme s'intéresse à elle. Sans un retour en arrière et sans une tirade, toute leur histoire est reconstituée en quelques interrogatoires.

RENÉ GUYONNET.

ENTRETIEN

Les nouveaux débuts de Jean Vilar

● ***Les jeunes auteurs ont dit adieu à Jeanne d'Arc, à Andromaque et à l'amour.***

L'Express. — Vous inaugurez cette semaine votre règne au théâtre Récamier avec « Le Crapaud-Buffle », d'Armand Gatti. Depuis huit ans que vous êtes au T.N.P., les seules pièces contemporaines que vous avez présentées ont été « Nucléa », de Pichette, et « La Mandragore », de Vautier. Pourquoi, dans l'intervalle, n'en avez-vous pas monté d'autres ?

JEAN VILAR. — Uniquement à cause de la taille de l'instrument dont je dispose : l'énorme Palais de Chaillot. Non pas parce qu'il y a 2.600 places, mais parce que le plateau est trop large. Toutes les pièces — françaises ou étrangères — contemporaines, si elles n'exigent pas toujours la confidence, demandent des plateaux dont les dimensions ne soient pas aussi vastes que celles de Chaillot. On aurait pu y monter des œuvres contemporaines, mais on aurait à coup sûr démoralisé leurs auteurs : soit par échec, soit parce que tout bonnement ils n'auraient pas reconnu leurs œuvres.

La peur du ridicule

— Comment se fait-il que vous montiez alors à Chaillot la pièce de Gabriel Cousin, « Fukuyu-Maru » ?

J. VILAR. — Depuis que nous sommes sûrs d'avoir au Récamier un théâtre à la mesure des pièces contemporaines, j'ai lu depuis avril un très grand nombre de manuscrits. Beaucoup plus qu'avant. En ne pensant d'ailleurs qu'à constituer un répertoire pour ce nouveau théâtre. C'est ainsi que j'ai découvert la pièce de Cousin qui, par miracle, peut parfaitement être montée à Chaillot. A la vérité, quand on veut monter des œuvres de jeunes, on en trouve.

— Et votre public, comment croyez-vous qu'il va réagir à des pièces nouvelles? Votre public fidèle, votre public des Associations populaires, allez-vous lui faire digérer le Cousin entre un Musset et un Shakespeare ou pensez-vous qu'il va réagir ?

J. VILAR. — C'est mon devoir de mettre le public populaire en rapport avec la jeune littérature dramatique, dans ses vertus comme dans ses excès. C'est vers quoi je voudrais orienter désormais ce théâtre populaire. Bien sûr, cela n'a pu se faire du jour au lendemain. Maintenant, cela est.

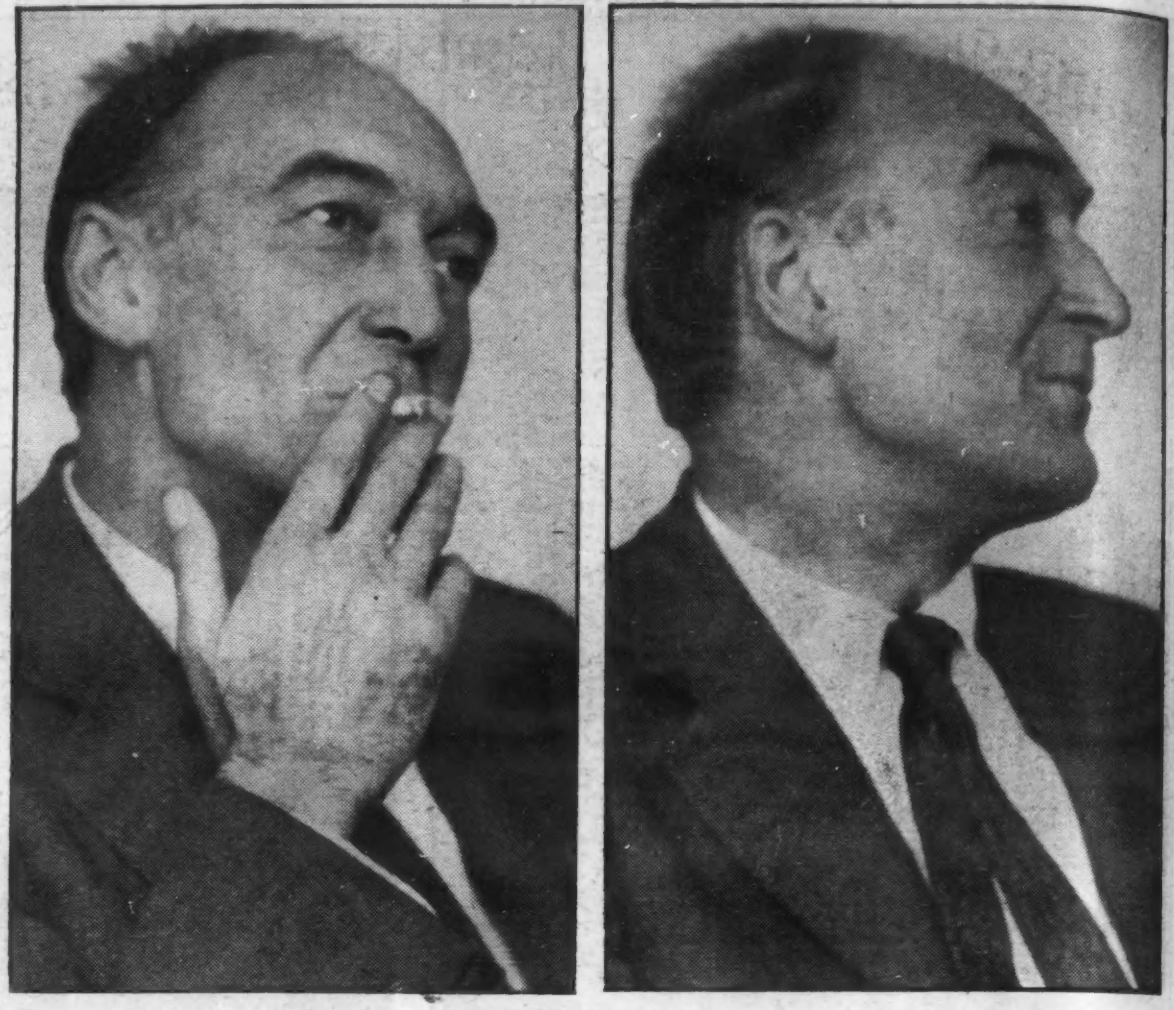
— Existe-t-il réellement une jeune littérature dramatique ? D'après l'indigence de ce qu'on nous montre souvent à Paris, on pourrait en douter.

J. VILAR. — Il y a une très vivante littérature dramatique inédite.

— Pourquoi ne la joue-t-on pas ?

J. VILAR. — Parce qu'il y a risque financier. Et tout autant parce qu'on a peur du ridicule. Si je pouvais faire ce que je voulais, et si j'en avais les moyens financiers, et le temps, je ne monterais désormais que des manuscrits inédits. Et cela, jusqu'à la fin de ma vie. Quinze ans après une guerre et au moment où l'on craint la suivante, il existe une génération dont il faut jouer les œuvres. Enfin, à attendre toujours Shakespeare, on risque de manquer Musset !

— Ces œuvres de jeunes ont-elles un dénominateur commun ?



JEAN VILAR...
A attendre toujours Shakespeare...

J. VILAR. — Ces jeunes écrivains ont dit adieu à certains mythes : à celui de Jeanne d'Arc, au mythe d'Andromaque, d'Antigone et Electre, aux sujets romantiques de l'amour. Dieu est absent. On n'en parle même plus. Enfin, ils me paraissent se moquer passablement de la littérature engagée ou pas.

Une chose troublante : ce sont presque toujours les pièces qui m'ont désarçonné à la première lecture que je choisis finalement. Ainsi, la pièce de Gatti m'a totalement désarçonné tout d'abord et maintenant je suis sûr que c'est bien par elle qu'il fallait commencer à Récamier.

Une farce sérieuse

— Est-elle facile ou difficile d'accès ?

J. VILAR. — Une œuvre vraiment nouvelle, non écrite au « chiqué », est toujours difficile d'accès. Les œuvres trop faciles sont souvent de bonnes petites sottises. « Le Crapaud-Buffle » c'est, à travers l'histoire d'une république hypothétique d'Amérique du Sud, à travers sa vie sociale et politique, le problème des rapports qui existent entre le chef de l'État et cette société : dans quelle mesure le chef de l'Etat est obligé de se disperser dans son propre territoire. Il finit, de façon scénique, par se couper en morceaux. C'est une *pièce sérieuse dans le fond* et autour d'un sujet sérieux, et très sérieusement traité, *une farce.*

— Et la pièce de Cousin ?

J. VILAR. — Elle est totalement à l'opposé de forme, et disons d'inspiration, de celle de Gatti. Cousin est un poète (il a déjà publié un recueil chez Gallimard). Il a réussi à présenter sur la scène un sujet tout à fait moderne : un chalutier japonais part à la pêche avec une vingtaine d'hommes à bord et, un matin, à l'aube, il y a deux soleils sur la mer : l'autre est l'explosion de la bombe atomique. Si, il y a six mois, vous m'aviez dit : « Vous monterez bientôt une pièce sur la bombe atomique », j'aurais pensé que vous plaisantiez.

— Pourquoi l'avez-vous prise ? Parce qu'elle a un tragique contemporain ou à cause de son sens politique ?

J. VILAR. — Non, c'est le sujet même qui a de l'intérêt et bien sûr la façon dont l'auteur l'a traité. Avec une belle audace tranquille. Je pense que notre public, sinon la critique, comprendra les raisons de ce choix.

— Que pensez-vous de l'influence de Brecht sur le théâtre en France ?

J. VILAR. — Dans l'histoire du théâtre occidental de ces trois derniers siècles, il y a eu souvent combat entre les théories saxonnes (disons allemandes) et la conception française du travail scénique. Le mariage ne s'est jamais fait. Dullin haussait les épaules devant les conceptions allemandes de la scène. Antoine, Copeau ont-ils puisé aux sources saxonnes ?

Avec l'influence Brecht, nous sommes, une fois de plus, en présence du même phénomène. Son importance est très grande. Mais je ne pense pas que sa conception scénique puisse influencer, changer essentiellement la littérature dramatique française à venir.

D'autre part, et c'est là peut-être une attitude très personnelle et qui vient, qui sait ? de mes origines méditerranéennes, je n'ai pas le goût, allant au théâtre, qu'à travers les personnages d'une histoire, on vienne faire mon éducation. Je ne veux pas que l'on m'explique, je ne veux pas que l'on me prenne pour un élève, pour un gamin. Je renâcle.

Enfin, une révolution ne se fait pas au théâtre, elle se fait dans la rue.

— Vous ne pensez donc pas que cette forme de théâtre, cette théorie de distanciation du comédien, reposant sur la volonté didactique de Brecht, constitue un progrès par rapport au théâtre de participation qui est la tradition du théâtre français ?

J. VILAR. — Non, cela n'est pas un progrès et tout simplement parce qu'il n'y a pas de progrès en art. En ce domaine du moins, le progressisme (c'est le mot, n'est-ce pas ?) est une « foutaise » ou une belle et bonne hypocrisie. Faut-il donc rappeler que certaines formes d'art dramatique datant du XII^e siècle français ou datant d'il y a vingt-cinq siècles sont de toute évidence supérieures et plus efficaces de nos jours (socialement parlant, c'est-à-dire dans le domaine même de Brecht) que certaines formes d'art contemporaines, œuvres de Brecht comprises.

En ce qui concerne le travail ou, disons : le jeu du comédien, il m'a toujours paru que les recommandations de B.B. ne sont estimables que pour les œuvres de B.B. Encore que ce ne soit pas toujours très certain. L'acteur allemand, de talent ou non, joue toujours *très, très, très* sérieux. On le sait. Il est bon pour lui de distancer un peu afin de ne pas distraire le public de la leçon du poète. Par contre, si vous laissez aller un comédien français sur le plateau, vous êtes en présence d'un être humain qui ne veut pas ou qui obscurément ne souhaite pas être dévoré par son personnage. Même si l'interprétation est exacte et belle, il y a dans son jeu un rien, un souffle, un doigté qui est déjà le signe de la distance.

A l'opposé de B.B.

Copeau jouant le rôle de Jacques dans « As you like it » en 1934 distanciait (je ne suis pas sûr qu'il aurait aimé cet affreux mot, n'est-ce pas ?). Et que dire de Dullin jouant Aristophane ? Et Jouvet jouant ses Giraudoux ? Ne donnait-il pas, en clair, la leçon de Giraudoux ? Mais avec grâce et sans pédantisme. Enfin quoi, est-ce que Gérard Philipe dans le pourtant très sévère « Hombourg » est-ce que les comédiens d'Avignon depuis treize ans, ceux du T.N.P. depuis huit ans ne transmettent par les *leçons*, s'il y en a, des œuvres qu'ils jouent ?

Oui, vraiment, plus je réfléchis aux recommandations de Brecht en ce qui concerne le comédien, plus je me sens et me sais à l'opposé de lui : ce n'est pas moi qui trahirais Corneille en prouvant par *a + b* qu'Auguste est un salaud, que tous ces fils de famille de la Rome impériale et anti-Spartacus sont de sales petits intrigants. Non, jouant Corneille, je ferai jouer Auguste grand, très grand et maîtrisant ses passions ; et le jeune Cinna douloureux et, lui aussi, maîtrisant ses passions.

Un grand seigneur, avons-nous le droit de le ridiculiser parce qu'il est un grand seigneur ? non. Ce n'est pas sur Don Juan que Molière tire ses flèches comme l'affirme

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie
Catalogue sur demande contre 50 francs

a l'ère de la stéréophonie
reXon
dépoussière vos disques
au to ma ti que ment
38 r. de châteaudun Paris 9

(Pizzigoni.)

...AU COURS DE NOTRE ENTRETIEN.
...on risque de manquer Musset.

Brecht dans ses écrits, c'est sur le prolétarien paysan Pierrot, sur l'imbécile enfermé dans son égoïsme amoureux. Ah ! comme je préfère Aragon me disant en Avignon en 1954 : « Pierrot ? mais c'est le sot. C'est Don Juan, le libérateur. »

En un mot, disons que je me refuse à transformer sciemment une œuvre du passé en une leçon sociale très particulière. La leçon du génie est la même et pour tous les temps.

— Il y a cinq ans, il était courant d'entendre : « Les seuls moyens efficaces de théâtre, ce sont les moyens du grand Vilar : le plateau nu et deux projecteurs. » Aujourd'hui, la mode consisterait plutôt à mettre le plus de choses possible sur la scène, comme Planchon.

Où se situe, aujourd'hui, selon vous, l'efficacité dans l'usage du matériel théâtral ?

J. VILAR. — Tout bon régisseur est un petit coquin. Nous tentons à tout prix d'éviter un style personnel, cependant nous savons bien que nous avons une façon très particulière d'utiliser la scène. Hé, oui. Reste que nous devons toujours nous efforcer de ne pas imposer *notre* façon de voir aux interprètes, à l'auteur.

Le drame des répétitions

— Comment ?

J. VILAR. — Peut-être justement en montant des œuvres nouvelles. Si depuis 1955, je réclamais à tout prix une petite salle, quitte à m'en aller du T.N.P., c'est que j'en sentais la nécessité, l'urgence. J'ai déjà dit, il y a huit ans, dès mon arrivée à Chaillot, que je n'étais pas un conservateur de musée de théâtre. Fût-il, ce musée, admirable.

— Et les jeunes auteurs qui vous apportent des manuscrits pour Récamier, ont-ils une optique sur le théâtre, une idée sur le style de la représentation ?

J. VILAR. — Certainement. La pièce de Cousin est précédée d'une très longue explication sur la mise en scène, la décoration, l'étude psychologique des personnages.

Avec Gatti c'est très clair aussi. On peut bavarder avec lui, et longuement, pour décider comment jouer tel acte ou réaliser tel fait scénique : pour le découpage du héros en particulier, les problèmes techniques sont considérables.

— Sa pièce vous impose donc de nombreuses répétitions ?

J. VILAR. — C'est là le drame. Les pièces des auteurs *joués pour la première fois* exigent et exigeront toujours autant de répétitions que la plus longue pièce de Shakespeare : « Lear » ou « Hamlet » (in extenso). Par contrainte (et certes, je ne m'en flatte pas), nous avons monté en décembre 1955 « Le Triomphe de l'Amour » en vingt répétitions. Pour la pièce de Gatti, il y aura eu, en revanche, cinquante répétitions de quatre heures chacune. Tenez, voilà aussi une des raisons pour lesquelles, en huit ans, j'ai été contraint au grand répertoire : le manque de temps.

Pris sur la chair

D'autre part, il nous faut sans relâche renouveler le répertoire de Chaillot, encore que quinze à vingt de nos pièces retrouvent leurs salles pleines à trois, quatre, six, huit années de distance.

Dans un théâtre privé, la générale passée, il y a une pause, un repos. Au T.N.P., non. C'est le « hard labour » : dès le lendemain d'une première, il faut continuer, répéter autre chose ou une reprise. Si Sartre savait le dur labeur auquel je m'astreins depuis septembre 1951 pour que mon théâtre soit la permanence d'un théâtre populaire, il ne dirait pas les incongruités qu'il a dites récemment encore sur le T.N.P. A-t-il vraiment jamais touché un public populaire, Sartre ? Dans quel théâtre ?

Je suis bien obligé de lui répondre qu'entre les idéaux sociaux proférés par un chef de génération qui s'intéresse de temps en temps au théâtre, et le vrai et quotidien boulot, il y a précisément toute la différence (ou le fossé) existant entre un philosophe social et l'imbécile tâcheron que je suis. Mais lequel est le plus utile à cette société, justement ?

— C'est là un débat qui dépasse le théâtre. Pouvez-vous nous dire si la politique des théâtres nationaux, élaborée par André Malraux, est à vos yeux satisfaisante ?

J. VILAR. — Je crois que pour les quatre — et maintenant cinq — théâtres nationaux qui sont : l'Opéra, la Comédie-Française, l'Opéra-Comique, l'Odéon dirigé par Barrault, et notre théâtre (je vais parler comme un marchand de soupe parce qu'il faut l'être), le premier problème est un problème d'argent. Il faut que M. Pinay en ait les oreilles en sang. L'Opéra et la Comédie-Française ont une énorme expérience, un passé considérable. On sait quel doit être leur but. Reste la question du recrutement. Pour l'Opéra, c'est là déjà une question d'argent. Il faut qu'un théâtre comme l'Opéra soit à même de pouvoir lutter contre les grands Opéras du monde qui eux ont des moyens considérables.

Je n'irai pas chercher le Metropolitan de New York. Ni la Scala. J'irai simplement chercher celui d'un petit pays qui s'appelle l'Autriche. L'Opéra de Vienne a une subvention trois fois supérieure à celle de l'Opéra de Paris (plus de quatre milliards de nos francs, si je me souviens bien). La Comédie-Française ne dispose pas en argent français des moyens dont dispose le Burgtheater de Vienne (plus de 1 milliard 700 millions de francs) et cependant l'Autriche a à peine sept millions d'habitants.

Quant au T.N.P., posons la question : est-ce que notre établissement, notre réussite sont venus de la subvention ? Allons donc ! allons donc !

La réussite fut le résultat d'un travail de forçats. Cela a été pris sur la chair. Je dis bien : sur la chair. Les conditions de travail dans lesquelles j'ai été contraint de placer mes camarades sont indignes d'un théâtre national, voire d'un théâtre privé.

N'ayant pas de producteur derrière moi (et préférant la liberté), n'ayant pas de fortune personnelle, j'ai été contraint non pas seulement à la réussite, mais à la recette ; et à la *recette maxima*. D'où telle grande actrice jouant en trente-six heures le samedi en matinée Lady Macbeth, le soir le principal rôle du « Triomphe de l'Amour », le dimanche en matinée « La Ville », et le dimanche soir « Platonov ». Et ce seul exemple n'est pas une exception, hélas !

Fermer pour travailler

— Où l'argent fait-il défaut ?... Au stade des répétitions ?

J. VILAR. — Mais oui. Pourquoi ? Parce que jouant le soir, vous devez abandonner votre répétition à 5 heures pour ne pas avoir des heures supplémentaires d'ouvriers entre 18 et 20 heures. Parce que sur les sept après-midi de la semaine, quatre sont déjà inutilisables : la troupe jouant les jeudi, samedi et dimanche en matinée, et qu'il y a le repos syndical du lundi, quand répéter, je vous le demande ?

— Quel serait le remède ?

J. VILAR. — Fermer les théâtres ! Pour répétitions ! Fermer les théâtres pour « période de travail » ! Tous les théâtres privés, même les plus pauvres, les plus malheureux du monde, ferment pour répétitions. Nous, nous ne le pouvons pas. Ou alors, eu égard au budget, c'est la faillite. *C'est la partie que je joue cette année.* Pour pouvoir travailler, le T.N.P. ne joue pas, ne bénéficie donc d'aucune recette (moyenne quotidienne : de 600.000 à 700.000 fr.) du 1er *septembre au 4 novembre.* Calculez le déficit, je vous prie.

— Que reste-t-il à faire ?

J. VILAR. — Mais rien ! Rien ! Vraiment !

Il n'y a qu'à continuer. Il n'y a qu'à suivre la très saine morale de nos braves financiers depuis toujours. Continuons à croire, avec eux, que le cinéma français actuel est vraiment un lieu de perdition ; que les théâtres français coûtent vraiment trop cher à la France commerçante, industrielle et boursière. Je suis, à mon inconfortable place, très d'accord avec eux.

« *Quand nous aurons enfin de bonnes finances, ah ! messieurs les directeurs, vous pourrez enfin faire du beau théâtre.* » Je crois qu'il y a un dessin de Daumier à ce sujet.

— Alors qu'attendez-vous de Malraux ?

J. VILAR. — André Malraux cumule toutes nos difficultés. Toutes, je crains qu'elles ne soient insurmontables. Comment convaincre du jour au lendemain les défenseurs du bon bas de laine et de la rente ? Mais si Malraux ne réussit pas, il n'y aura plus qu'à plier bagages. Je suis de ceux qui lui conserveront jusqu'au dernier jour la confiance. Jusqu'à l'extrême lassitude. Disons : jusqu'à la perte de l'espoir. Et au-delà.

Restaurants
LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P.-L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

17 OCTOBRE

QUE de fois un sourire, un haussement d'épaules auront accueilli l'assurance que je donnais à des modérés de mes amis : « Les assassins ne viendront pas du côté qui vous fait peur ». En vérité c'est une tradition dans ces milieux-là : l'horreur du communisme règle leur comportement politique — comme l'attitude autrefois d'un Taine et plus près de nous, d'un Bourget, avait été fixée une fois pour toutes en 1871. L'impitoyable répression ne les avait pas rassurés. Ce massacre de pauvres ne leur avait pas ouvert les yeux. Pourtant, soyons justes, la terreur qui les tenait ne concernait pas seulement leur propre vie : les incendies de la Commune leur avaient découvert que le sort d'une civilisation dépend de quelques forcenés. Ils ne l'oublièrent plus.

LA peur est une passion simple. Rien n'effrayait nos modérés qui pût venir de la droite, parce qu'ils ne croyaient pas que de ce côté-là, rien pût jamais venir qui menaçât les intérêts. La vertu secrète du fascisme à leurs yeux, et même du nazisme, c'était de neutraliser les masses, de les rendre inoffensives.

Même aujourd'hui, voyant ce qu'ils voient, ils n'en démordront pas. Ils ne redoutent pas les tueurs. Pourquoi les redouteraient-ils ? Ce ne sont pas eux que les mitraillettes visent. Ils estiment d'ailleurs que ces forces de la droite extrême ne fonderont jamais rien de durable, ni donc de redoutable pour les modérés, auxquels il faut toujours finir par avoir recours.

LA déconfiture du socialisme bourgeois dans les nations d'Occident, nous en avons fait cent fois l'analyse. Au premier regard, et cela a été dit et redit, elle apparaît liée pour une large part à l'action délétère d'un communisme embourgeoisé, lui aussi, qui a coupé le nerf à la classe ouvrière. Mais il faisait peur, et la droite a vécu de cette peur. Que l'épouvantail ait changé de camp et qu'il se dresse aujourd'hui du côté des ultras, voilà ce que les hommes fins des partis du centre doivent fort désapprouver. Convenons que rien n'est meilleur pour la gauche ni ne paraît mieux capable de la remettre en selle que l'ombre énorme sur nous de cette main rouge.

NOUS n'entrons pas dans les raisons de tueurs qui ne ressemblent à ceux d'autrefois que d'assez loin. Les guerres de religion, si atroces qu'elles fussent, naissaient de passions qui n'étaient pas toutes viles. Tuer les gens parce qu'ils se font de Dieu une certaine idée, est certes peu recommandable. Mais enfin, pour ces huguenots et pour ces catholiques, il y allait de tout, bien que l'ambition la plus terrestre alimentât leur fureur, comme elle anime les forcenés d'aujourd'hui. Il reste que chez ceux-ci, les raisons spirituelles de leurs actes, si elles existent, défient toute analyse. Assassiner Mitterrand à cause de ses idées sur l'Algérie, cela ne saurait être conçu que par des cervelles d'une espèce étrangère à la nôtre. Mais attention ! cette haine féroce, nos forcenés l'ont héritée de certains modérés qui ne sont pas haineux modérément. Les hommes que les tueurs cherchent à abattre, ces modérés ont eux-mêmes cherché à les assassiner, à coups de langue, bien sûr, et sans courir aucun risque : benoîtement, si j'ose dire. Au vrai, ils ne les ont pas ratés. A travers Mitterrand, Mendès France a déjà été une cible pour de pieux renards avant d'en devenir une pour les fanatiques à mitraillette. Ceux-là, du moins, jouent leur vie.

18 OCTOBRE

DANS le silence de ce dimanche d'automne, mes yeux se reposent sur cette campagne innocente des crimes humains. Non que j'y connaisse la même paix que naguère. L'anniversaire de ma naissance qui m'a dicté le dernier « Bloc-Notes », d'autres que moi y sont attentifs. Ils se disent qu'il faut se hâter : des journalistes, des photographes me relancent, il en vient de France, d'Italie, d'Amérique. Hier, c'était la télévision canadienne. Le pauvre salon était sens dessus dessous, les araignées, dans les vieilles poutres, ont dû fuir devant ces brusques soleils qui embrasaient toute la pièce ordinairement assombrie, même au plus fort de l'été.

Je réponds aux questions toujours les mêmes, et les questionneurs se moquent bien de mes réponses : c'est ma voix vivante, c'est ma figure qu'il faut fixer pour quand je ne serai plus là... Mais quand je ne serai plus là, cette figure, ces paroles que je dis n'intéresseront plus personne. A quoi bon faire des provisions de visages et de discours ? Vous aurez toujours trop de vivants pour avoir besoin des morts. Aujourd'hui, les filets de l'actualité ne parviennent pas à retenir dans leurs mailles toutes les stars nées de la dernière averse, et le garçon qu'elles ont quitté, et celui qu'elles épouseront demain, sans compter les filles de roi dont l'histoire appartient au domaine public ; et les midinettes épient leur angoisse sur les instantanés des hebdomadaires.

UN livre de souvenirs comme « Le Rideau à l'italienne », de René Dumesnil, qui brasse la vie littéraire de la première moitié du siècle, ramène et jette en vrac à mes pieds tout un lot d'écrivains du second rayon. Chacun d'eux dut mourir persuadé qu'il laisserait un nom, sinon une œuvre ; il s'est cru un chaînon modeste dans une histoire éternelle. Mais qui pense aujourd'hui à Léon Hennique, à Pol Neveux, à Henri Bachelin, à Emile Zavie, à Léon Deffoux ? Et même les illustres comme Paul Bourget, peut-être eût-il mieux valu pour eux qu'on les oublie : le pire est de laisser une image aussi falote et qui ne ressemble pas à ce qu'ils furent.

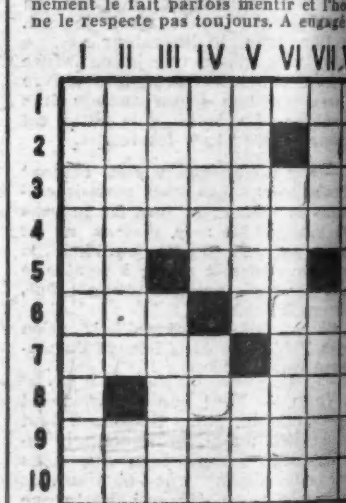
De ces hommes dont Dumesnil fut l'ami, je n'ai vraiment connu que le cher abbé Mugnier. A peine ai-je entrevu Pol Neveux, d'une affabilité, d'une bonne grâce dont le secret est bien perdu. Mais je n'ai rien noté, rien fixé de ces rencontres. Trop attentif à moi-même. Telle est la vertu de René Dumesnil : il a beaucoup retenu, non parce qu'il a beaucoup vu, mais parce qu'il a beaucoup aimé.

F. M.

(Copyright « L'Express » : « Mondial Press »)

Mots croisés n° 210

HORIZONTALEMENT. — 1. Portée par des hommes autrefois, par des femmes et des enfants aujourd'hui. — 2. L'événement le fait parfois mentir et l'homme ne le respecte pas toujours. A engagé plus d'un troubadour. — 3. Souveraine insulaire, victime du colonialisme. — 4. L'américain, comme il se dit. — 5. Evoque deux parties. A fait faire de grandes économies d'encre. — 6. Entre deux lettres terminées de même façon. Eut pas mal d'histoires avec l'Assyrie et la Chaldée. — 7. Part d'un pays de ski et finit dans le Danube. Calife ou pacha ou encore policier amateur. — 8. Comprennent ou non les femmes et les enfants. — 9. Règlent, parfois sans appel. — 10. Qualifie une affaire qui ne suscite plus d'inquiétudes pour certains.



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	F	A	S	C	I	S	M	E
2	R	U	E	R		P	I	N
3	A	G	R	A	M	A	N	T
4	T	E	N	I	A		A	R
5	E		I	N	I	T	I	E
6	R	E	N	D	R	E		T
7	N	N		R	E	N	D	E
8	I	N	T	E	S	T	I	N
9	T	O	I		S	E	A	U
10	E	M	P	R	E	S	S	E

Solution du n° 209

VERTICALEMENT. — I. Etat d'un produit doux, soumis à forte épreuve. — II. On l'enverrait aujourd'hui dans l'île du Levant. Dans Toulon et Saint-Raphaël, mais pas dans Marseille. — III. Couvert de très menues parties de couronne (ou autres). Son pouvoir est très recherché. — IV. C'était le cas de Thésée, aussi bien que de Caïn. Pierre qui reçoit ou Paul qui est reçu. — V. Ministre, puis clerc, puis redingote. A son pied se passe un test technique. — VI. Nommer sans voile. — VII Vit tomber Annibal et disparaître Auguste. Dans la main d'un homme qui travaille pour vos pieds. — VIII. La distinction, pour lui, est quelque peu péjorative.

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
J.-J. Servan-Schreiber

REDACTION

Rédacteur en chef :
Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e arrt). Tél. : ELY. 88-61.

ADMINISTRATION

Secrétaire général :
Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e arrt). Tél. : BAL. 19-68. (angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02.

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs. (Etudiants : 5.000 francs).

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : 125 fr.
Maroc : 120 fr.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 fr.
Italie : 250 lires.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)